



BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

ŒUVRES CHOISIES

DE

CHAMFORT

TOME II

DUBUISSON et Cie

5

Rue Coq-Héron

LUCIEN MARPON

4 à 7

Galeries de l'Odéon

25 centimes

25 CENTIMES RENDU FRANCO DANS TOUTE LA FRANCE.

1866

HÈQUE NATIONALE

LLEURS AUTEURS ANCIENS ET MODERNES

ŒUVRES CHOISIES

DE

CHAMFORT

TOME SECOND

PARIS

BUREAUX DE LA PUBLICATION
5, Rue Coq-Héron, 5

1866



119978 1/2

ŒUVRES CHOISIES DE CHAMFORT

MAXIMES ET PENSÉES

CHAPITRE PREMIER

Maximes générales.

Les maximes, les axiomes sont, ainsi que les abrégés, l'ouvrage des gens d'esprit qui ont travaillé, ce semble, à l'usage des esprits médiocres ou paresseux. Le paresseux s'accommode d'une maxime qui le dispense de faire lui-même les observations qui ont mené l'auteur de la maxime au résultat dont il fait part à son lecteur. Le paresseux et l'homme médiocre se croient dispensés d'aller au delà, et donnent à la maxime une généralité que l'auteur, à moins qu'il ne soit lui-même médiocre (ce qui arrive quelquefois), n'a pas prétendu lui donner. L'homme supérieur saisit tout d'un coup les ressemblances, les différences qui font que la maxime est plus ou

moins applicable à tel ou tel cas, ou ne l'est pas du tout. Il en est de cela, comme de l'histoire naturelle, où le désir de simplifier a imaginé les classes et les divisions. Il a fallu avoir de l'esprit pour les faire; car il a fallu rapprocher et observer des rapports: mais le grand naturaliste, l'homme de génie, voit que la nature prodigue des êtres individuellement différents, et voit l'insuffisance des divisions et des classes, qui sont d'un si grand usage aux esprits médiocres ou paresseux. On peut les associer: c'est souvent la même chose, c'est souvent la cause et l'effet.

— La plupart des faiseurs de recueils de vers ou de bons mots ressemblent à ceux qui mangent des cerises ou des huîtres, choisissant d'abord les meilleurs, et finissant par tout manger.

— Ce serait une chose curieuse qu'un livre qui indiquerait toutes les idées corruptrices de l'esprit humain, de la société, de la morale, et qui se trouvent développées ou supposées dans les écrits les plus célèbres, dans les auteurs les plus consacrés; les idées qui propagent la superstition religieuse, les mauvaises maximes politiques, le despotisme, la vanité de rang, les préjugés populaires de toute espèce. On verrait que presque tous les livres sont des corrupteurs, que les meilleurs font presque autant de mal que de bien.

— On ne cesse d'écrire sur l'éducation; et les ouvrages écrits sur cette matière ont produit quelques idées heureuses, quelques méthodes utiles; ont fait, en un mot, quelque

bien partiel. Mais quelle peut être, en grand, l'utilité de ces écrits, tant qu'on ne fera pas marcher de front les réformes relatives à la législation, à la religion, à l'opinion publique ? L'éducation n'ayant d'autre objet que de conformer la raison de l'enfance à la raison publique relativement à ces trois objets, quelle instruction donner, tant que ces trois objets se combattent ? En formant la raison de l'enfance, que faites-vous que de la préparer à voir plutôt l'absurdité des opinions et des mœurs consacrées par le sceau de l'autorité sacrée, publique, ou législative ; par conséquent, à lui inspirer le mépris ?

— C'est une source de plaisir et de philosophie, de faire l'analyse des idées qui entrent dans les divers jugements que portent tel ou tel homme, telle ou telle société. L'examen des idées qui déterminent telle ou telle opinion publique, n'est pas moins intéressant, et l'est souvent davantage.

— Il en est de la civilisation, comme de la cuisine. Quand on voit sur une table des mets légers, sains et bien préparés, on est fort aise que la cuisine soit devenue une science ; mais quand on y voit des jus, des coulis, des pâtés de truffes, on maudit les cuisiniers et leur art funeste : à l'application.

— L'homme, dans l'état actuel de la société, me paraît plus corrompu par sa raison que par ses passions. Ses passions (j'entends ici celles qui appartiennent à l'homme primitif) ont conservé, dans l'ordre social, le peu de nature qu'on y retrouve encore.

— La société n'est pas, comme on le croit

d'ordinaire, le développement de la nature, mais bien sa décomposition et sa refonté entière. C'est un second édifice, bâti avec des décombres du premier. On en trouve les débris, avec un plaisir mêlé de surprise. C'est celui qu'occurrence l'expression naïve d'un sentiment naturel qui échappe dans la société; il arrive même qu'il plaît davantage, si la personne à laquelle il échappe est d'un rang plus élevé, c'est-à-dire, plus loin de la nature. Il charme dans un roi, parce qu'un roi est dans l'extrême opposée. C'est un débris d'ancienne architecture dorique ou corinthienne, dans un édifice grossier et moderne.

— En général, si la société n'était pas une composition factice, tout sentiment simple et vrai ne produirait pas le grand effet qu'il produit : il plairait sans étonner; mais il étonne et il plaît. Notre surprise est la satire de la société, et notre plaisir est un hommage à la nature.

— Des fripons ont toujours un peu besoin de leur honneur, à peu près comme les espions de police, qui sont payés moins cher quand ils voient moins bonne compagnie.

— Un homme du peuple, un mendiant, peut se laisser mépriser, sans donner l'idée d'un homme vil, si le mépris ne paraît s'adresser qu'à son extérieur : mais ce même mendiant, qui laisserait insulter sa conscience, fût-ce par le premier souverain de l'Europe, devient alors aussi vil par sa personne que par son état.

— Il faut convenir qu'il est impossible de

vivre dans le monde, sans jouer de temps en temps la comédie. Ce qui distingue l'honnête homme du fripon, c'est de ne la jouer que dans les cas forcés, et pour échapper au péril; au lieu que l'autre va au-devant des occasions.

— On fait quelquefois dans le monde un raisonnement bien étrange. On dit à un homme, en voulant récuser son témoignage en faveur d'un autre homme: C'est votre ami. Eh! morbleu, c'est mon ami parce que le bien que j'en dis est vrai, parce qu'il est tel que je le peins. Vous prenez la cause pour l'effet, et l'effet pour la cause. Pourquoi supposez-vous que j'en dis du bien, parce qu'il est mon ami? et pourquoi ne supposez-vous pas plutôt qu'il est mon ami, parce qu'il y a du bien à en dire?

— Il y a deux classes de moralistes et de politiques: ceux qui n'ont vu la nature humaine que du côté odieux ou ridicule, et c'est le plus grand nombre; Lucien, Montaigne, Labruyère, LarocheFoucault, Swift, Mandeville, Helvétius, etc.: ceux qui ne l'ont vue que du beau côté et dans ses perfections; tels sont Shaftesbury et quelques autres. Les premiers ne connaissent pas le palais dont ils n'ont vu que les latrines; les seconds sont des enthousiastes qui détournent leurs yeux loin de ce qui les offense, et qui n'en existe pas moins. *Est in medio verum.*

— Veut-on avoir la preuve de la parfaite inutilité de tous les livres de morale, de sermons, etc.? Il n'y a qu'à jeter les yeux sur le préjugé de la noblesse héréditaire. Y a-t-il

un travers contre lequel les philosophes, les orateurs, les poëtes, aient lancé plus de traits satiriques, qui aient plus exercé les esprits de toute espèce, qui ait fait naître plus de sarcasmes ? cela a-t-il fait tomber les présentations, la fantaisie de monter dans les carrosses ? cela a-t-il fait supprimer la place de Cherin ?

— Au théâtre, on vise à l'effet; mais ce qui distingue le bon et le mauvais poëte, c'est que le premier veut faire effet par des moyens raisonnables; et, pour le second, tous les moyens sont excellents. Il en est de cela comme des honnêtes gens et des fripons, qui veulent également faire fortune : les premiers n'emploient que des moyens honnêtes; et les autres, toutes sortes de moyens.

— La philosophie, ainsi que la médecine, a beaucoup de drogues, très-peu de bons remèdes, et presque point de spécifiques.

— On compte environ cent cinquante millions d'âmes en Europe, le double en Afrique, plus du triple en Asie; en admettant que l'Amérique et les Terres Australes n'en contiennent que la moitié de ce que donne notre hémisphère, on peut assurer qu'il meurt tous les jours, sur notre globe, plus de cent mille hommes. Un homme qui n'aurait vécu que trente ans, aurait encore échappé environ mille quatre cents fois à cette épouvantable destruction.

— J'ai vu des hommes qui n'étaient doués que d'une raison simple et droite, sans une grande étendue ni sans beaucoup d'élévation d'esprit; et cette raison simple avait suffi

pour leur faire mettre à leur place les vanités et les sottises humaines, pour leur donner le sentiment de leur dignité personnelle, leur faire apprécier ce même sentiment dans autrui. J'ai vu des femmes à peu près dans le même cas, qu'un sentiment vrai, éprouvé de bonne heure, avait mises au niveau des mêmes idées. Il suit, de ces deux observations, que ceux qui mettent un grand prix à ces vanités, à ces sottises humaines, sont de la dernière classe de notre espèce.

— Celui qui ne sait point recourir à propos à la plaisanterie, et qui manque de souplesse dans l'esprit, se trouve très-souvent placé entre la nécessité d'être faux ou d'être pé-dant : alternative fâcheuse à laquelle un honnête homme se soustrait, pour l'ordinaire, par de la grâce et de la gaieté.

— Souvent une opinion, une coutume commence à paraître absurde dans la première jeunesse, et en avançant dans la vie, on en trouve la raison ; elle paraît moins absurde. En faudrait-il conclure que de certaines coutumes sont moins ridicules ? On serait porté à penser quelquefois qu'elles ont été établies par des gens qui avaient lu le livre entier de la vie, et qu'elles sont jugées par des gens qui, malgré leur esprit, n'en ont lu que quelques pages.

— Il semble que, d'après les idées reçues dans le monde et la décence sociale, il faut qu'un prêtre, un curé croie un peu pour n'être pas hypocrite, ne soit pas sûr de son fait pour n'être pas intolérant. Le grand-vicaire peut sourire à un propos contre la religion,

l'évêque rire tout à fait, le cardinal y joindre son mot.

— La plupart des nobles rappellent leurs ancêtres, à peu près comme un *cicerone* d'Italie rappelle Cicéron.

— J'ai lu, dans je ne sais quel voyageur, que certains sauvages de l'Afrique croient à l'immortalité de l'âme. Sans prétendre expliquer ce qu'elle devient, ils la croient errante, après la mort, dans les broussailles qui environnent leurs bourgades, et la cherchent plusieurs matinées de suite. Ne la trouvant pas, ils abandonnent cette recherche, et n'y pensent plus. C'est à peu près ce que nos philosophes ont fait, et avaient de meilleur à faire.

— Il faut qu'un honnête homme ait l'estime publique sans y avoir pensé, et pour ainsi dire malgré lui. Celui qui l'a cherchée, donne sa mesure.

— C'est une belle allégorie, dans la Bible, que cet arbre de la science du bien et du mal qui produit la mort. Cet emblème ne veut-il pas dire que lorsqu'on a pénétré le fond des choses, la perte des illusions amène la mort de l'âme, c'est-à-dire, un désintérêt complet sur tout ce qui touche et occupe les autres hommes ?

— Il faut qu'il y ait de tout dans le monde ; il faut que, même dans les combinaisons factices du système social, il se trouve des hommes qui opposent la nature à la société, la vérité à l'opinion, la réalité à la chose convenue. C'est un genre d'esprit et de caractère fort piquant, et dont l'empire se fait sentir

plus souvent qu'on ne croit. Il y a des gens à qui on n'a besoin que de présenter le vrai, pour qu'ils y courent avec une surprise naïve et intéressante. Ils s'étonnent qu'une chose frappante (quand on sait la rendre telle) leur ait échappé jusqu'alors.

— On croit le sourd malheureux dans la société. N'est-ce pas un jugement prononcé par l'amour-propre de la société, qui dit : cet homme-là n'est-il pas trop à plaindre de n'entendre pas ce que nous disons ?

— La pensée console de tout, et remédie à tout. Si quelquefois elle vous fait du mal, demandez-lui le remède du mal qu'elle vous a fait, elle vous le donnera.

— Il y a, on ne peut le nier, quelques grands caractères dans l'histoire moderne, et on ne peut comprendre comment ils se sont formés : ils y semblent comme déplacés ; ils y sont comme des cariatides dans un entre-sol.

— La meilleure philosophie, relativement au monde, est d'allier à son égard le sarcasme de la gaieté avec l'indulgence du mépris.

— Je ne suis pas plus étonné de voir un homme fatigué de la gloire, que je ne le suis d'en voir un autre importuné du bruit qu'on fait dans son antichambre.

— J'ai vu, dans le monde, qu'on sacrifiait sans cesse l'estime des honnêtes gens à la considération, et le repos à la célébrité.

— Une forte preuve de l'existence de Dieu, selon Dorilas, c'est l'existence de l'homme, de l'homme par excellence, dans le sens le moins susceptible d'équivoque, dans le sens le plus exact, et, par conséquent, un peu circonscrit.

en un mot, de l'homme de qualité. C'est le chef-d'œuvre de la Providence, ou plutôt le seul ouvrage immédiat de ses mains. Mais on prétend, on assure qu'il existe des êtres d'une ressemblance parfaite avec cet être privilégié. Dorilas a dit : Est-il vrai ? quoi ! même figure ! même conformation extérieure ! Eh bien ! l'existence de ces individus, de ces hommes (puisque l'on les appelle ainsi), qu'il a niée autrefois, qu'il a vue, à sa grande surprise, reconnue par plusieurs de ses égaux ; que, par cette raison seule, il ne nie plus formellement ; sur laquelle il n'a plus que des nuages, doutes bien pardonnables, tout à fait involontaires, contre laquelle il se contente de protester simplement par des hauteurs, par l'oubli des bienséances, ou par des bontés dédaigneuses ; l'existence de tous ces êtres, sans doute mal définis, qu'en fera-t-il ? comment l'expliquera-t-il ? comment accorder ce phénomène avec sa théorie ? dans quel système physique, métaphysique, ou, s'il le faut, mythologique, ira-t-il chercher la solution de ce problème ? Il réfléchit, il rêve, il est de bonne foi ; l'objection est spécieuse ; il en est ébranlé. Il a de l'esprit, des connaissances ; il va trouver le mot de l'éénigme ; il l'a trouvé, il le tient ; la joie brille dans ses yeux. Silence. On connaît, dans la théorie persane, la doctrine des deux principes, celui du bien et celui du mal. Eh quoi ! vous ne saisissez pas ? Rien de plus simple. Le génie, les talents, les vertus, sont des inventions du mauvais principe d'Orimane, du Diable, pour mettre en évidence, pour produire au grand jour certains misérables, plé-

béiens reconnus, vrais roturiers, ou à peine gentilshommes.

— Combien de militaires distingués, combien d'officiers généraux sont morts, sans avoir transmis leurs noms à la postérité : en cela, moins heureux que Bucéphale, et même que le dogue espagnol Bérécillo, qui dévorait les Indiens de Saint-Domingue, et qui avait la paye de trois soldats !

— On souhaite la paresse d'un méchant et le silence d'un sot.

— Ce qui explique le mieux comment le malhonnête homme, et quelquefois même le sot, réussissent presque toujours mieux, dans le monde, que l'honnête homme et que l'homme d'esprit, à faire leur chemin : c'est que le malhonnête homme et le sot ont moins de peine à se mettre au courant et au ton du monde, qui, en général, n'est que malhonnêteté et sottise ; au lieu que l'honnête homme et l'homme sensé, ne pouvant pas entrer sitôt en commerce avec le monde, perdent un temps précieux pour la fortune. Les uns sont des marchands qui, sachant la langue du pays, vendent et s'approvisionnent tout de suite ; tandis que les autres sont obligés d'apprendre la langue de leurs vendeurs et de leurs chalands avant que d'exposer leur marchandise et d'entrer en traité avec eux : souvent même ils dédaignent d'apprendre cette langue, et alors ils s'en retournent sans étrenner.

— Il y a une prudence supérieure à celle qu'on qualifie ordinairement de ce nom : l'une est la prudence de l'aigle, et l'autre celle des taupes. La première consiste à suivre hardi-

ment son caractère, en acceptant avec courage les désavantages et les inconvénients qu'il peut produire....

— Pour parvenir à pardonner à la raison le mal qu'elle fait à la plupart des hommes, on a besoin de considérer ce que ce serait que l'homme sans sa raison. C'était un mal nécessaire.

— Il y a des sottises bien habillées, comme il y a des sots très-bien vêtus.

— Si l'on avait dit à Adam, le lendemain de la mort d'Abel, que, dans quelques siècles, il y aurait des endroits où, dans l'enceinte de quatre lieues carrées, se trouveraient réunis et amoncelés sept ou huit cent mille hommes, aurait-il cru que ces multitudes pussent jamais vivre ensemble ? ne se serait-il pas fait une idée encore plus affreuse de ce qui s'y commet de crimes et de monstruosités ? C'est la réflexion qu'il faut faire, pour se consoler des abus attachés à ces étonnantes réunions d'hommes.

— Les prétentions sont une source de peines, et l'époque du bonheur de la vie commence au moment où elles finissent. Une femme est-elle encore jolie au moment où sa beauté baisse ? ses prétentions la rendent ou ridicule ou malheureuse : dix ans après, plus laide ou vieille, elle est calme et tranquille. Un homme est dans l'âge où l'on peut réussir et ne pas réussir auprès des femmes ; il s'expose à des inconvénients, et même à des affronts : il devient nul ; dès lors plus d'incertitudes, et il est tranquille. En tout, le mal vient de ce que les idées ne sont pas fixes et arrêtées ; il

vaut mieux être moins, et être ce qu'on est incontestablement. L'état des ducs et pairs, bien constaté, vaut mieux que celui des princes étrangers, qui ont à lutter sans cesse pour la prééminence. Si Chapelain eût pris le parti que lui conseillait Boileau, par le fameux héritage : *Que n'écrivit-il en prose?* il se fût épargné bien des tourments, et se fût peut-être fait un nom, autrement que par le ridicule.

— N'as-tu pas honte de vouloir parler mieux que tu ne peux ? disait Sénèque à l'un de ses fils, qui ne pouvait trouver l'exorde d'une harangue qu'il avait commencée. On pourra dire de même à ceux qui adoptent des principes plus forts que leur caractère : N'as-tu pas honte de vouloir être philosophe plus que tu ne peux ?

— La plupart des hommes qui vivent dans le monde, y vivent si étourdiment, pensent si peu, qu'ils ne connaissent pas ce monde qu'ils ont toujours sous les yeux. Ils ne le connaissent pas, disait plaisamment M. de B., par la raison qui fait que les hennetons ne savent pas l'histoire naturelle.

— En voyant Bacon, dans le commencement du seizième siècle, indiquer à l'esprit humain la marche qu'il doit suivre pour reconstruire l'édifice des sciences, on cesse presque d'admirer les grands hommes qui lui ont succédé, tels que Boile, Loke, etc. Il leur distribue d'avance le terrain qu'ils ont à défricher ou à conquérir. C'est César, maître du monde après la victoire de Pharsale, donnant des royaumes et des provinces à ses partisans ou à ses favoris.

— Notre raison nous rend quelquefois aussi malheureux que nos passions ; et on peut dire de l'homme, quand il est dans ce cas, que c'est un malade empoisonné par son médecin.

— Le moment où l'on perd les illusions, les passions de la jeunesse, laisse souvent des regrets ; mais quelquefois on hait le prestige qui nous a trompé. C'est Armide qui brûle et détruit le palais où elle fut enchantée.

— Les médecins et le commun des hommes ne voient pas plus clair les uns que les autres dans les maladies et dans l'intérieur du corps humain. Ce sont tous des aveugles ; mais les médecins sont des quinze-vingts, qui connaissent mieux les rues, et qui se tirent mieux d'affaire.

— Vous demandez comment on fait fortune. Voyez ce qui se passe au parterre d'un spectacle, le jour où il y a foule ; comme les uns restent en arrière, comme les premiers reculent, comme les derniers sont portés en avant. Cette image est si juste, que le mot qui l'exprime a passé dans le langage du peuple. Il appelle faire fortune *se pousser*. *Mon fils, mon neveu se poussera*. Les honnêtes gens disent : *s'avancer, avancer, arriver*, termes adoucis, qui écartent l'idée accessoire de force, de violence, de grossièreté : mais qui laissent subsister l'idée principale.

— Le monde physique paraît l'ouvrage d'un être puissant et bon, qui a été obligé d'abandonner à un être malfaisant l'exécution d'une partie de son plan. Mais le monde moral paraît être le produit des caprices d'un diable devenu fou.

— Ceux qui ne donnent que leur parole pour garant d'une assertion qui reçoit sa force de ses preuves, ressemblent à cet homme qui disait : J'ai l'honneur de vous assurer que la terre tourne autour du soleil.

— Dans les grandes choses, les hommes se montrent comme il leur convient de se montrer : dans les petites, ils se montrent comme ils sont.

— Qu'est-ce qu'un philosophe ? C'est un homme qui oppose la nature à la loi, la raison à l'usage, sa conscience à l'opinion, et son jugement à l'erreur.

— Un sot qui a un moment d'esprit, étonne et scandalise, comme des chevaux de fiacre au galop.

— Ne tenir dans la main de personne, être *l'homme de son cœur*, de ses principes, de ses sentiments : c'est ce que j'ai vu de plus rare.

— Au lieu de vouloir corriger les hommes de certains travers insupportables à la société, il aurait fallu corriger la faiblesse de ceux qui les souffrent.

— Les trois quarts des folies ne sont que des sottises.

— L'opinion est la reine du monde, parce que la sottise est la reine des sots.

— Il faut savoir faire les sottises que nous demande notre caractère.

— Grands et petits, on a beau faire, il faut toujours se dire comme le fiacre aux courtisanes dans le moulin de Javelle : *Vous autres et nous autres, nous ne pouvons nous passer les uns des autres.*

— Quelqu'un disait que la Providence était le nom de baptême du hasard : quelque dévot dira que le hasard est un sobriquet de la Providence.

— Il y a peu d'hommes qui se permettent un usage rigoureux et intrépide de leur raison, et osent l'appliquer à tous les objets dans toute sa force. Le temps est venu où il faut l'appliquer ainsi à tous les objets de la morale, de la politique et de la société, aux rois, aux ministres, aux grands, aux philosophes, aux principes des sciences, des beaux-arts, etc. : sans quoi, on restera dans la médiocrité.

— Il y a des hommes qui ont le besoin de primer, de s'élever au-dessus des autres, à quelque prix que ce puisse être. Tout leur est égal, pourvu qu'ils soient en évidence sur des tréteaux de charlatan ; sur un théâtre, un trône, un échafaud, ils seront toujours bien, s'ils attirent les yeux.

— Les hommes deviennent petits en se rassemblant : ce sont les diables de Milton, obligés de se rendre pygmées, pour entrer dans le Pandémonium.

— On anéantit son propre caractère dans la crainte d'attirer les regards et l'attention ; et on se précipite dans la nullité, pour échapper au danger d'être peint.

— L'ambition prend aux petites âmes plus facilement qu'aux grandes, comme le feu prend plus aisément à la paille, aux chaumières qu'aux palais.

— L'homme vit souvent avec lui-même, et il a besoin de vertu ; il vit avec les autres, et il a besoin d'honneur.

— Les fléaux physiques et les calamités de la nature humaine ont rendu la société nécessaire. La société a ajouté aux malheurs de la nature. Les inconvénients de la société ont amené la nécessité du gouvernement, et le gouvernement ajoute aux malheurs de la société. Voilà l'histoire de la nature humaine.

— La fable de Tantale n'a presque jamais servi d'emblème qu'à l'avarice; mais elle est, pour le moins, autant celui de l'ambition, de l'amour, de la gloire, de presque toutes les passions.

— La nature, en faisant naître à la fois la raison et les passions, semble avoir voulu, par le second présent, aider l'homme à s'étourdir sur le mal qu'elle lui a fait par le premier; et, en ne le laissant vivre que peu d'années après la perte de ses passions, semble prendre pitié de lui, en le délivrant bientôt d'une vie qui le réduisait à sa raison pour toute ressource.

— Toutes les passions sont exagératrices, et elles ne sont des passions que parce qu'elles exagèrent.

— Le philosophe qui veut éteindre ses passions, ressemble au chimiste qui voudrait éteindre son feu.

Le premier des dons de la nature est cette force de raison qui vous élève au-dessus de vos propres passions et de vos faiblesses, et qui vous fait gouverner vos qualités mêmes, vos talents et vos vertus.

— Pourquoi les hommes sont-ils si sots, si subjugués par la coutume ou par la crainte de faire un testament, en un mot, si imbéciles, qu'après eux ils laissent aller leurs biens à

ceux qui rient de leur mort, plutôt qu'à ceux qui la pleurent ?

— La nature a voulu que les illusions fussent pour les sages comme pour les fous, afin que les premiers ne fussent par trop malheureux par leur propre sagesse.

— A voir la manière dont on en use envers les malades dans les hôpitaux, on dirait que les hommes ont imaginé ces tristes asiles, non pour soigner les malades, mais pour les soustraire aux regards des heureux, dont ces infortunés troubleraient les jouissances.

— De nos jours, ceux qui aiment la nature sont accusés d'être romanesques.

— Le théâtre tragique a le grand inconvénient moral de mettre trop d'importance à la vie et à la mort.

— La plus perdue de toutes les journées est celle où l'on n'a pas ri.

— La plupart des folies ne viennent que de sottise.

— On fausse son esprit, sa conscience, sa raison, comme on gâte son estomac.

— Les lois du secret et du dépôt sont les mêmes.

— L'esprit n'est souvent au cœur que ce que la bibliothèque d'un château est à la personne du maître.

— Ce que les poëtes, les orateurs, même quelques philosophes nous disent sur l'amour de la gloire, on nous le disait au collège pour nous engager à avoir les prix. Ce que l'on dit aux enfants pour les engager à préférer à une tartelette les louanges de leurs bonnes, c'est ce qu'on répète aux hommes pour leur

faire préférer à un intérêt personnel les éloges de leurs contemporains ou de la postérité.

— Quand on veut devenir philosophe, il ne faut pas se rebouter des premières découvertes affligeantes qu'on fait dans la connaissance des hommes. Il faut, pour les connaître, triompher du mécontentement qu'ils donnent, comme l'anatomiste triomphe de la nature, de ses organes et de son dégoût, pour devenir habile dans son art.

— En apprenant à connaître les maux de la nature, on méprise la mort; en apprenant à connaître ceux de la société, on méprise la vie.

— Il en est de la valeur des hommes comme de celle des diamants, qui, à une certaine mesure de grosseur, de pureté, de perfection, ont un prix fixe et marqué, mais qui, par-delà cette mesure, restent sans prix, et ne trouvent point d'acheteurs.

CHAPITRE II.

Suite des maximes générales.

En France, tout le monde paraît avoir de l'esprit, et la raison en est simple: comme tout y est une suite de contradictions, la plus légère attention possible suffit pour les faire remarquer, et rapprocher deux choses contraires. Cela fait des contrastes tout naturels, qui donnent à celui qui s'en avise l'air d'un homme qui a beaucoup d'esprit. Racon-

ter, c'est faire des grotesques. Un simple nouvelliste devient un bon plaisant, comme l'historien un jour aura l'air d'un auteur satirique.

— Le public ne croit point à la pureté de certaines vertus et de certains sentiments ; et en général, le public ne peut guère s'élever qu'à des idées basses.

— Il n'y a pas d'homme qui puisse être, à lui tout seul, aussi méprisable qu'un corps. Il n'y a point de corps qui puisse être aussi méprisable que le public.

— Il y a des siècles où l'opinion publique est la plus mauvaise des opinions.

— L'espérance n'est qu'un charlatan qui nous trompe sans cesse. Et, pour moi, le bonheur n'a commencé que lorsque je l'ai eu perdue. Je mettrai volontiers, sur la porte du paradis, le vers que le Dante a mis sur celle de l'enfer :

Lasciate ogni speranza, voi ch'entrate.

— L'homme pauvre, mais indépendant des hommes, n'est qu'aux ordres de la nécessité. L'homme riche, mais dépendant, est aux ordres d'un autre homme ou de plusieurs.

— L'ambitieux qui a manqué son objet, et qui vit dans le désespoir, me rappelle Ixion mis sur la roue pour avoir embrassé un nuage.

— Il y a, entre l'homme d'esprit, méchant par caractère, et l'homme d'esprit bon et honnête, la différence qui se trouve entre un assassin et un homme du monde qui fait bien des armes.

— Qu'importe de paraître avoir moins de faiblesses qu'un autre et donner aux hommes moins de prises sur vous? Il suffit qu'il y en ait une, et qu'elle soit connue. Il faudrait être un Achille *sans talon*, et c'est ce qui paraît impossible.

— Telle est la misérable condition des hommes, qu'il leur faut chercher, dans la société, des consolations aux maux de la nature, et dans la nature, des consolations aux maux de la société. Combien d'hommes n'ont trouvé, ni dans l'une, ni dans l'autre, des distractions à leurs peines!

— La prétention la plus inique et la plus absurde en matière d'intérêt, qui serait condamnée avec mépris, comme insoutenable, dans une société d'honnêtes gens choisis pour arbitres, faites-en la matière d'un procès en justice réglée. Tout procès peut se perdre ou se gagner, et il n'y a pas plus à parier pour que contre : de même, toute opinion, toute assertion, quelque ridicule qu'elle soit, faites-en la matière d'un débat entre des partis différents dans un corps, dans une assemblée, elle peut emporter la pluralité des suffrages.

— C'est une vérité reconnue que notre siècle a remis les mots à leur place ; qu'en bannissant les subtilités scolastiques, dialecticiennes, métaphysiques, il est revenu au simple et au vrai, en physique, en morale et en politique. Pour ne parler que de morale, on sent combien ce mot, l'*honneur*, renferme d'idées complexes et métaphysiques. Notre siècle en a senti les inconvénients, et, pour ramener tout au simple, pour prévenir tout abus de

mots, il a établi que l'*honneur* restait, dans toute son intégrité, à tout homme qui n'avait point été repris de justice. Autrefois, ce mot était une source d'équivoques et de contestations; à présent, rien de plus clair. Un homme a-t-il été mis au carcan? n'y a-t-il pas été mis? voilà l'état de la question. C'est une simple question de fait qui s'éclaircit facilement par les registres du greffe. Un homme n'a pas été mis au carcan: c'est un homme d'honneur, qui peut prétendre à tout, aux places du ministère, etc.; il entre dans les corps, dans les académies, dans les cours souveraines. On sent combien la netteté et la précision épargnent de querelles et de discussions, et combien le commerce de la vie devient commode et facile.

— L'amour de la gloire, une vertu! Etrange vertu que celle qui se fait aider par l'action de tous les vices; qui reçoit pour stimulants l'orgueil, l'ambition, l'envie, la vanité, quelquefois l'avarice même! Titus serait-il Titus, s'il avait eu pour ministres Séjan, Narcisse et Tigellin?

— La gloire met souvent un honnête homme aux mêmes épreuves que la fortune; c'est-à-dire que l'une et l'autre l'obligent avant de le laisser parvenir jusqu'à elles, à faire ou souffrir des choses indignes de son caractère. L'homme intrépidement vertueux les repousse alors également l'une et l'autre, et s'enveloppe ou dans l'obscurité ou dans l'infortune, et quelquefois dans l'une et dans l'autre.

— Celui qui est juste au milieu, entre notre ennemi et nous, nous paraît être plus voisin

de notre ennemi : c'est un effet des lois de l'optique, comme celui par lequel le jet d'eau d'un bassin paraît moins éloigné de l'autre bord que de celui où vous êtes.

— L'opinion publique est une juridiction que l'honnête homme ne doit jamais reconnaître parfaitement et qu'il ne doit jamais décliner.

— Vain veut dire vide : ainsi la vanité est si misérable, qu'on ne peut guère lui dire pis que son nom. Elle se donne elle-même pour ce qu'elle est.

— On croit communément que l'art de plaire est un grand moyen de faire fortune : savoir s'ennuyer est un art qui réussit bien davantage. Le talent de faire fortune, comme celui de réussir auprès des femmes, se réduit presque à cet art-là.

— Il y a peu d'hommes à grand caractère qui n'aient quelque chose de romanesque dans la tête ou dans le cœur. L'homme qui en est entièrement dépourvu, quelque honnêteté, quelque esprit qu'il puisse avoir, est, à l'égard du grand caractère, ce qu'un artiste, d'ailleurs très-habile, mais qui n'aspire point au beau idéal, est à l'égard de l'artiste, homme de génie, qui s'est rendu ce beau idéal familier.

— Il y a de certains hommes dont la vertu brille davantage dans la condition privée, qu'elle ne le ferait dans une fonction publique. Le cadre les déparerait. Plus un diamant est beau, plus il faut que la monture soit légère. Plus le chaton est riche, moins le diamant est en évidence.

— Quand on veut éviter d'être charlatan,

il faut fuir les tréteaux ; car, si l'on y monte, on est bien forcé d'être charlatan, sans quoi l'assemblée vous jette des pierres.

— Il y a peu de vices qui empêchent un homme d'avoir beaucoup d'amis, autant que peuvent le faire de trop grandes qualités.

— Il y a telle supériorité, telle prétention qu'il suffit de ne pas reconnaître, pour qu'elle soit anéantie ; telle autre qu'il suffit de ne pas apercevoir, pour la rendre sans effet.

— Ce serait être très-avancé dans l'étude de la morale, de savoir distinguer tous les traits qui différencient l'orgueil et la vanité. Le premier est haut, calme, fier, tranquille, inébranlable ; la seconde est vile, incertaine, mobile, inquiète et chancelante. L'un grandit l'homme ; l'autre le renfle. Le premier est la source de mille vertus ; l'autre, celle de presque tous les vices et tous les travers. Il y a un genre d'orgueil dans lequel sont compris tous les commandements de Dieu, et un genre de vanité qui contient les sept péchés capitaux.

— Vivre est une maladie, dont le sommeil nous soulage toutes les seize heures ; c'est un palliatif ; la mort est le remède.

— La nature paraît se servir des hommes pour ses desseins, sans se soucier des instruments qu'elle emploie ; à peu près comme les tyrans, qui se défont de ceux dont ils se sont servis.

— Il y a deux choses auxquelles il faut se faire, sous peine de trouver la vie insupportable : ce sont les injures du temps et les injustices des hommes.

— Je ne conçois pas de sagesse sans déiance. L'Ecriture a dit que le commencement de la sagesse était la crainte de Dieu ; moi, je crois que c'est la crainte des hommes.

— Il y a certains défauts qui préservent de quelques vices épidémiques : comme on voit, dans un temps de peste, les malades de fièvre-quarante échapper à la contagion.

— Le grand malheur des passions n'est pas dans les tourments qu'elles causent ; mais dans les fautes, dans les turpitudes qu'elles font commettre, et qui dégradent l'homme. Sans ces inconvénients, elles auraient trop d'avantages sur la froide raison, qui ne rend point heureux. Les passions font *vivre* l'homme ; la sagesse les fait seulement *durer*.

— Un homme sans élévation ne saurait avoir de bonté ; il ne peut avoir que de la bonhomie.

— Il faudrait pouvoir unir les contraires : l'amour de la vertu avec l'indifférence pour l'opinion publique, le goût du travail avec l'indifférence pour la gloire, et le soin de sa santé avec l'indifférence pour la vie.

— Celui-là fait plus pour un hydropique, qui le guérit de sa soif, que celui qui lui donne un tonneau de vin. Appliquez cela aux richesses.

— Les méchants font quelquefois de bonnes actions. On dirait qu'ils veulent voir s'il est vrai que cela fasse autant de plaisir que le prétendent les honnêtes gens.

— Si Diogène vivait de nos jours, il faudrait que sa lanterne fût une lanterne sourde.

— Il faut convenir que, pour être heureux

en vivant dans le monde, il y a des côtés de son âme qu'il faut entièrement *paralyser*.

— La fortune et le costume qui l'entourent, font de la vie une représentation au milieu de laquelle il faut qu'à la longue l'homme le plus honnête devienne comédien malgré lui.

— Dans les choses, tout est *affaires mêlées*; dans les hommes, tout est *pièces de rapport*. Au moral et au physique, tout est mixte : rien n'est un, rien n'est pur.

— Si les vérités cruelles, les fâcheuses découvertes, les secrets de la société, qui composent la science d'un homme du monde parvenu à l'âge de quarante ans, avaient été connus de ce même homme à l'âge de vingt, ou il fût tombé dans le désespoir, ou il se serait corrompu par lui-même, par projet; et cependant, on voit un petit nombre d'hommes sages, parvenus à cet âge-là, instruits de toutes ces choses et très-éclairés, n'être ni corrompus ni malheureux. La prudence dirige leurs vertus à travers la corruption publique; et la force de leur caractère, jointe aux lumières d'un esprit étendu, les élève au-dessus du chagrin qu'inspire la perversité des hommes.

— Voulez-vous voir à quel point chaque état de la société corrompt les hommes? Examinez ce qu'ils sont, quand ils en ont éprouvé plus longtemps l'influence, c'est-à-dire dans la vieillesse. Voyez ce que c'est qu'un **vieux** courtisan, un **vieux** prêtre, un **vieux** juge, un **vieux** procureur, un **vieux** chirurgien, etc.

— L'homme sans principes est aussi ordinairement un homme sans caractère; car, s'il était né avec du caractère, il aurait senti le besoin de se créer des principes.

— Il y a à parier que toute idée publique, toute convention reçue est une sottise; car elle a convenu au plus grand nombre.

— L'estime vaut mieux que la célébrité; la considération vaut mieux que la renommée, et l'honneur vaut mieux que la gloire.

— C'est souvent le mobile de la vanité qui a engagé l'homme à montrer toute l'énergie de son âme. Du bois ajouté à un acier pointu fait un dard; deux plumes ajoutées au bois font une flèche.

— Les gens faibles sont les troupes légères de l'armée des méchants. Ils font plus de mal que l'armée même; ils infectent et ils ravagent.

— Il est plus facile de légaliser certaines choses que les légitimer.

— Célébrité: l'avantage d'être connu de ceux qui ne vous connaissent pas.

— On partage avec plaisir l'amitié de ses amis pour des personnes auxquelles on s'intéresse peu soi-même; mais la haine, même celle qui est la plus juste, a de la peine à se faire respecter.

— Tel homme a été craint pour ses talents, hâï pour ses vertus, et n'a rassuré que par son caractère. Mais, combien de temps s'est passé avant que justice se fît!

— Dans l'ordre naturel, comme dans l'ordre social, il ne faut pas vouloir être plus qu'on ne peut.

— La sottise ne serait pas tout à fait la sottise, si elle ne craignait pas l'esprit. Le vice ne serait pas tout à fait le vice, s'il ne haïssait pas la vertu.

— Il n'est pas vrai (ce qu'a dit Rousseau, après Plutarque) que plus on pense, moins on sente ; mais il est vrai que plus on juge, moins on aime. Peu d'hommes vous mettent dans le cas de faire exception à cette règle.

— Ceux qui rapportent tout à l'opinion ressemblent à ces comédiens qui jouent mal pour être applaudis, quand le goût du public est mauvais : quelques-uns auraient le moyen de bien jouer, si le goût du public était bon. L'honnête homme joue son rôle le mieux qu'il peut, sans songer à la galerie.

— Il y a une sorte de plaisir attaché au courage, qui se met au-dessus de la fortune. Mépriser l'argent, c'est détrôner un roi ; il y a du ragoût.

— Il y a un genre d'indulgence pour ses ennemis, qui paraît une sottise plutôt que de la bonté ou de la grandeur d'âme. M de C..... me paraît ridicule par la sienne. Il me paraît ressembler à Arlequin, qui dit : « Tu me donnes un soufflet ; eh bien ! je ne suis pas encore fâché. » Il faut avoir l'esprit de haïr ses ennemis.

— Robinson, dans son île, privé de tout, et forcé aux plus pénibles travaux pour assurer sa subsistance journalière, supporte la vie, et même goûte, de son aveu, plusieurs moments de bonheur. Supposez qu'il soit dans une île enchantée, pourvue de tout ce qui est agréa-

ble à la vie, peut-être le désœuvrement lui eût-il rendu l'existence insupportable.

— Les idées des hommes sont comme les cartes et autres jeux. Des idées que j'ai vu autrefois regarder comme dangereuses et trop hardies, sont depuis devenues communes et presque triviales, et ont descendu jusqu'à des hommes peu dignes d'elles. Quelques-unes de celles à qui nous donnons le nom d'audacieuses, seront vues comme faibles et communes par nos descendants.

— J'ai souvent remarqué, dans mes lectures, que le premier mouvement de ceux qui ont fait quelque action héroïque, qui se sont livrés à quelque impression généreuse, qui ont sauvé les infortunés, couru quelque grand risque et procuré quelque grand avantage, soit au public, soit à des particuliers; j'ai, dis-je, remarqué que leur premier mouvement a été de refuser la récompense qu'on leur en offrait. Ce sentiment s'est trouvé dans le cœur des hommes les plus indigents et de la dernière classe du peuple. Quel est donc cet instinct moral qui apprend à l'homme sans éducation, que la récompense de ses actions est dans le cœur de celui qui les a faites? Il semble qu'en nous les payant, on nous les ôte.

— Un acte de vertu, un sacrifice ou de ses intérêts ou de soi-même, est le besoin d'une âme noble: l'amour-propre d'un cœur généreux est, en quelque sorte, l'égoïsme d'un grand caractère.

— La concorde des frères est si rare, que la fable ne cite que deux frères amis; et elle

suppose qu'ils ne se voyaient jamais, puisqu'ils passaient tour à tour de la terre aux champs Elysées, ce qui ne laissait pas d'éloigner tout sujet de dispute et de rupture.

— Il y a plus de fous que de sages ; et dans le sage même, il y a plus de folies que de sagesse.

— Les maximes générales sont, dans la conduite de la vie, ce que les routines sont dans les arts.

— La conviction est la conscience de l'esprit.

— On est heureux ou malheureux par une foule de choses qui ne paraissent pas, qu'on ne dit point et qu'on ne peut dire.

— Le plaisir peut s'appuyer sur l'illusion ; mais le bonheur repose sur la vérité : il n'y a qu'elle qui puisse nous donner celui dont la nature humaine est susceptible. L'homme heureux par l'illusion, a sa fortune en agiotage ; l'homme heureux par la vérité, a sa fortune en fonds de terre et en bonnes constitutions.

— Il y a, dans le monde, bien peu de choses sur lesquelles un honnête homme puisse reposer agréablement son âme ou sa pensée.

— Quand on soutient que les gens les moins sensibles sont, à tout prendre, les plus heureux, je me rappelle le proverbe indien : « Il vaut mieux être assis que debout, être couché qu'assis ; mais il vaut mieux être mort que tout cela.

— L'habileté est à la ruse ce que la dextérité est à la filouterie.

— L'entêtement représente le *caractère*, à

peu près comme le tempérament représente l'amour.

— Amour, folie aimable; ambition, sottise sérieuse.

— Préjugé, vanité, calcul : voilà ce qui gouverne le monde. Celui qui ne connaît pour règles de sa conduite que raison, vérité, sentiment, n'a presque rien de commun avec la société. C'est en lui-même qu'il doit chercher et trouver presque tout son bonheur.

— Il faut être juste avant d'être généreux, comme on a des chemises avant d'avoir des dentelles.

— Les Hollandais n'ont aucune commisération de ceux qui font des dettes. Ils pensent que tout homme endetté vit aux dépens de ses concitoyens s'il est pauvre, et de ses héritiers s'il est riche.

— La fortune est souvent comme les femmes riches et dépensières, qui ruinent les maisons où elles ont apporté une riche dot.

— Le changement de modes est l'impôt que l'industrie du pauvre met sur la vanité du riche.

— L'intérêt d'argent est la grande épreuve des petits caractères; mais ce n'est encore que la plus petite pour les caractères distingués; et il y a loin de l'homme qui méprise l'argent à celui qui est véritablement honnête.

— Le plus riche des hommes, c'est l'économie : le plus pauvre, c'est l'avare.

— Il y a quelquefois, entre deux hommes, de fausses ressemblances de caractère, qui les rapprochent et qui les unissent pour quelque

temps. Mais la méprise cesse par degrés ; et ils sont tout étonnés de se trouver très-écartés l'un de l'autre, et repoussés, en quelque sorte, par tous leurs points de contact.

— N'est-ce pas une chose plaisante de considérer que la gloire de plusieurs grands hommes soit d'avoir employé leur vie entière à combattre des préjugés ou des sottises qui font pitié, et qui semblaient ne devoir jamais entrer dans une tête humaine ? La gloire de Bayle, par exemple, est d'avoir montré ce qu'il y a d'absurde dans les subtilités philosophiques et scolastiques, qui feraient lever les épaules à un paysan du Gâtinais doué d'un grand sens naturel ; celle de Locke, d'avoir prouvé qu'on ne doit point parler sans s'entendre, ni croire entendre ce qu'on n'entend pas ; celle de plusieurs philosophes, d'avoir composé de gros livres contre des idées superstitieuses qui feraient fuir, avec mépris, un sauvage du Canada ; celle de Montesquieu, et de quelques auteurs avant lui, d'avoir (en respectant une foule de préjugés misérables) laissé entrevoir que les gouvernants sont faits pour les gouvernés, et non les gouvernés pour les gouvernants. Si le rêve des philosophes qui croient au perfectionnement de la société s'accomplit, que dira la postérité, de voir qu'il ait fallu tant d'efforts pour arriver à des résultats si simples et si naturels ?

— Un homme sage, en même temps qu'honnête, se doit à lui-même de joindre à la pureté qui satisfait sa conscience, la prudence qui devine et prévient la calomnie.

— Le rôle de l'homme prévoyant est assez

triste ; il afflige ses amis, en leur annonçant les malheurs auxquels les expose leur imprudence. On ne le croit pas ; et quand ces malheurs sont arrivés, ces mêmes amis lui savent mauvais gré du mal qu'il a prédit, et leur amour-propre baisse les yeux devant l'ami qui doit être leur consolateur, et qu'ils auraient choisi s'ils n'étaient pas humiliés en sa présence.

— Celui qui veut trop faire dépendre son bonheur de sa raison, qui le soumet à l'examen, qui chicane, pour ainsi dire, ses jouissances, et n'admet que des plaisirs délicats, finit par n'en plus avoir. C'est un homme qui, à force de faire carder son matelas, le voit diminuer, et finit par coucher sur la dure.

— Le temps diminue chez nous l'intensité des plaisirs *absolus*, comme parlent les métaphysiciens ; mais il paraît qu'il accroît les plaisirs *relatifs* : et je soupconne que c'est l'artifice par lequel la nature a su lier les hommes à la vie, après la perte des objets ou des plaisirs qui la rendaient le plus agréable.

— Quand on a été bien tourmenté, bien fatigué par sa propre sensibilité, on s'aperçoit qu'il faut vivre au jour le jour, oublier beaucoup, enfin *éponger la vie* à mesure qu'elle s'écoule.

— La fausse modestie est le plus décent de tous les mensonges.

— On dit qu'il faut s'efforcer de retrancher tous les jours de nos besoins. C'est surtout aux besoins de l'amour-propre qu'il faut appliquer cette maxime : ce sont les plus tyraniques, et qu'on doit le plus combattre.

— Il n'est pas rare de voir des âmes faibles qui, par la fréquentation avec des âmes d'une trempe plus vigoureuse, veulent s'élever au-dessus de leur caractère. Cela produit des disparates aussi plaisants, que les prétentions d'un sot à l'esprit.

— La vertu, comme la santé, n'est pas le souverain bien. Elle est la place du bien, plutôt que le bien même. Il est plus sûr que le vice rend malheureux, qu'il ne l'est que la vertu donne le bonheur. La raison pour laquelle la vertu est le plus désirable, c'est parce qu'elle est ce qu'il y a de plus opposé au vice.

CHAPITRE III

De la Société, des Grands, des Riches, des Gens du monde.

Jamais le monde n'est connu par les livres ; on l'a dit autrefois ; mais ce qu'on n'a pas dit, c'est la raison ; la voici : c'est que cette connaissance est un résultat de mille observations fines, dont l'amour-propre n'ose faire confidence à personne, pas même au meilleur ami. On craint de se montrer comme un homme occupé de petites choses, quoique ces petites choses soient très-importantes au succès des plus grandes affaires.

— En parcourant les mémoires et monuments du siècle de Louis XIV, on trouve, même dans la mauvaise compagnie de ce

temps-là, quelque chose qui manque à la bonne d'aujourd'hui.

— Qu'est-ce que la société, quand la raison n'en forme pas les nœuds, quand le sentiment n'y jette pas d'intérêt, quand elle n'est pas un échange de pensées agréables et de vraie bienveillance ? Une foire, un tripot, une auberge, un bois, un mauvais lieu et des petites maisons, c'est tout ce qu'elle est tour à tour pour la plupart de ceux qui la composent.

— On peut considérer l'édifice métaphysique de la société, comme un édifice matériel qui serait composé de différentes niches ou compartiments, d'une grandeur plus ou moins considérable. Les places avec leurs prérogatives, leurs droits, etc., forment ces divers compartiments, ces différentes niches. Elles sont durables, et les hommes passent. Ceux qui les occupent, sont tantôt grands, tantôt petits ; et aucun ou presque aucun n'est fait pour sa place. Là, c'est un géant courbé ou accroupi dans sa niche ; là, c'est un nain sous une arcade : rarement la niche est faite pour la statue. Autour de l'édifice, circule une foule d'hommes de différentes tailles. Ils attendent tous qu'il y ait une niche de vide, afin de s'y placer, quelle qu'elle soit. Chacun fait valoir ses droits, c'est-à-dire, sa naissance ou ses protections, pour y être admis. On sifflerait celui qui, pour avoir la préférence, ferait valoir la proportion qui existe entre la niche et l'homme, entre l'instrument et l'étui. Les concurrents mêmes s'abstiennent d'objecter à leurs adversaires cette disproportion.

— On ne peut vivre, dans la société, après l'âge des passions. Elle n'est tolérable que dans l'époque où l'on se sert de son estomac pour s'amuser, et de sa personne pour tuer le temps.

— Les gens de robe, les magistrats, connaissent la cour, les intérêts du moment, à peu près comme les écoliers qui ont obtenu un *exeat*, et qui ont dîné hors du collège, connaissent le monde.

— Ce qui se dit dans les cercles, dans les salons, dans les soupers, dans les assemblées publiques, dans les livres, même ceux qui ont pour objet de faire connaître la société, tout cela est faux ou insuffisant. On peut dire sur cela le mot italien *per la predica*, ou le mot latin *ad populum phaleras*. Ce qui est vrai, ce qui est instructif, c'est ce que la conscience d'un honnête homme qui a beaucoup vu et bien vu, dit à son ami au coin du feu : quelques-unes de ces conversations-là m'ont plus instruit que tous les livres et le commerce ordinaire de la société. C'est qu'elles me mettaient mieux sur la voie, et me faisaient réfléchir davantage.

— L'influence qu'exerce sur notre âme une idée morale, contrastante avec des objets physiques et matériels, se montre dans bien des occasions ; mais on ne la voit jamais mieux que quand le passage est rapide et imprévu. Promenez-vous sur le boulevard, le soir ; vous voyez un jardin charmant, au bout duquel est un salon illuminé avec goût ; vous entrevoyez des groupes de jolies femmes, des bosquets, entre autres une allée fuyante où vous enten-

dez rire ; ce sont des nymphes ; vous en jugez par leur taille svelte, etc. ; vous demandez quelle est cette femme, et on vous répond : c'est madame de B..., la maîtresse de la maison : il se trouve par malheur que vous la connaissez, et le charme a disparu.

— Vous rencontrez le baron de Breteuil ; il vous entretient de ses bonnes fortunes, de ses amours grossières, etc. ; il finit par vous montrer le portrait de la reine au milieu d'une rose garnie de diamants.

— Un sot, fier de quelque cordon, me paraît au-dessous de cet homme ridicule qui, dans ses plaisirs, se faisait mettre des plumes de paon au derrière par ses maîtresses. Au moins, il y gagnait le plaisir de... Mais l'autre !... Le baron de Breteuil est fort au-dessous de Peixoto.

— On voit, par l'exemple de Breteuil, qu'on peut ballotter dans ses poches les portraits en diamants de douze ou quinze souverains, et n'être qu'un sot.

— C'est un sot, c'est un sot, c'est bientôt dit : voilà comme vous êtes extrême en tout. A quoi cela se réduit-il ? il prend sa place pour sa personne, son importance pour du mérite, et son crédit pour une vertu. Tout le monde n'est-il pas comme cela ? Y a-t-il là de quoi tant crier ?

— Quand les sots sortent de place, soit qu'ils aient été ministres ou premiers commis, ils conservent une morgue ou une importance ridicule.

— Ceux qui ont de l'esprit ont mille bons contes à faire sur les sottises et les valetages

dont ils ont été témoins; et c'est ce qu'on peut voir par cent exemples. Comme c'est un mal aussi ancien que la monarchie, rien ne prouve mieux combien il est irremédiable. De mille traits que j'ai entendu raconter, je conclurais que si les singes avaient le talent des perroquets, on en ferait volontiers des ministres.

— Rien de si difficile à faire tomber qu'une idée triviale ou un proverbe accrédité. Louis XV a fait banqueroute en détail trois ou quatre fois, et on n'en jure pas moins *foi de gentilhomme*. Celle de M. de Guimenée n'y réussira pas mieux.

— Les gens du monde ne sont pas plutôt attroupés, qu'ils se croient en société.

— J'ai vu des hommes trahir leur conscience, pour complaire à un homme qui a un mortier ou une simare : étonnez-vous ensuite de ceux qui l'échangent pour le mortier, ou pour la simare même. Tous également vils, et les premiers absurdes plus que les autres.

— La société est composée de deux grandes classes : ceux qui ont plus de dîners que d'appétit, et ceux qui ont plus d'appétit que de dîners.

— On donne des repas de dix louis ou de vingt à des gens en faveur de chacun desquels on ne donnerait pas un petit écu, pour qu'ils fissent une bonne digestion de ce même dîner de vingt louis.

— C'est une règle excellente à adopter sur l'art de la raillerie et de la plaisanterie, que le plaisant et le railleur doivent être garants du succès de leur plaisanterie à l'égard de la per-

sonne plaisanterie, et que, quand celle-ci se fâche, l'autre a tort.

— M*** me disait que j'avais un grand malheur : c'était de ne pas me faire à la toute-puissance des sots. Il avait raison : et j'ai vu qu'en entrant dans le monde, un sot avait de grands avantages, celui de se trouver parmi ses pairs. C'est comme frère Lourdis dans le temple de la sottise :

Tout lui plaisait, et même en arrivant,
Il crut encore être dans son couvent.

— En voyant quelquefois les friponneries des petits et les brigandages des hommes en place, on est tenté de regarder la société comme un bois rempli de voleurs, dont les plus dangereux sont les archers préposés pour arrêter les autres.

— Les gens du monde et de la cour donnent aux hommes et aux choses une valeur conventionnelle, dont ils s'étonnent de se trouver dupes. Ils ressemblent à des calculateurs qui, en faisant un compte, donneraient aux chiffres une valeur variable et arbitraire, et qui, ensuite, dans l'addition, leur rendant leur valeur réelle et réglée, seraient tout surpris de ne pas trouver leur compte.

— Il y a des moments où le monde paraît s'apprécier lui-même ce qu'il vaut. J'ai souvent démêlé qu'il estimait ceux qui n'en faisaient aucun cas : et il arrive souvent que c'est une recommandation auprès de lui, que de le mépriser souverainement, pourvu que

ce mépris soit vrai, sincère, naïf, sans affectation, sans jactance.

— Le monde est si méprisable, que le peu de gens honnêtes qui s'y trouvent estiment ceux qui le méprisent, et y sont déterminés par ce mépris même.

— Amitié de cour, foi de renards et société de loups.

— Je conseillerais à quelqu'un qui veut obtenir une grâce d'un ministre, de l'aborder d'un air triste, plutôt que d'un air riant. On n'aime pas à voir plus heureux que soi.

— Une vérité cruelle, mais dont il faut convenir, c'est que dans le monde, et surtout dans un monde choisi, tout est art, science, calcul, même l'apparence de la simplicité, de la facilité la plus aimable. J'ai vu des hommes dans lesquels ce qui paraissait la grâce d'un premier mouvement, était une combinaison, à la vérité très-prompte, mais très-fine et très-savante. J'en ai vu associer le calcul le plus réfléchi à la naïveté apparente de l'abandon le plus étourdi. C'est le négligé savant d'une coquette, d'où l'art a banni tout ce qui ressemble à l'art. Cela est fâcheux, mais nécessaire. En général, malheur à l'homme qui, même dans l'amitié la plus intime, laisse découvrir son faible et sa prise ! J'ai vu les plus intimes amis faire des blessures à l'amour-propre de ceux dont ils avaient surpris le secret. Il paraît impossible que, dans l'état actuel de la société (je parle de la société du grand monde), il y ait un seul homme qui puisse montrer le fond de son âme et les détails de son caractère, et surtout

de ses faiblesses à son meilleur ami. Mais, encore une fois, il faut porter (dans ce monde-là) le raffinement si loin, qu'il ne puisse pas même y être suspect, ne fût-ce que pour ne pas être méprisé comme acteur dans une troupe d'excellents comédiens.

— Les gens qui croient aimer un prince dans l'instant où ils viennent d'en être bien traités, me rappellent les enfants qui veulent être prêtres le lendemain d'une belle procession, ou soldats le lendemain d'une revue à laquelle ils ont assisté.

— Les favoris, les hommes en place mettent quelquefois de l'intérêt à s'attacher des hommes de mérite ; mais ils en exigent un avilissement préliminaire, qui repousse loin d'eux tous ceux qui ont quelque pudeur. J'ai vu des hommes dont un favori ou un ministre aurait eu bon marché, aussi indignés de cette disposition qu'aurait pu l'être des hommes d'une vertu parfaite. L'un d'eux me disait : Les grands veulent qu'on se dégrade, non pour un bienfait, mais pour une espérance ; ils prétendent vous acheter, non par un lot, mais par un billet de loterie ; et je sais des fripons, en apparence bien traités par eux, qui, dans le fait, n'en ont pas tiré meilleur parti que ne l'auraient fait les plus honnêtes gens du monde.

— Les actions utiles, même avec éclat, les services réels et les plus grands qu'on puisse rendre à la nation et même à la cour, ne sont, quand on n'a point la faveur de la cour, que des péchés splendides, comme disent les théologiens.

— On n'imagine pas combien il faut d'esprit pour n'être pas ridicule.

— Tout homme qui vit beaucoup dans le monde, me persuade qu'il est peu sensible; car je ne vois presque rien qui puisse y intéresser le cœur, ou plutôt rien qui ne l'endurcisse; ne fût-ce que le spectacle de l'insensibilité, de la frivolité et de la vanité qui y règnent.

— Quand les princes sortent de leurs misérables étiquettes, ce n'est jamais en faveur d'un homme de mérite, mais d'une fille ou d'un bouffon. Quand les femmes s'affichent, ce n'est presque jamais pour un honnête homme, c'est pour une *espèce*. En tout, lorsque l'on brise le joug de l'opinion, c'est rarement pour s'élever au-dessus, mais presque toujours pour descendre au-dessous.

— Il y a des fautes de conduite que, de nos jours, on ne fait plus guère, ou qu'on fait beaucoup moins. On est tellement raffiné que, mettant l'esprit à la place de l'âme, un homme vil, pour peu qu'il ait réfléchi, s'abstient de certaines platitudes, qui autrefois pouvaient réussir. J'ai vu des hommes malhonnêtes avoir quelquefois une conduite fière et décente avec un prince, un ministre, ne point flétrir, etc. Cela trompe les jeunes gens et les novices qui ne savent pas, ou bien qui oublient qu'il faut juger un homme par l'ensemble de ses principes et de son caractère.

— A voir le soin que les conventions sociales paraissent avoir pris d'écartier le mérite de toutes les places où il pourrait être utile à la société, en examinant la ligue des sots

contre les gens d'esprit, on croirait voir une conjuration de valets pour écarter les maîtres.

— Que trouve un jeune homme en entrant dans le monde? Des gens qui veulent le protéger, prétendent l'*honorier*, le gouverner, le conseiller. Je ne parle point de ceux qui veulent l'écarter, lui nuire, le perdre ou le tromper. S'il est d'un caractère assez élevé pour vouloir n'être protégé que par ses mœurs, ne s'honorier de rien ni de personne, se gouverner par ses principes, se conseiller par ses lumières, par son caractère et d'après sa position qu'il connaît mieux que personne, on ne manque pas de dire qu'il est original, singulier, indomptable. Mais s'il a peu d'esprit, peu d'élévation, peu de principes, s'il ne s'aperçoit pas qu'on le protège, qu'on veut le gouverner, s'il est l'instrument des gens qui s'en emparent, on le trouve charmant, et c'est comme on dit, le meilleur enfant du monde.

— La société, ce qu'on appelle le monde, n'est que la lutte de mille petits intérêts opposés, une lutte éternelle de toutes les vanités qui se croisent, se choquent, tour à tour blessées, humiliées l'une par l'autre, qui expient le lendemain, dans le dégoût d'une défaite, le triomphe de la veille. Vivre solitaire, ne point être froissé dans ce choc misérable où l'on attire un instant les yeux pour être écrasé l'instant d'après, c'est ce qu'on appelle n'être rien, n'avoir pas d'existence. Pauvre humanité!

— Il y a une profonde insensibilité aux vertus, qui surprend et scandalise beaucoup plus que le vice. Ceux que la bassesse publique

appelle grands seigneurs ou grands, les hommes en place paraissent, pour la plupart, doués de cette insensibilité odieuse. Cela ne viendrait-il pas de l'idée vague et peu développée dans leur tête, que les hommes, doués de ces vertus, ne sont pas propres à être des instruments d'intrigue? Ils les négligent, ces hommes, comme inutiles à eux-mêmes et aux autres, dans un pays où, sans l'intrigue, la fausseté et la ruse, on n'arrive à rien!

— Que voit-on dans le monde? Partout un respect naïf et sincère pour des conventions absurdes, pour une sottise (les sots saluent leur reine), ou bien des ménagements forcés pour cette même sottise (les gens d'esprit craignent leur tyran).

— Les bourgeois, par une vanité ridicule, font de leur fille un fumier pour les terres des gens de qualité.

— Supposez vingt hommes, même honnêtes, qui tous connaissent et estiment un homme d'un mérite reconnu, Dorilas, par exemple; louez, vantez ses talents et ses vertus; que tous conviennent de ses vertus et de ses talents; l'un des assistants ajoute: C'est dommage qu'il soit si peu favorisé de la fortune. Que dites-vous? reprend un autre, c'est que sa modestie l'oblige à vivre sans luxe. Savez-vous qu'il a vingt-cinq mille livres de rente?

— Vraiment! — Soyez-en sûr, j'en ai la preuve. Qu'alors cet homme de mérite paraisse, et qu'il compare l'accueil de la société et la manière plus ou moins froide, quoique distinguée, dont il était reçu précédemment. C'est ce qu'il a fait: il a comparé, et il a

gémi. Mais, dans cette société, il s'est trouvé un homme dont le maintien a été le même à son égard. Un sur vingt, dit notre philosophe, je suis content.

— Quelle vie que celle de la plupart des gens de la cour ! Ils se laissent ennuyer, excéder, asservir, tourmenter pour des intérêts misérables. Ils attendent pour vivre, pour être heureux, la mort de leurs ennemis, de leurs rivaux d'ambition, de ceux même qu'ils appellent leurs amis ; et pendant que leurs vœux appellent cette mort, ils sèchent, ils dépérissent, meurent eux-mêmes, en demandant des nouvelles de la santé de M. tel, de madame telle, qui s'obstinent à ne pas mourir.

— Quelques folies qu'aient écrites certains physionomistes de nos jours, il est certain que l'habitude de nos pensées peut déterminer quelques traits de notre physionomie. Nombre de courtisans ont l'œil faux, par la même raison que la plupart des tailleurs sont cagneux.

— Il n'est peut-être pas vrai que les grandes fortunes supposent toujours de l'esprit, comme je l'ai souvent ouï dire, même à des gens d'esprit : mais il est bien plus vrai qu'il y a des choses d'esprit et d'habileté, à qui la fortune ne saurait échapper, quand bien même celui qui les a posséderait l'honnêteté la plus pure, obstacle qui, comme on sait, est le plus grand de tous pour la fortune.

— Lorsque Montaigne a dit, à propos de la grandeur : « Puisque nous ne pouvons y atteindre, vengeons-nous-en à en médire, » il a dit une chose plaisante, souvent vraie, mais

scandaleuse, et qui donne des armes aux sots que la fortune a favorisés. Souvent, c'est par petitesse qu'on hait l'inégalité des conditions ; mais un vrai sage et un honnête homme pourraient la haïr comme la barrière qui sépare des âmes faites pour se rapprocher. Il est peu d'hommes d'un caractère distingué qui ne se soient refusés aux sentiments que leur inspirait tel ou tel homme d'un rang supérieur ; qui n'aient repoussé, en s'affligeant eux-mêmes, telle ou telle amitié qui pouvait être pour eux une source de douceurs et de consolations. Chacun d'eux, au lieu de répéter le mot de Montaigne, peut dire : Je hais la grandeur qui m'a fait fuir ce que j'aimais, ou ce que j'aurais aimé.

— Qui est-ce qui n'a que des liaisons entièrement honorables ? Qui est-ce qui ne voit pas quelqu'un dont il demande pardon à ses amis ? Quelle est la femme qui ne s'est pas vue forcée d'expliquer à sa société, la visite de telle ou telle femme qu'on a été surpris de voir chez elle ?

— Etes-vous l'ami d'un homme de la cour, d'un homme de qualité, comme on dit ; et souhaitez-vous de lui inspirer le plus vif attachement dont le cœur humain soit susceptible ? Ne vous bornez pas à lui prodiguer les soins de la plus tendre amitié, à le soulager dans ses maux, à le consoler dans ses peines, à lui consacrer tous vos moments, à lui sauver dans l'occasion la vie ou l'honneur ; ne perdez point votre temps à ces bagatelles : faites plus, faites mieux, faites sa généalogie.

— Vous croyez qu'un ministre, un homme

en place, a tel ou tel principe ; et vous le croyez parce que vous le lui avez entendu dire. En conséquence, vous vous abstenez de lui demander telle ou telle chose qui le mettrait en contradiction avec sa maxime favorite. Vous apprenez bientôt que vous avez été dupe, et vous lui voyez faire des choses qui vous prouvent qu'un ministre n'a point de principes, mais seulement l'habitude, le tic de dire telle ou telle chose.

— Plusieurs courtisans sont haïs sans profit, et pour le plaisir de l'être. Ce sont des lézards, qui, à ramper, n'ont gagné que de perdre leur queue.

— Cet homme n'est pas propre à avoir jamais de la considération ; il faut qu'il fasse fortune, et vive avec de la canaille.

— Les corps (parlements, académies, assemblées) ont beau se dégrader, ils se soutiennent par leur masse, et on ne peut rien contre eux. Le déshonneur, le ridicule glissent sur eux, comme les balles de fusil sur un sanglier, sur un crocodile.

— En voyant ce qui se passe dans le monde, l'homme le plus misanthrope finirait par s'égayer, et Héraclite par mourir de rire.

— Il me semble qu'à égalité d'esprit et de lumières, l'homme né riche ne doit jamais connaître aussi bien que le pauvre, la nature, le cœur humain et la société. C'est que, dans le moment où l'autre plaçait une jouissance, le second se consolait par une réflexion.

— En voyant les princes faire, de leur propre mouvement, certaines choses honnêtes, on est tenté de reprocher à ceux qui les entou-

rent la plus grande partie de leurs torts ou de leurs faiblesses ; on se dit : quel malheur que ce prince ait pour amis Damis ou Aramont ! On ne songe pas que si Damis ou Aramont avaient été des personnages qui eussent de la noblesse ou du caractère, ils n'auraient pas été les amis de ce prince.

— A mesure que la philosophie fait des progrès, la sottise redouble ses efforts pour établir l'empire des préjugés. Voyez la faveur que le gouvernement donne aux idées de la gentilhommerie. Cela est venu au point qu'il n'y a plus que deux états pour les femmes : femmes de qualité, ou filles ; le reste n'est rien. Nulle vertu n'élève une femme au-dessus de son état ; elle n'en sort que par le vice.

— Parvenir à la fortune, à la considération, malgré le désavantage d'être sans aieux, et cela à travers de tant de gens qui ont tout apporté en naissant, c'est gagner ou remettre une partie d'échecs, ayant donné la tour à son adversaire. Souvent aussi les autres ont sur vous trop d'avantages conventionnels, et alors il faut renoncer à la partie. On peut bien céder une tour, mais non la dame.

— Les gens qui élèvent les princes et qui prétendent leur donner une bonne éducation, après s'être soumis à leurs formalités et à leurs avilissantes étiquettes, ressemblent à des maîtres d'arithmétique qui voudraient former de grands calculateurs, après avoir accordé à leurs élèves que trois et trois font huit.

— Quel est l'être le plus étranger à ceux qui l'environnent ? est-ce un Français à Pékin ou à Macao ? est-ce un Lapon au Sénégal ? ou

ne serait-ce pas par hasard un homme de mérite sans or et sans parchemin, au milieu de ceux qui possèdent l'un de ces deux avantages, ou tous les deux réunis? N'est-ce pas une merveille que la société subsiste avec la convention tacite d'exclure du partage de ses droits les dix-neuf vingtièmes de la société?

— Le monde et la société ressemblent à une bibliothèque où au premier coup-d'œil tout paraît en règle, parce que les livres y sont placés suivant le format et la grandeur des volumes; mais où dans le fond tout est en désordre, parce que rien n'y est rangé suivant l'ordre des sciences, des matières ni des auteurs.

— A voir des liaisons considérables, ou même illustres, ne peut plus être un mérite pour personne, dans un pays où l'on plaît souvent par ses vices, et où l'on est quelquefois recherché pour ses ridicules.

— Il y a des hommes qui ne sont point aimables, mais qui n'empêchent pas les autres de l'être: leur commerce est quelquefois supportable. Il y en a d'autres qui n'étant point aimables, nuisent encore par leur seule présence au développement de l'amabilité d'autrui; ceux-là sont insupportables: c'est le grand inconvénient de la pédanterie.

— L'expérience, qui éclaire les particuliers, corrompt les princes et les gens en place.

— Le public de ce moment-ci est, comme la tragédie moderne, absurde, atroce et plat.

— L'état de *courtisan* est un métier dont on a voulu faire une science. Chacun cherche à se hausser.

— La plupart des liaisons de société, la camaraderie, etc., tout cela est à l'amitié ce que le sigisbéisme est à l'amour.

— L'art de la parenthèse est un des grands secrets de l'éloquence dans la société.

— A la cour tout est courtisan : le prince du sang, le chapelain de semaine, le chirurgien de quartier, l'apothicaire.

— Les magistrats chargés de veiller sur l'ordre public, tels que le lieutenant-criminal, le lieutenant-civil, le lieutenant de police, et tant d'autres, finissent presque toujours par avoir une opinion horrible de la société. Ils croient connaître les hommes et n'en connaissent que le rebut. On ne juge pas d'une ville par ses égouts, et d'une maison par ses latrines. La plupart de ces magistrats me rappellent toujours le collège où les correcteurs ont une cabane auprès des commodités, et n'en sortent que pour donner le fouet.

— C'est la plaisanterie qui doit faire justice de tous les travers des hommes et de la société ; c'est par elle qu'on évite de se compromettre ; c'est par elle qu'on met tout en place sans sortir de la sienne ; c'est elle qui atteste notre supériorité sur les choses et sur les personnes dont nous nous moquons, sans que les personnes puissent s'en offenser, à moins qu'elles ne manquent de gaieté ou de mœurs. La réputation de savoir bien manier cette arme donne à l'homme d'un rang inférieur, dans le monde et dans la bonne compagnie, cette sorte de considération que les militaires ont pour ceux qui manient supérieurement l'épée. J'ai entendu dire à un homme d'es-

prit : Otez à la plisanterie son empire, et je quitte demain la société. C'est une sorte de duel où il n'y a pas de sang versé, et qui, comme l'autre, rend les hommes plus mesurés et plus polis.

— On ne se doute pas, au premier coup d'œil, du mal que fait l'ambition de mériter cet éloge si commun : *Monsieur un tel est très-aimable*. Il arrive, je ne sais comment, qu'il a un genre de facilité, d'insouciance, de bonté, de déraison, qui plaît beaucoup, quand ces qualités se trouvent mêlées avec de l'esprit; que l'homme, dont on fait ce qu'on veut, qui appartient au moment, est plus agréable que celui qui a de la suite, du caractère, des principes, qui n'oublie pas son ami malade ou absent, qui sait quitter une partie de plaisir pour lui rendre service, etc. Ce serait une liste ennuyeuse que celle des défauts, des torts et des travers qui plaisent. Aussi les gens du monde, qui ont réfléchi sur l'art de plaire plus qu'on ne croit et qu'ils ne croient eux-mêmes, ont la plupart de ces défauts, et cela vient de la nécessité de faire dire de soi : Monsieur un tel est très-aimable.

— Il y a des choses inévitables pour un jeune homme bien né. Comment se défierait-on, à vingt ans, d'un espion de police qui a le cordon rouge ?

— Les coutumes les plus absurdes, les étiquettes les plus ridicules, sont en France et ailleurs sous la protection de ce mot : *C'est l'usage*. C'est précisément ce même mot que répondent les Hottentots, quand les Européens leur demandent pourquoi ils mangent des

sauterelles; pourquoi ils dévorent la vermine dont ils sont couverts. Ils disent aussi: C'est l'usage.

— La prétention la plus absurde et la plus injuste, qui serait sifflée dans une assemblée d'honnêtes gens, peut devenir la matière d'un procès, et dès lors être déclarée légitime; car tout procès peut se perdre ou se gagner: de même que, dans les corps, l'opinion la plus folle et la plus ridicule peut être admise, et l'avis le plus sage rejeté avec mépris. Il ne s'agit que de faire regarder l'un ou l'autre comme une affaire de parti, et rien n'est si facile entre les deux partis opposés qui divisent presque tous les corps.

— Qu'est-ce que c'est qu'un fat sans sa faute? Otez les ailes à un papillon, c'est une chenille.

— Les courtisans sont des pauvres enrichis par la mendicité.

— Il est aisé de réduire à des termes simples la valeur précise de la célébrité: celui qui se fait connaître par quelque talent ou quelque vertu, se dénonce à la bienveillance inactive de quelques honnêtes gens, et à l'active malveillance de tous les hommes malhonnêtes. Comptez les deux classes, et pesez les deux forces.

— Peu de personnes peuvent aimer un philosophe. C'est presque un ennemi public qu'un homme qui, dans les différentes prétentions des hommes, et dans le mensonge des choses, dit à chaque homme et à chaque chose: « Je ne te prends que pour ce que tu es; je ne t'apprécie que ce que tu vaux. » Et

ce n'est pas une petite entreprise de se faire aimer et estimer, avec l'annonce de ce ferme propos.

— Quand on est trop frappé des maux de la société universelle et des horreurs que présentent la capitale ou les grandes villes, il faut se dire : Il pouvait naître de plus grands malheurs encore de la suite des combinaisons qui a soumis vingt-cinq millions d'hommes à un seul, et qui a réuni sept cent mille hommes sur un espace de deux lieues carrées.

— Des qualités trop supérieures rendent souvent un homme moins propre à la société. On ne va pas au marché avec des lingots; on y va avec de l'argent ou de la petite monnaie.

— La société, les cercles, les salons, ce qu'on appelle le monde, est une pièce misérable, un mauvais opéra, sans intérêt, qui se soutient un peu par les machines et les décos.

— Pour avoir une idée juste des choses, il faut prendre les mots dans la signification opposée à celle qu'on leur donne dans le monde. Misanthrope, par exemple, cela veut dire philanthrope; mauvais Français, cela veut dire bon citoyen qui indique certains abus monstrueux; philosophe, homme simple, qui sait que deux et deux font quatre, etc.

— De nos jours, un peintre fait votre portrait en sept minutes; un autre vous apprend à peindre en trois jours; un troisième vous enseigne l'anglais en quatre leçons. On veut vous apprendre huit langues, avec des gravures qui représentent les choses et leurs noms au-dessous, en huit langues. Enfin, si on pouvait mettre ensemble les plaisirs, les

sentiments, ou les idées de la vie entière, et les réunir dans l'espace de vingt-quatre heures, on le ferait; on vous ferait avaler cette pilule, et on vous dirait: « allez-vous-en. »

— Il ne faut pas regarder Burrhus comme un homme vertueux absolument: il ne l'est qu'en opposition avec Narcisse. Sénèque et Burrhus sont les honnêtes gens d'un siècle où il n'y en avait pas.

— Quand on veut plaire dans le monde, il faut se résoudre à se laisser apprendre beaucoup de choses qu'on sait, par des gens qui les ignorent.

— Les hommes qu'on ne connaît qu'à moitié, on ne les connaît pas: les choses qu'on ne sait qu'aux trois quarts, on ne les sait pas du tout. Ces deux réflexions suffisent pour faire apprécier presque tous les discours qui se tiennent dans le monde.

— Dans un pays où tout le monde cherche à *paraître*, beaucoup de gens doivent croire, et croient en effet qu'il vaut mieux être banquier que de n'être rien.

— La menace du *rhume négligé* est pour les médecins ce que le purgatoire est pour les prêtres, un *Pérou*.

— Les conversations ressemblent aux voyages qu'on fait sur l'eau: on s'écarte de la terre sans presque le sentir, et l'on ne s'aperçoit qu'on a quitté le bord que quand on est déjà bien loin.

— Un homme d'esprit prétendait, devant des millionnaires, qu'on pouvait être heureux avec deux mille écus de rente. Ils soutinrent

le contraire avec aigreur, et même avec empörtement. Au sortir de chez eux, il cherchait la cause de cette aigreur, de la part de gens qui avaient de l'amitié pour lui; il la trouva enfin. C'est que, par là, il leur faisait entrevoir qu'il n'était pas dans leur dépendance. Tout homme qui a peu de besoins, semble menacer les riches d'être toujours prêt à leur échapper. Les tyrans voient par là qu'ils perdent un esclave. On peut appliquer cette réflexion à toutes les passions en général. L'homme qui a vaincu le penchant à l'amour, montre une indifférence toujours odieuse aux femmes : elles cessent aussitôt de s'intéresser à lui. C'est peut-être pour cela que personne ne s'intéresse à la fortune d'un philosophe : il n'a pas les passions qui émeuvent la société. On voit qu'on ne peut presque rien faire pour son bonheur, et on le laisse là.

— Il est dangereux, pour un philosophe attaché à un grand (si jamais les grands ont eu auprès d'eux un philosophe), de montrer tout son désintéressement; on le prendrait au mot. Il se trouve dans la nécessité de cacher ses vrais sentiments : et c'est, pour ainsi dire, un hypocrite d'ambition.

CHAPITRE IV

Du goût pour la retraite et de la dignité du caractère.

Un philosophe regarde ce qu'on appelle *un état dans le monde*, comme les Tartares regar-

dent les villes, c'est-à-dire comme une prison : c'est un cercle où les idées se resserrent, se concentrent, en ôtant à l'âme et à l'esprit leur étendue et leur développement. Un homme qui a un grand état dans le monde a une prison plus grande et plus ornée ; celui qui n'y a qu'un petit état est dans un cachot ; l'homme sans état est le seul homme libre, pourvu qu'il soit dans l'aisance, ou du moins qu'il n'ait aucun besoin des hommes.

— L'homme le plus modeste, en vivant dans le monde, doit, s'il est pauvre, avoir un maintien très-assuré et une certaine aisance qui empêchent qu'on ne prenne quelque avantage sur lui. Il faut, dans ce cas, parer sa modestie de sa fierté.

— La faiblesse de caractère ou le défaut d'idées, en un mot, tout ce qui peut nous empêcher de vivre avec nous-mêmes, sont les choses qui préservent beaucoup de gens de la misanthropie.

— On est plus heureux dans la solitude que dans le monde. Cela ne viendrait-il pas de ce que, dans la solitude, on pense aux choses, et que dans le monde on est forcé de penser aux hommes ?

— Les pensées d'un solitaire, homme de sens, et fût-il d'ailleurs médiocre, seraient bien peu de chose si elles ne valaient pas ce qui se dit et se fait dans le monde.

— Un homme qui s'obstine à ne laisser ployer ni sa raison, ni sa probité, ou du moins sa délicatesse, sous le poids d'aucune des conventions absurdes ou malhonnêtes de la société ; qui ne fléchit jamais dans les occasions

où il a intérêt de flétrir, finit infailliblement par rester sans appui, n'ayant d'autre ami qu'un être abstrait qu'on appelle la vertu, qui vous laisse mourir de faim.

— Il ne faut pas ne savoir vivre qu'avec ceux qui veulent nous apprécier : ce serait le besoin d'un amour-propre trop délicat et trop difficile à contenter ; mais il faut ne placer le fond de sa vie habituelle qu'avec ceux qui peuvent sentir ce que nous valons. Le philosophe même ne blâme point ce genre d'amour-propre.

— On dit quelquefois d'un homme qui vit seul : il n'aime pas la société. C'est souvent comme si on disait d'un homme, qu'il n'aime pas la promenade, sous prétexte qu'il ne se promène pas volontiers le soir dans la forêt de Bondy.

— Est-il bien sûr qu'un homme qui aurait une raison parfaitement droite, un sens moral parfaitement exquis, pût vivre avec quelqu'un ? Par vivre, je n'entends pas se trouver ensemble sans se battre : j'entends se plaire ensemble, s'aimer, commercer avec plaisir.

— Un homme d'esprit est perdu, s'il ne joint pas à l'esprit l'énergie de caractère. Quand on a la lanterne de Diogène, il faut avoir son bâton.

— Il n'y a personne qui ait plus d'ennemis dans le monde, qu'un homme droit, fier et sensible, disposé à laisser les personnes et les choses pour ce qu'elles sont, plutôt qu'à les prendre pour ce qu'elles ne sont pas.

— Le monde endurcit le cœur à la plupart des hommes ; mais ceux qui sont moins sus-

ceptibles d'endurcissement, sont obligés de se créer une sorte d'insensibilité factice, pour n'être dupes ni des hommes, ni des femmes. Le sentiment qu'un homme honnête emporte, après s'être livré quelques jours à la société, est ordinairement pénible et triste : le seul avantage qu'il produira, c'est de faire trouver la retraite aimable.

— Les idées du public ne sauraient manquer d'être presque toujours viles et basses. Comme il ne lui revient guère que des scandales et des actions d'une indécence marquée, il teint, de ces mêmes couleurs, presque tous les faits ou les discours qui passent jusqu'à lui. Voit-il une liaison, même de la plus noble espèce, entre un grand seigneur et un homme de mérite, entre un homme en place et un particulier ? il ne voit, dans le premier cas, qu'un protecteur et un client ; dans le second, que du manège et de l'espionnage. Souvent, dans un acte de générosité mêlé de circonstances nobles et intéressantes, il ne voit que de l'argent prêté à un homme habile par une dupe. Dans le fait qui donne de la publicité à une passion quelquefois très-intéressante d'une femme honnête et d'un homme digne d'être aimé, il ne voit que du catinisme ou du libertinage. C'est que ses jugements sont déterminés d'avance par le grand nombre de cas où il a dû condamner et mépriser. Il résulte de ces observations, que ce qui peut arriver de mieux aux honnêtes gens, c'est de lui échapper.

— La nature ne m'a point dit : ne sois point pauvre ; encore moins : sois riche ; mais elle me crie : sois indépendant.

— Le philosophe, se portant pour un être qui ne donne aux hommes que leur valeur véritable, il est fort simple que cette manière de juger ne plaise à personne.

— L'homme du monde, l'ami de la fortune, même l'amant de la gloire, tracent tous devant eux une ligne directe qui les conduit à un terme inconnu. Le sage, l'ami de lui-même, décrit une ligne circulaire, dont l'extrémité le ramène à lui. C'est le *totus teres atque rotundus* d'Horace.

— Il ne faut point s'étonner du goût de J.-J. Rousseau pour la retraite : de pareilles âmes sont exposées à se voir seules, à vivre isolées, comme l'aigle ; mais, comme lui, l'étendue de leurs regards et la hauteur de leur vol sont le charme de leur solitude.

— Quiconque n'a pas de caractère, n'est pas un homme : c'est une chose.

— On a trouvé le *moi* de Médée sublime ; mais celui qui ne peut pas le dire dans tous les accidents de la vie, est bien peu de chose, ou plutôt n'est rien.

— On ne connaît pas du tout l'homme qu'on ne connaît pas très-bien ; mais peu d'hommes méritent qu'on les étudie. De là vient que l'homme d'un vrai mérite doit avoir en général peu d'empressement d'être connu. Il sait que peu de gens peuvent l'apprécier, que, dans ce petit nombre, chacun a ses liaisons, ses intérêts, son amour-propre, qui l'empêchent d'accorder au mérite l'attention qu'il faut pour le mettre à sa place. Quant aux éloges communs et usés qu'on lui ac-

corde, quand on soupconne son existence, le mérite ne saurait en être flatté.

— Quand un homme s'est élevé par son caractère au point de mériter qu'on devine quelle sera sa conduite dans toutes les occasions qui intéressent l'honnêteté, non-seulement les fripons, mais les demi-honnêtes gens le décrient et l'évitent avec soin ; il y a plus, les gens honnêtes, persuadés que, par un effet de ses principes, ils le trouveront dans les rencontres où ils auront besoin de lui, se permettent de le négliger, pour s'assurer de ceux sur lesquels ils ont des doutes.

— Presque tous les hommes sont esclaves, par la raison que les Spartiates donnaient de la servitude des Perses, faute de savoir prononcer la syllabe *non*. Savoir prononcer ce mot et savoir vivre seul, sont les deux seuls moyens de conserver sa liberté et son caractère.

— Quand on a pris le parti de ne voir que ceux qui sont capables de traiter avec vous aux termes de la morale, de la vertu, de la raison, de la vérité, en ne regardant les conventions, les vanités, les étiquettes, que comme les supports de la société civile ; quand, dis-je, on a pris ce parti (et il faut bien le prendre sous peine d'être sot, faible ou vil), il arrive qu'on vit à peu près solitaire.

— Tout homme qui se connaît des sentiments élevés a le droit, pour se faire traiter comme il convient, de partir de son caractère plutôt que de sa position.

CHAPITRE V

Pensées morales.

Les philosophes reconnaissent quatre vertus principales, dont ils font dériver toutes les autres. Ces vertus sont la justice, la tempérance, la force et la prudence. On peut dire que cette dernière renferme les deux premières, la justice et la tempérance ; et qu'elle supplée en quelque sorte à la force, en sauvant à l'homme qui a le malheur d'en manquer une grande partie des occasions où elle est nécessaire.

— Les moralistes, ainsi que les philosophes qui ont fait des systèmes en physique ou en métaphysique, ont trop généralisé, ont trop multiplié les maximes. Que devient, par exemple, le mot de Tacite : *Neque mulier, amissā pudicitiā, alia abnuerit*, après l'exemple de tant de femmes qu'une faiblesse n'a pas empêchées de pratiquer plusieurs vertus ? J'ai vu madame de L..., après une jeunesse peu différente de celle de Manon Lescaut, avoir, dans l'âge mûr, une passion digne d'Héloïse. Mais ces exemples sont d'une morale dangereuse à établir dans les livres. Il faut seulement les observer, afin de n'être pas dupe de la charlatanerie des moralistes.

— On a, dans le monde, ôté des mauvaises mœurs tout ce qui choque le bon goût : c'est une réforme qui date des dix dernières années.

— L'âme, lorsqu'elle est malade, fait préci-

sément comme le corps : elle se tourmente et s'agit en tout sens, mais finit par trouver un peu de calme ; elle s'arrête enfin sur le genre de sentiments et d'idées le plus nécessaire à son repos.

— Il y a des hommes à qui les illusions sur les choses qui les intéressent sont aussi nécessaires que la vie. Quelquefois cependant ils ont des aperçus qui feraient croire qu'ils sont près de la vérité ; mais ils s'en éloignent bien vite et ressemblent aux enfants qui courent après un masque et qui s'enfuient si le masque vient à se retourner.

— Le sentiment qu'on a pour la plupart des bienfaiteurs ressemble à la reconnaissance qu'on a pour les arracheurs de dents. On se dit qu'ils vous ont fait du bien, qu'ils vous ont délivré d'un mal : mais on se rappelle la douleur qu'ils ont causée et on ne les aime guère avec tendresse.

— Un bienfaiteur délicat doit songer qu'il y a dans le bienfait une partie matérielle dont il faut dérober l'idée à celui qui est l'objet de sa bienfaisance. Il faut, pour ainsi dire, que cette idée se perde et s'enveloppe dans le sentiment qui a produit le bienfait ; comme, entre deux amants, l'idée de la jouissance s'enveloppe et s'anoblit dans le charme de l'amour qui l'a fait naître.

— Tout bienfait qui n'est pas cher au cœur est odieux. C'est une relique ou un os de mort : il faut l'en chasser ou le fouler aux pieds.

— La plupart des bienfaiteurs qui prétendent être cachés, après vous avoir fait du

bien, s'enfuient comme la Galatée de Virgile :
Et se cupid ante videri.

— On dit communément qu'on s'attache par ses bienfaits. C'est une bonté de la nature. Il est juste que la récompense de bien faire soit d'aimer.

— La calomnie est comme la guêpe qui vous importune, et contre laquelle il ne faut faire aucun mouvement, à moins qu'on ne soit sûr de la tuer, sans quoi elle revient à la charge plus furieuse que jamais.

— Les nouveaux amis que nous faisons après un certain âge, et par lesquels nous cherchons à remplacer ceux que nous avons perdus, sont à nos anciens amis ce que les yeux de verre, les dents postiches et les jambes de bois sont aux véritables yeux, aux dents naturelles et aux jambes de chair et d'os.

— Dans les naïvetés d'un enfant bien né, il y a quelquefois une philosophie bien aimable.

— La plupart des amitiés sont hérissées de *si* et de *mais*, et aboutissent à de simples liaisons, qui subsistent à force de *sous-entendus*.

— Il y a entre les mœurs anciennes et les nôtres le même rapport qui se trouve entre Aristide, contrôleur-général des Athéniens, et l'abbé Terray.

— Le genre humain, mauvais de sa nature, est devenu plus mauvais par la société. Chaque homme y porte les défauts : 1^o de l'humanité; 2^o de l'individu; 3^o de la classe dont il fait partie dans l'ordre social. Ces défauts s'accroissent avec le temps; et chaque hom-

me, en avançant en âge, blessé de tous ces travers d'autrui, et malheureux par les siens mêmes, prend pour l'humanité et pour la société un mépris qui ne peut tourner que contre l'une et l'autre.

— Il en est du bonheur comme des montres. Les moins compliquées sont celles qui se dérangent le moins. La montre à répétition est plus sujette aux variations; si elle marque de plus les minutes, nouvelle cause d'inégalité; puis celle qui marque le jour de la semaine et le mois de l'année, toujours plus prête à se détraquer.

— Tout est également vain dans les hommes, leurs joies et leurs chagrins; mais il vaut mieux que la boule de savon soit d'or ou d'azur, que noire ou grisâtre.

— Celui qui déguise la tyrannie, la protection ou même les bienfaits, sous l'air et le nom de l'amitié, me rappelle ce prêtre scélérat qui empoisonnait dans une hostie.

— Il y a peu de bienfaiteurs qui ne disent comme Satan : *Si caden adoraveris me.*

— La pauvreté met le crime au rabais.

— Les stoïciens sont des espèces d'inspirés, qui portent dans la morale l'exaltation et l'enthousiasme poétiques.

— S'il était possible qu'une personne sans esprit pût sentir la grâce, la finesse, l'étendue et les différentes qualités de l'esprit d'autrui, et montrer qu'elle le sent, la société d'une telle personne, quand même elle ne produirait rien d'elle-même, serait encore très-recherchée. Même résultat de la même supposition, à l'égard des qualités de l'âme.

— En voyant ou en éprouvant les peines attachées aux sentiments extrêmes, en amour, en amitié, soit par la mort de ce qu'on aime, soit par les accidents de la vie, on est tenté de croire que la dissipation et la frivolité ne sont pas de si grandes sottises, et que la vie ne vaut guère que ce qu'en font les gens du monde.

— Dans de certaines amitiés passionnées, on a le bonheur des passions et l'aveu de la raison par-dessus le marché.

— L'amitié extrême et délicate est souvent lessée du repli d'une rose.

— La générosité n'est que la pitié des âmes nobles.

— Jouis et fais jouir, sans faire de mal ni à toi, ni à personne ; voilà, je crois, toute la morale.

— Pour les hommes vraiment honnêtes, et qui ont de certains principes, les commandements de Dieu ont été mis en abrégé sur le frontispice de l'abbaye de Thélème : *Fais ce que tu voudras.*

— L'éducation doit porter sur deux bases ; la morale et la prudence : la morale, pour appuyer la vertu ; la prudence, pour vous défendre contre les vices d'autrui. En faisant pencher la balance du côté de la morale, vous ne faites que des dupes ou des martyrs ; en la faisant pencher de l'autre côté, vous faites des calculateurs égoïstes. Le principe de toute société est de se rendre justice à soi-même et aux autres. Si l'on doit aimer son prochain comme soi-même, il est au moins aussi juste de s'aimer comme son prochain.

— Il n'y a que l'amitié entière qui développe toutes les qualités de l'âme et de l'esprit de certaines personnes. La société ordinaire ne leur laisse déployer que quelques agréments. Ce sont de beaux fruits, qui n'arrivent à leur maturité qu'au soleil, et qui, dans la serre chaude, n'eussent produit que quelques feuilles agréables et inutiles.

— Quand j'étais jeune, ayant les besoins des passions et attiré par elles dans le monde, forcé de chercher dans la société et dans les plaisirs quelques distractions à des peines cruelles, on me préchait l'amour de la retraite, du travail, et on m'assommait de sermons pédantesques sur ce sujet. Arrivé à quarante ans, ayant perdu les passions qui rendent la société supportable, n'en voyant plus que la misère et la futilité, n'ayant plus besoin du monde pour échapper à des peines qui n'existaient plus, le goût de la retraite et du travail est devenu très-vif chez moi, et a remplacé tout le reste ; j'ai cessé d'aller dans le monde : alors, on n'a cessé de me tourmenter pour que j'y revinsse ; j'ai été accusé d'être misanthrope, etc. Que conclure de cette bizarre différence ? Le besoin que les hommes ont de tout blâmer.

— Je n'étudie que ce qui me plaît ; je n'occupe mon esprit que des idées qui m'intéressent. Elles seront utiles ou inutiles, soit à moi, soit aux autres ; le temps amènera ou n'amènera pas les circonstances qui me feront faire de mes acquisitions un emploi profitable. Dans tous les cas, j'aurai eu l'avantage inestimable de ne me pas contrarier, et d'a-

voir obéi à ma pensée et à mon caractère.

— J'ai détruit mes passions, à peu près comme un homme violent tue son cheval, ne pouvant le gouverner.

— Les premiers sujets de chagrin m'ont servi de cuirasse contre les autres.

— Je conserve pour M. de la B... le sentiment qu'un honnête homme éprouve en passant devant le tombeau d'un ami.

— J'ai à me plaindre des choses très-certainement, et peut-être des hommes ; mais je me tais sur ceux-ci : je ne me plains que des choses ; et, si j'évite les hommes, c'est pour ne pas vivre avec ceux qui me font porter le poids des choses.

— La fortune, pour arriver à moi, passera par les conditions que lui impose mon caractère.

— Lorsque mon cœur a besoin d'attendrissement, je me rappelle la perte des amis que je n'ai plus, des femmes que la mort m'a ravis ; j'habite leur cercueil, j'envoie mon âme errer autour des leurs. Hélas ! je possède trois tombeaux.

— Quand j'ai fait quelque bien et qu'on vient à le savoir, je me crois puni, au lieu de me croire récompensé.

— En renonçant au monde et à la fortune, j'ai trouvé le bonheur, le calme, la santé, même la richesse ; et, en dépit du proverbe, je m'aperçois que qui quitte la partie la gagne.

— La célébrité est le châtiment du mérite et la punition du talent. Le mien, quel qu'il soit, ne me paraît qu'un délateur né pour

troubler mon repos. J'éprouve, en le détruisant, la joie de triompher d'un ennemi. Le sentiment a triomphé chez moi de l'amour-propre même, et la vanité littéraire a péri dans la destruction de l'intérêt que je prenais aux hommes.

— L'amitié délicate et vraie ne souffre l'alliage d'aucun autre sentiment. Je regarde comme un grand bonheur que l'amitié fût déjà parfaite entre M... et moi, avant que j'eusse occasion de lui rendre le service que je lui ai rendu, et que je pouvais seul lui rendre. Si tout ce qu'il a fait pour moi avait pu être suspect d'avoir été dicté par l'intérêt de me trouver tel qu'il m'a trouvé dans cette circonstance, s'il eût été possible qu'il la prévît, le bonheur de ma vie était empoisonné pour jamais.

— Ma vie entière est un tissu de contrastes apparents avec mes principes. Je n'aime point les princes, et je suis attaché à une princesse et à un prince. On me connaît des maximes républicaines, et plusieurs de mes amis sont revêtus de décosations monarchiques. J'aime la pauvreté volontaire, et je vis avec des gens riches. Je fuis les honneurs, et quelques-uns sont venus à moi. Les lettres sont presque ma seule consolation, et je ne vois point de beaux-esprits, et ne vais point à l'Académie. Ajoutez que je crois les illusions nécessaires à l'homme, et je vis sans illusion ; que je crois les passions plus utiles que la raison, et je ne sais plus ce que c'est que les passions, etc.

— Ce que j'ai appris, je ne le sais plus. Le peu que je sais encore, je l'ai deviné.

— Un des grands malheurs de l'homme, c'est que ses bonnes qualités mêmes lui sont quelquefois inutiles, et que l'art de s'en servir et de les bien gouverner n'est souvent qu'un fruit tardif de l'expérience.

— L'indécision, l'anxiété sont à l'esprit et à l'âme ce que la question est au corps.

— L'honnête homme, détrompé de toutes les illusions, est l'homme par excellence. Pour peu qu'il ait d'esprit, sa société est très-aimable. Il ne saurait être pétant, ne mettant d'importance à rien. Il est indulgent, parce qu'il se souvient qu'il a eu des illusions, comme ceux qui en sont encore occupés. C'est un effet de son insouciance d'être sûr, dans le commerce, de ne se permettre ni redites ni tracasseries. Si on se les permet à son égard, il les oublie ou les dédaigne. Il doit être plus gai qu'un autre, parce qu'il est constamment en état d'épigramme contre son prochain. Il est dans le vrai, et rit des faux pas de ceux qui marchent à tâtons dans le faux. C'est un homme qui, d'un endroit éclairé, voit dans une chambre obscure les gestes ridicules de ceux qui s'y promènent au hasard. Il brise en riant les faux poids et les fausses mesures qu'on applique aux hommes et aux choses.

— On s'effraye des partis violents; mais ils conviennent aux âmes fortes, et les caractères vigoureux se reposent dans l'extrême.

— La vie complative est souvent misérable. Il faut agir davantage, penser moins, et ne pas se regarder vivre.

— L'homme peut aspirer à la vertu, il ne peut raisonnablement prétendre de trouver la vérité.

— Le jansénisme des chrétiens, c'est le stoïcisme des païens, dégradé de figure et mis à la portée d'une populace chrétienne; et cette secte a eu des Pascal et des Arnaud pour défenseurs!

CHAPITRE VI

Des femmes, de l'amour, du mariage et de la galanterie.

Je suis honteux de l'opinion que vous avez de moi. Je n'ai pas toujours été aussi Céladon que vous me voyez. Si je vous contais trois ou quatre traits de ma jeunesse, vous verriez que cela n'est pas trop honnête, et que cela appartient à la meilleure compagnie.

— L'amour est un sentiment qui, pour paraître honnête, a besoin de n'être composé que de lui-même, de ne vivre et de ne subsister que par lui.

— Toutes les fois que je vois de l'engouement dans une femme, ou même dans un homme, je commence à me défier de sa sensibilité. Cette règle ne m'a jamais trompé.

— En fait de sentiments, ce qui peut être évalué n'a pas de valeur.

— L'amour est comme les maladies épidémiques : plus on les craint, plus on y est exposé.

— Un homme amoureux est un homme qui veut être plus aimable qu'il ne peut, et voilà pourquoi presque tous les amoureux sont ridicules.

— Il y a telle femme qui s'est rendue malheureuse pour la vie, qui s'est perdue et déshonorée pour un amant qu'elle a cessé d'aimer parce qu'il a mal ôté sa poudre, ou mal coupé un de ses ongles, ou mis son bas à l'envers.

— Une âme fière et honnête, qui a connu les passions fortes, les fuit, les craint, dédaigne la galanterie ; comme l'âme qui a senti l'amitié dédaigne les liaisons communes et les petits intérêts.

— On demande pourquoi les femmes affichent les hommes ; on en donne plusieurs raisons, dont la plupart sont offensantes pour les hommes. La véritable, c'est qu'elles ne peuvent jouir de leur empire sur eux que par ce moyen.

— Les femmes d'un état mitoyen, qui ont l'espérance ou la manie d'être quelque chose dans le monde, n'ont ni le bonheur de la nature, ni celui de l'opinion : ce sont les plus malheureuses créatures que j'aie connues.

— La société, qui rapetisse beaucoup les hommes, réduit les femmes à rien.

— Les femmes ont des fantaisies, des engouements, quelquefois des goûts : elles peuvent même s'élever jusqu'aux passions : ce dont elles sont le moins susceptibles, c'est l'attachement. Elles sont faites pour commercer avec nos faiblesses, avec notre folie, mais non avec notre raison. Il existe entre elles et les hommes des sympathies d'épiderme et très-peu de sympathies d'esprit, d'âme et de caractère. C'est ce qui est prouvé par le peu de cas qu'elles font d'un homme

de quarante ans; je dis, même celles qui sont à peu près de cet âge. Observez que, quand elles lui accordent une préférence, c'est toujours d'après quelques vues malhonnêtes, d'après un calcul d'intérêt ou de vanité; et alors l'exception prouve la règle, et même plus que la règle. Ajoutons que ce n'est pas ici le cas de l'axiome: *Qui prouve trop ne prouve rien.*

— C'est par notre amour-propre que l'amour nous séduit. Eh! comment résister à un sentiment qui embellit à nos yeux ce que nous avons, nous rend ce que nous avons perdu, et nous donne ce que nous n'avons pas?

— Quand un homme et une femme ont l'un pour l'autre une passion violente, il me semble toujours que, quels que soient les obstacles qui les séparent, un mari, des parents, etc., les deux amants sont l'un à l'autre, *de par la nature*; qu'ils s'appartiennent *de droit divin*, malgré les lois et les conventions humaines.

— Otez l'amour-propre de l'amour, il en reste trop peu de chose. Une fois purgé de vanité, c'est un convalescent affaibli, qui peut à peine se traîner.

— L'amour, tel qu'il existe dans la société, n'est que l'échange de deux fantaisies et le contact de deux épidermes.

— On vous dit quelquefois, pour vous engager à aller chez telle ou telle femme: *Elle est très-aimable*; mais, si je ne veux pas l'aimer! Il vaudrait mieux dire: *Elle est très-aimante*, parce qu'il y a plus de gens qui veu-

lent être aimés, que de gens qui veulent aimer eux-mêmes.

— Si l'on veut se faire une idée de l'amour propre des femmes dans leur jeunesse, qu'on en juge par celui qui leur reste après qu'elles ont passé l'âge de plaire.

— Il me semble, disait M. de..... à propos des faveurs des femmes, qu'à la vérité cela se dispute au concours ; mais que cela ne se donne ni au sentiment, ni au mérite.

— Les jeunes femmes ont un malheur qui leur est commun avec les rois, celui de n'avoir point d'amis ; mais, heureusement, elles ne sentent pas ce malheur plus que les rois eux-mêmes : la grandeur des uns et la vanité des autres leur en dérobent le sentiment.

— On dit, en politique, que les sages ne font point de conquêtes : cela peut aussi s'appliquer à la galanterie.

— Il est plaisant que le mot *connaître une femme* veuille dire coucher avec une femme, et cela dans plusieurs langues anciennes, dans les mœurs les plus simples, les plus approchantes de la nature ; comme si on ne connaissait point une femme sans cela. Si les patriarches avaient fait cette découverte, ils étaient plus avancés qu'on ne croit.

— Les femmes font avec les hommes une guerre où ceux-ci ont un grand avantage, parce qu'ils ont les *filles* de leur côté.

— Il y a telle fille qui trouve à se vendre, et ne trouverait pas à se donner.

— L'amour le plus honnête ouvre l'âme aux petites passions : le mariage ouvre votre âme

aux petites passions de votre femme, à l'ambition, à la vanité, etc.

— Soyez aussi aimable, aussi honnête qu'il est possible, aimez la femme la plus parfaite qui se puisse imaginer; vous n'en serez pas moins dans le cas de lui pardonner ou votre prédécesseur ou votre successeur.

— Peut-être faut-il avoir senti l'amour pour bien connaître l'amitié.

— Le commerce des hommes avec les femmes ressemble à celui que les Européens font dans l'Inde; c'est un commerce guerrier.

— Pour qu'une liaison d'homme à femme soit vraiment intéressante, il faut qu'il y ait entre eux jouissance, mémoire ou désir.

— Une femme d'esprit m'a dit un jour un mot qui pourrait bien être le secret de son sexe: C'est que toute femme, en prenant un amant, tient plus de compte de la manière dont les autres femmes voient cet homme, que de la manière dont elle le voit elle-même.

— Madame de.... a été rejoindre son amant en Angleterre, pour faire preuve d'une grande tendresse, quoiqu'elle n'en eût guère. A présent, les scandales se donnent par respect humain.

— Je me souviens d'avoir vu un homme quitter les filles d'opéra parce qu'il y avait vu, disait-il, autant de fausseté que dans les honnêtes femmes.

— Il y a des redites pour l'oreille et pour l'esprit; il n'y en a point pour le cœur.

— Sentir fait penser; on en convient assez aisément: on convient moins que penser fasse sentir; mais cela n'est guère moins vrai.

— Qu'est-ce que c'est qu'une maîtresse ? Une femme près de laquelle on ne se souvient plus de ce qu'on sait par cœur, c'est-à-dire, de tous les défauts de son sexe.

— Le temps a fait succéder, dans la galanterie, le piquant du scandale au piquant du mystère.

— Il semble que l'amour ne cherche pas les perfections réelles ; on dirait qu'il les craint. Il n'aime que celles qu'il crée, qu'il suppose : il ressemble à ces rois qui ne reconnaissent de grandeurs que celles qu'ils ont faites.

— Les naturalistes disent que, dans toutes les espèces animales, la dégénération commence par les femelles. Les philosophes peuvent appliquer au moral cette observation, dans la société civilisée.

— Ce qui rend le commerce des femmes si piquant, c'est qu'il y a toujours une foule de sous-entendus, et que les sous-entendus qui, entre hommes, sont gênants, ou du moins insipides, sont agréables d'un homme à une femme.

— On dit communément : La plus belle femme du monde ne peut donner que ce qu'elle a ; ce qui est très-faux : elle donne précisément ce qu'on croit recevoir, puisqu'en ce genre, c'est l'imagination qui fait le prix de ce qu'on reçoit.

— L'indécence, le défaut de pudeur sont absurdes dans tout système, dans la philosophie qui jouit, comme dans celle qui s'abstient.

— J'ai remarqué, en lisant l'Ecriture, qu'en plusieurs passages, lorsqu'il s'agit de repro-

cher à l'humanité des fureurs ou des crimes, l'auteur dit les *enfants des hommes*, et quand il s'agit de sottises ou de faiblesses, il dit les *enfants des femmes*.

— On serait trop malheureux si, auprès des femmes, on se souvenait le moins du monde de ce qu'on sait par cœur.

— Il semble que la nature, en donnant aux hommes un goût pour les femmes entièrement indestructible, ait deviné que, sans cette précaution, le mépris qu'inspirent les vices de leur sexe, principalement leur vanité, serait un grand obstacle au maintien et à la propagation de l'espèce humaine.

— Celui qui n'a pas beaucoup vu de filles, ne connaît point les femmes, me disait gravement un homme, grand admirateur de la sienne qui le trompait.

— Le mariage et le célibat ont tous deux des inconvénients ; il faut préférer celui dont les inconvénients ne sont pas sans remède.

— En amour, il suffit de se plaire par ses qualités aimables et par ses agréments ; mais en mariage, pour être heureux, il faut s'aimer, ou du moins, se convenir par ses défauts.

— L'amour plaît plus que le mariage, par la raison que les romans sont plus amusants que l'histoire.

— L'hymen vient après l'amour, comme la fumée après la flamme.

— Le mot le plus raisonnable et le plus mesuré qui ait été dit sur la question du célibat et du mariage est celui-ci : « Quelque parti que tu prennes, tu t'en repentiras. » Fonte-

nelle se repentit, dans ses dernières années, de ne s'être pas marié. Il oubliait quarante-vingt-quinze ans passés dans l'insouciance.

— En fait de mariage, il n'y a de reçu que ce qui est sensé, et il n'y a d'intéressant que ce qui est fou. Le reste est un vil calcul.

— On marie les femmes avant qu'elles soient rien et qu'elles puissent rien être. Un mari n'est qu'une espèce de manœuvre qui tracasse le corps de sa femme, ébauche son esprit et dégrossit son âme.

— Le mariage, tel qu'il se pratique chez les grands, est une indécence convenue.

— Nous avons vu des hommes réputés honnêtes, des sociétés considérables, applaudir au bonheur de mademoiselle..., jeune personne, belle, spirituelle, vertueuse, qui obtenait l'avantage de devenir l'épouse de M..., vieillard malsain, repoussant, malhonnête, imbécile, mais riche. Si quelque chose caractérise un siècle infâme, c'est un pareil sujet de triomphe, c'est le ridicule d'une telle joie, c'est ce renversement de toutes les idées morales et naturelles.

— L'état de mari a cela de fâcheux, que le mari qui a le plus d'esprit peut être de trop partout, même chez lui, ennuyeux sans ouvrir la bouche, et ridicule en disant la chose la plus simple. Être aimé de sa femme sauve une partie de ces travers. De là vient que M... disait à sa femme : « Ma chère amie, aidez-moi à n'être pas ridicule. »

— Le divorce est si naturel que, dans plusieurs maisons, il couche toutes les nuits entre deux époux.

— Grâce à la passion des femmes, il faut que l'homme le plus honnête soit ou un mari, ou un sigisbé, ou un crapuleux, ou un impuissant.

— La pire de toutes les mésalliances est celle du cœur.

— Ce n'est pas tout d'être aimé, il faut être apprécié, et on ne peut l'être que par ce qui nous ressemble. De là vient que l'amour n'existe pas, ou du moins ne dure pas, entre des êtres dont l'un est trop inférieur à l'autre; et ce n'est point là l'effet de la vanité, c'est celui d'un juste amour-propre, dont il serait absurde et impossible de vouloir dépouiller la nature humaine. La vanité n'appartient qu'à la nature faible ou corrompue; mais l'amour-propre, bien connu, appartient à la nature bien ordonnée.

— Les femmes ne donnent à l'amitié que ce qu'elles empruntent à l'amour.

— Une laide impérieuse et qui veut plaire est un pauvre qui commande qu'on lui fasse la charité.

— L'amant trop aimé de sa maîtresse semble l'aimer moins, et *vice versa*. En serait-il des sentiments du cœur comme des bienfaits? Quand on n'espère plus pouvoir les payer, on tombe dans l'ingratitude.

— La femme qui s'estime plus pour les qualités de son âme ou de son esprit que pour sa beauté est supérieure à son sexe. Celle qui s'estime plus pour sa beauté que pour son esprit ou pour les qualités de son âme est de son sexe. Mais celle qui s'estime plus pour sa naissance ou pour son rang que pour sa

beauté est hors de son sexe et au-dessous de son sexe.

— Il paraît qu'il y a dans le cerveau des femmes une case de moins, et dans leur cœur une fibre de plus que chez les hommes. Il fallait une organisation particulière pour les rendre capables de supporter, soigner, caresser des enfants.

— C'est à l'amour maternel que la nature a confié la conservation de tous les êtres; et, pour assurer aux mères leur récompense, elle l'a mise dans les plaisirs, et même dans les peines attachées à ce délicieux sentiment.

— En amour, tout est vrai, tout est faux; et c'est la seule chose sur laquelle on ne puisse pas dire une absurdité.

— Un homme amoureux qui plaint l'homme raisonnable me paraît ressembler à un homme qui lit des contes de fées et qui raille ceux qui lisent l'histoire.

— L'amour est un commerce orageux, qui finit toujours par une banqueroute: et c'est la personne à qui on fait banqueroute qui est déshonorée.

— Une des meilleures raisons qu'on puisse avoir de ne se marier jamais, c'est qu'on n'est pas tout à fait la dupe d'une femme tant qu'elle n'est point la vôtre.

— Avez-vous jamais connu une femme qui, voyant un de ses amis assidu auprès d'une autre femme, ait supposé que cette autre femme lui fût cruelle? On voit par là l'opinion qu'elles ont les unes des autres. Tirez vos conclusions.

— Quelque mal qu'un homme puisse penser des femmes, il n'y a pas de femme qui n'en pense encore plus mal que lui.

— Quelques hommes avaient ce qu'il faut pour s'élever au-dessus des misérables considérations qui rabaissement les hommes au-dessous de leur mérite; mais le mariage, les liaisons de femmes les ont mis au niveau de ceux qui n'approchaient pas d'eux. Le mariage, la galanterie sont une sorte de conducteur qui fait arriver ces petites passions jusqu'à eux.

— J'ai vu dans le monde quelques hommes et quelques femmes qui ne demandent pas l'échange du sentiment contre le sentiment, mais du procédé contre le procédé; et qui abandonneraient ce dernier marché s'il pouvait conduire à l'autre.

CHAPITRE VII

Des savants et des gens de lettres.

Il y a une certaine énergie ardente, mère ou compagne nécessaire de telle espèce de talents, laquelle, pour l'ordinaire, condamne ceux qui les possèdent au malheur, non pas d'être sans morale, de n'avoir pas de très-beaux mouvements, mais de se livrer fréquemment à des écarts qui supposeraient l'absence de toute morale. C'est une âpreté dévorante dont ils ne sont pas maîtres, et qui les rend très-odieux. On s'afflige en songeant

que Pope et Swift en Angleterre, Voltaire et Rousseau en France, jugés non par la haine, non par la jalousie, mais par l'équité, par la bienveillance, sur la foi des faits attestés ou avoués par leurs amis et par leurs admirateurs, seraient atteints et convaincus d'actions très-condamnables, de sentiments quelquefois très-pervers. *O Altitudo !*

— On a observé que les écrivains en physique, histoire naturelle, physiologie, chimie, étaient ordinairement des hommes d'un caractère doux, égal, et en général heureux ; qu'au contraire les écrivains de politique, de législation, même de morale, étaient d'une humeur triste, mélancolique, etc. Rien de plus simple : les uns étudient la nature, les autres la société ; les uns contemplent l'ouvrage du grand Etre, les autres arrêtent leurs regards sur l'ouvrage de l'homme. Les résultats doivent être différents.

— Si l'on examinait avec soin l'assemblage de qualités rares de l'esprit et de l'âme qu'il faut pour juger, sentir et apprécier les bons vers, le tact, la délicatesse des organes, de l'oreille et de l'intelligence, etc., on se convaincrait que, malgré les prétentions de toutes les classes de la société à juger les ouvrages d'agrément, les poètes ont dans le fait encore moins de vrais juges que les géomètres. Alors les poètes, comptant le public pour rien et ne s'occupant que des connaisseurs, feraient à l'égard de leurs ouvrages ce que le fameux mathématicien Viete faisait à l'égard des siens, dans un temps où l'étude des mathématiques était moins répandue qu'aujour-

d'hui. Il n'en tirait qu'un petit nombre d'exemplaires, qu'il faisait distribuer à ceux qui pouvaient l'entendre et jouir de son livre ou s'en aider. Quant aux autres, il n'y pensait pas. Mais Viete était riche et la plupart des poëtes sont pauvres. Puis un géomètre a peut-être moins de vanité qu'un poëte; ou, s'il en a autant, il doit la calculer mieux.

— Il y a des hommes chez qui l'*esprit* (cet instrument applicable à tout) n'est qu'un *talent* par lequel ils semblent dominés, qu'ils ne gouvernent pas et qui n'est point aux ordres de leur raison.

— Je dirais volontiers des métaphysiciens ce que Scaliger disait des Basques : « On dit qu'ils s'entendent; mais je n'en crois rien. »

— Le philosophe qui fait tout pour la vanité, a-t-il droit de mépriser le courtisan qui fait tout pour l'intérêt? Il me semble que l'un emporte les louis d'or et que l'autre se retire content après en avoir entendu le bruit. D'Alembert, courtisan de Voltaire par un intérêt de vanité, est-il bien au-dessus de tel ou tel courtisan de Louis XIV, qui voulait une pension ou un gouvernement?

— Quand un homme aimable ambitionne le petit avantage de plaire à d'autres qu'à ses amis (comme le font tant d'hommes, surtout de gens de lettres, pour qui plaire est comme un métier), il est clair qu'il ne peut y être porté que par un motif d'intérêt ou de vanité. Il faut qu'il choisisse entre le rôle d'une courtisane et celui d'une coquette, ou, si l'on veut, d'un comédien. L'homme qui se rend ai-

mable pour une société, parce qu'il s'y plaît, est le seul qui joue le rôle d'un honnête homme.

— Quelqu'un a dit que de prendre sur les anciens, c'était pirater au delà de la ligne; mais que de piller les modernes, c'était filouter au coin des rues.

— Les vers ajoutent de l'esprit à la pensée de l'homme, qui en a quelquefois assez peu; et c'est ce qu'on appelle talent. Souvent ils ôtent de l'esprit à la pensée de celui qui a beaucoup d'esprit: et c'est la meilleure preuve de l'absence du talent pour les vers.

— La plupart des livres d'à présent ont l'air d'avoir été faits en un jour, avec des livres lus de la veille.

— Le bon goût, le tact et le bon ton ont plus de rapport que n'affectent de le croire les gens de lettres. Le tact, c'est le bon goût appliqué au maintien et à la conduite; le bon ton, c'est le bon goût appliqué aux discours et à la conversation.

— C'est une remarque excellente d'Aristote, dans sa Rhétorique, que toute métaphore fondée sur l'analogie doit être également juste dans le sens renversé. Ainsi, l'on a dit de la vieillesse qu'elle est l'hiver de la vie; renversez la métaphore et vous la trouverez également juste, en disant que l'hiver est la vieillesse de l'année.

— Pour être un grand homme dans les lettres, ou du moins opérer une révolution sensible, il faut, comme dans l'ordre politique, trouver tout préparé et naître à propos.

— Les grands seigneurs et les beaux es-

prits, deux classes qui se recherchent mutuellement, veulent unir deux espèces d'hommes dont les uns font un peu plus de poussière et les autres un peu plus de bruit.

— Les gens de lettres aiment ceux qu'ils amusent, comme les voyageurs aiment ceux qu'ils étonnent.

— Qu'est-ce que c'est qu'un homme de lettres qui n'est pas rehaussé par son caractère, par le mérite de ses amis et par un peu d'aisance ? Si ce dernier avantage lui manque au point qu'il soit hors d'état de vivre convenablement dans la société où son mérite l'appelle, qu'a-t-il besoin du monde ? Son seul parti n'est-il pas de se choisir une retraite où il puisse cultiver en paix son âme, son caractère et sa raison ? Faut-il qu'il porte le poids de la société sans recueillir un seul des avantages qu'elle procure aux autres classes de citoyens ? Plus d'un homme de lettres, forcé de prendre ce parti, y a trouvé le bonheur qu'il eût cherché ailleurs vainement. C'est celui-là qui peut dire qu'en lui refusant tout, on lui a tout donné. Dans combien d'occasions ne peut-on pas répéter le mot de Thémistocle : « Hélas ! nous périssons si nous n'eussions péri ! »

— Ce qui fait le succès de quantité d'ouvrages, est le rapport qui se trouve entre la médiocrité des idées de l'auteur et la médiocrité des idées du public.

— On dit et on répète, après avoir lu quelque ouvrage qui respire la vertu : C'est dommage que les auteurs ne se peignent pas dans leurs écrits, et qu'on ne puisse pas conclure

d'un pareil ouvrage que l'auteur est ce qu'il paraît être. Il est vrai que beaucoup d'exemples autorisent cette pensée; mais j'ai remarqué qu'on fait souvent cette réflexion, pour se dispenser d'honorer les vertus dont on trouve l'image dans les écrits d'un honnête homme.

— Un auteur, homme de goût est, parmi ce public blasé, ce qu'une jeune femme est au milieu d'un cercle de vieux libertins.

— Peu de philosophie mène à mépriser l'érudition; beaucoup de philosophie mène à l'estimer.

— Le travail du poète, et souvent de l'homme de lettres, lui est bien peu fructueux à lui-même; et, de la part du public, il se trouve placé entre le *grand merci* et le *va te promener*. Sa fortune se réduit à jouir de lui-même et du temps.

— Le repos d'un écrivain qui a fait de bons ouvrages est plus respecté du public que la fécondité active d'un auteur qui multiplie les ouvrages médiocres. C'est ainsi que le silence d'un homme connu pour bien parler impose beaucoup plus que le bavardage d'un homme qui ne parle pas mal.

— A voir la composition de l'Académie française, on croirait qu'elle a pris pour devise ce vers de Lucrèce :

Certare ingenio, contendere nobilitate.

— L'honneur d'être de l'Académie française est comme la croix de Saint-Louis, qu'on voit également aux soupés de Marly et dans les auberges à vingt-deux sous.

— L'Académie française est comme l'Opéra, qui se soutient par des choses étrangères à lui, les pensions qu'on exige pour lui des opéras-comiques de province, la permission d'aller du parterre aux foyers, etc. De même, l'Académie se soutient par tous les avantages qu'elle procure. Elle ressemble à la Cidalise de Gresset :

Ayez-la, c'est d'abord ce que vous lui devez;
Et vous l'estimerez après si vous pouvez.

— Il en est un peu des réputations littéraires, et surtout des réputations de théâtre, comme des fortunes qu'on faisait autrefois dans les îles. Il suffisait presque d'y passer, pour parvenir à une grande richesse; mais ces grandes fortunes mêmes ont nui à celles de la génération suivante : les terres épuisées n'ont plus rendu si abondamment.

— De nos jours, les succès de théâtre et de littérature ne sont guère que des ridicules.

— C'est la philosophie qui découvre les vertus utiles de la morale et de la politique; c'est l'éloquence qui les rend populaires : c'est la poésie qui les rend pour ainsi dire proverbiales.

— Un sophiste éloquent, mais dénué de logique, est à un orateur philosophe ce qu'un faiseur de tours de passe-passe est à un mathématicien, ce que Pinetti est à Archimède.

— On n'est point un homme d'esprit pour avoir beaucoup d'idées, comme on n'est pas un bon général pour avoir beaucoup de soldats.

— On se fâche souvent contre les gens de lettres qui se retirent du monde ; on veut qu'ils prennent intérêt à la société, dont ils ne tirent presque point d'avantage ; on veut les forcer d'assister éternellement aux tirages d'une loterie où ils n'ont point de billet.

— Ce que j'admire dans les anciens philosophes, c'est le désir de conformer leurs mœurs à leurs écrits : c'est ce que l'on remarque dans Platon, Théophrase et plusieurs autres. La morale pratique était si bien la partie essentielle de leur philosophie, que plusieurs furent mis à la tête des écoles sans avoir rien écrit : tels que Xénocrate, Polémon, Xenipppe, etc. Socrate, sans avoir donné un seul ouvrage et sans avoir étudié aucune autre science que la morale, n'en fut pas moins le premier philosophe de son siècle.

— Ce qu'on sait le mieux, c'est 1^o ce qu'on a deviné ; 2^o ce qu'on a appris par l'expérience des hommes et des choses ; 3^o ce qu'on a appris, non dans des livres, mais par les livres, c'est-à-dire par les réflexions qu'ils font faire ; 4^o ce qu'on a appris dans les livres ou avec des maîtres.

— Les gens de lettres, surtout les poètes, sont comme les paons, à qui on jette mesquinement quelques graines dans leur loge, et qu'on en tire quelquefois pour les voir étaler leur queue ; tandis que les coqs, les poules, les canards et les dindons se promènent librement dans la basse-cour, et remplissent leur jabot tout à leur aise.

— Les succès produisent les succès, comme l'argent produit l'argent.

— Il a des livres que l'homme qui a le plus d'esprit ne saurait faire sans un carrosse de remise, c'est-à-dire sans aller consulter les hommes, les choses, les bibliothèques, les manuscrits, etc.

— Il est presque impossible qu'un philosophe, qu'un poète ne soient pas misanthropes, 1^o parce que leur goût et leur talent les portent à l'observation de la société, étude qui afflige constamment le cœur; 2^o parce que leur talent n'étant presque jamais récompensé par la société (heureux même s'il n'est pas puni!), ce sujet d'affliction ne fait que redoubler leur penchant à la mélancolie.

— Les mémoires que les gens en place ou les gens de lettres, même ceux qui ont passé pour les plus modestes, laissent pour servir à l'histoire de leur vie, trahissent leur vanité secrète et rappellent l'histoire de ce saint qui avait laissé cent mille écus pour servir à sa canonisation.

— C'est un grand malheur de perdre, par notre caractère, les droits que nos talents nous donnent sur la société.

— C'est après l'âge des passions que les grands hommes ont produit leurs chefs-d'œuvre : comme c'est après les éruptions des volcans que la terre est plus fertile.

— La vanité des gens du monde se sert habilement de la vanité des gens de lettres. Ceux-ci ont fait plus d'une réputation qui a mené à de grandes places. D'abord, de part et d'autre, ce n'est que du vent ; mais les intrigants adroits enflent de ce vent les voiles de leur fortune.

— Les économistes sont des chirurgiens qui ont un excellent scalpel et un bistouri ébréché, opérant à merveille sur le mort et martyrisant le vif.

— Les gens de lettres sont rarement jaloux des réputations quelquefois exagérées qu'ont certains ouvrages de gens de la cour; ils regardent ces succès comme les honnêtes femmes regardent la fortune des filles.

— Le théâtre renforce les mœurs ou les change. Il faut de nécessité qu'il corrige le ridicule ou qu'il le propage. On l'a vu en France opérer tour à tour ces deux effets.

— Plusieurs gens de lettres croient aimer la gloire et n'aiment que la vanité. Ce sont deux choses bien différentes et même opposées; car l'une est une petite passion, l'autre en est une grande. Il y a, entre la vanité et la gloire, la différence qu'il y a entre un fat et un amant.

— La postérité ne considère les gens de lettres que par leurs ouvrages, et non par leurs places. *Plutôt ce qu'ils ont fait que ce qu'ils ont été*, semble être leur devise.

— Spéron-Spérone explique très-bien comment un auteur qui s'énonce très-clairement pour lui-même est quelquefois obscur pour son lecteur: « C'est, dit-il, que l'auteur va de la pensée à l'expression, et que le lecteur va de l'expression à la pensée. »

— Les ouvrages qu'un auteur fait avec plaisir sont souvent les meilleurs; comme les enfants de l'amour sont les plus beaux.

— En fait de beaux-arts, et même en beau-

coup d'autres choses, on ne sait bien que ce que l'on n'a point appris.

— Le peintre donne une âme à une figure, et le poète prête une figure à un sentiment et à une idée.

— Quand La Fontaine est mauvais, c'est qu'il est négligé; quand Lamotte l'est, c'est qu'il est recherché.

— La perfection d'une comédie de caractère consisterait à disposer l'intrigue de façon que cette intrigue ne pût servir à aucune autre pièce. Peut-être n'y a-t-il au théâtre que celle du Tartuffe qui pût supporter cette épreuve.

— Il y aurait une manière plaisante de prouver qu'en France les philosophes sont les plus mauvais citoyens du monde. La preuve, la voici: C'est qu'ayant imprimé une grande quantité de vérités importantes dans l'ordre politique et économique, ayant donné plusieurs conseils utiles, consignés dans leurs livres, ces conseils ont été suivis par presque tous les souverains de l'Europe, presque partout, hors en France; dont il suit que la prospérité des étrangers augmentent leur puissance, tandis que la France reste aux mêmes termes, conserve ses abus, etc., elle finira par être dans l'état d'infériorité, relativement aux autres puissances; et c'est évidemment la faute des philosophes. On sait, à ce sujet, la réponse du duc de Toscane à un Français, à propos des heureuses innovations faites par lui dans ses États: « Vous me louez trop à cet égard, disait-il; j'ai pris toutes mes idées dans vos livres français. »

— J'ai vu à Anvers, dans une des principales églises, le tombeau du célèbre imprimeur Plantin, orné de tableaux superbes, ouvrages de Rubens, et consacrés à sa mémoire. Je me suis rappelé, à cette vue, que les Etienne (Henri et Robert) qui, par leur érudition grecque et latine, ont rendu les plus grands services aux lettres, traînèrent en France une vieillesse misérable ; et que Charles Etienne, leur successeur, mourut à l'hôpital, après avoir contribué, presqu'autant qu'eux, aux progrès de la littérature. Je me suis rappelé qu'André Duchêne, qu'on peut regarder comme le père de l'histoire de France, fut chassé de Paris par la misère, et réduit à se réfugier dans une petite ferme qu'il avait en Champagne ; il se tua, en tombant du haut d'une charrette chargée de foin, à une hauteur immense. Adrien de Valois, créateur de l'histoire métallique, n'eut guère une meilleure destinée. Samson, le père de la géographie, allait, à soixante-dix ans, faire des leçons à pied pour vivre. Tout le monde sait la destinée des Duryer, Tristan, Maynard, et de tant d'autres, Corneille manquait de bouillon à sa dernière maladie. La Fontaine n'était guère mieux. Si Racine, Boileau, Molière et Quinault eurent un sort plus heureux, c'est que leurs talents étaient consacrés au roi plus particulièrement. L'abbé de Longuerue, qui rapporte et rapproche plusieurs de ces anecdotes sur le triste sort des hommes de lettres illustres en France, ajoute : « C'est ainsi qu'on en a toujours usé dans ce misérable pays. » Cette liste si célèbre des gens de lettres que le roi vou-

lait pensionner, et qui fut présentée à Colbert, était l'ouvrage de Chapelain, Perrault, Talmard, l'abbé Gallois, qui omirent ceux de leurs confrères qu'ils haissaient; tandis qu'ils y placèrent les noms de plusieurs savants étrangers, sachant très-bien que le roi et le ministre seraient plus flattés de se faire louer à quatre cents lieues de Paris.

CHAPITRE VIII

De l'esclavage et de la liberté de la France avant et depuis la Révolution.

On s'est beaucoup moqué de ceux qui parlaient avec enthousiasme de l'état sauvage en opposition à l'état social. Cependant, je voudrais savoir ce qu'on peut répondre à ces trois objections : Il est sans exemple que, chez les sauvages, on ait vu 1^o un fou, 2^o un suicide, 3^o un sauvage qui ait voulu embrasser la vie sociale; tandis qu'un grand nombre d'Européens, tant au Cap que dans les deux Amériques, après avoir vécu chez les sauvages, se trouvant ramenés chez leurs compatriotes, sont retournés dans les bois. Qu'on réplique à cela sans verbiage, sans sophisme.

— Le malheur de l'humanité, considérée dans l'état social, c'est que, quoique en morale et en politique on puisse donner comme définition que *le mal est ce qui nuit*, on ne peut pas dire que *le bien est ce qui sert*; car ce qui sert un moment peut nuire longtemps ou toujours.

— Lorsque l'on considère que le produit du travail et des lumières de trente ou quarante siècles a été de livrer trois cents millions d'hommes répandus sur le globe à une trentaine de despotes, la plupart ignorants et imbeciles, dont chacun est gouverné par trois ou quatre scélérats, quelquefois stupides, que penser de l'humanité, et qu'attendre d'elle à l'avenir ?

— Presque toute l'histoire n'est qu'une suite d'horreurs. Si les tyrans la détestent tandis qu'ils vivent, il semble que leurs successeurs souffrent qu'on transmette à la postérité les crimes de leurs devanciers, pour faire diversion à l'horreur qu'ils inspirent eux-mêmes. En effet, il ne reste guère, pour consoler les peuples, que de leur apprendre que leurs ancêtres ont été aussi malheureux, ou plus malheureux.

— Le caractère naturel du Français est composé des qualités du singe et du chien couchant. Drôle et gambadant comme le singe, et, dans le fond, très-malfaisant comme lui, il est, comme le chien de chasse, né bas, caressant, léchant son maître qui le frappe, se laissant mettre à la chaîne, puis bondissant de joie quand on le délivre pour aller à la chasse.

— Autrefois, le trésor royal s'appelait l'*Épargne*. On a rougi de ce nom, qui semblait une contre-vérité, depuis qu'on a prodigué les trésors de l'Etat : et on l'a tout simplement appelé le *trésor royal*.

— Le titre le plus respectable de la noblesse française, c'est de descendre immédiatement de quelques-uns de ces trente mille hommes

casqués, cuirassés, brassardés, cuissardés, qui, sur de grands chevaux bardés de fer, foulaien^t aux pieds huit ou neuf millions d'hommes nus, qui sont les ancêtres de la nation actuelle. Voilà un droit bien avéré à l'amour et au respect de leurs descendants ! Et, pour achever de rendre cette noblesse respectable, elle se recrute et se régénère par l'adoption de ces hommes, qui ont accru leur fortune en dépouillant la cabane du pauvre, hors d'état de payer les impositions. Misérables institutions humaines qui, faites pour inspirer le mépris et l'horreur, exigent qu'on les respecte et qu'on les révère !

— La nécessité d'être gentilhomme pour être capitaine de vaisseau est tout aussi raisonnable que celle d'être secrétaire du roi pour être matelot ou mousse.

— Cette impossibilité d'arriver aux grandes places à moins que d'être gentilhomme, est une des absurdités les plus funestes dans presque tous les pays. Il me semble voir des ânes défendre les carrousels et les tournois aux chevaux.

— La nature, pour faire un homme vertueux ou un homme de génie, ne va pas consulter Cherin.

— Qu'importe qu'il y ait sur le trône un Tibère ou un Titus, s'il a des Séjan pour ministres.

— Si un historien tel que Tacite eût écrit l'histoire de nos meilleurs rois, en faisant un relevé exact de tous les actes tyranniques, de tous les abus d'autorité, dont la plupart sont ensevelis dans l'obscurité, la plus pro-

fonde, il y a peu de règnes qui ne nous inspirassent la même horreur que celui de Tibère.

— On peut dire qu'il n'y eut plus de gouvernement civil à Rome après la mort de Tibérius Gracchus, et Scipion Nasica, en partant du Sénat pour employer la violence contre le tribun, apprit aux Romains que la force seule donnerait des lois dans le *forum*. Ce fut lui qui avait révélé, avant Sylla, ce mystère funeste.

— Ce qui fait l'intérêt secret qui attache si fort à la lecture de Tacite, c'est le contraste continual et toujours nouveau de l'ancienne liberté républicaine avec les vils esclaves que peint l'auteur ; c'est la comparaison des anciens Scaurus, Scipion, etc., avec les lâchetés de leurs descendants ; en un mot, ce qui contribue à l'effet de Tacite, c'est Tite-Live.

— Les rois et les prêtres, en proscrivant la doctrine du suicide, ont voulu assurer la durée de notre esclavage. Ils veulent nous tenir enfermés dans un cachot sans issue, semblables à ce scélérat, dans le Dante, qui fait murer la porte de la prison où était renfermé le malheureux Ugolin.

— On a fait des livres sur les intérêts des princes ; on parle d'étudier les intérêts des princes ; quelqu'un a-t-il jamais parlé d'étudier les intérêts des peuples ?

— Il n'y a d'histoire digne d'attention que celle des peuples libres ; l'histoire des peuples soumis au despotisme n'est qu'un recueil d'anecdotes.

— La vraie Turquie d'Europe, c'était la

France. On trouve dans vingt écrivains anglais : *Les pays despotiques, tels que la France et la Turquie.*

— Les ministres ne sont que des gens d'affaires, et ne sont si importants que parce que la terre du gentilhomme, leur maître, est très-considerable.

— Un ministre, en faisant faire à ses maîtres des fautes et des sottises nuisibles au public, ne fait souvent que s'affermir dans sa place : on dirait qu'il se lie davantage avec eux par les liens de cette espèce de complicité.

— Pourquoi arrive-t-il qu'en France un ministre reste placé, après cent mauvaises opérations ? et pourquoi est-il chassé pour la seule bonne qu'il ait faite ?

— Croirait-on que le despotisme a des partisans, sous le rapport de la nécessité d'encouragement pour les beaux-arts ? On ne sauverait croire combien l'éclat du siècle de Louis XIV a multiplié le nombre de ceux qui pensent ainsi. Selon eux, le dernier terme de toute société humaine est d'avoir de belles tragédies, de belles comédies, etc. Ce sont des gens qui pardonnent à tout le mal qu'ont fait les prêtres, en considérant que, sans les prêtres, nous n'aurions pas la comédie du *Tartuffe*.

— En France, le mérite et la réputation ne donnent pas plus de droit aux places, que le chapeau de rosière ne donne à une villageoise le droit d'être présentée à la cour.

— La France, pays où il est souvent utile de montrer ses vices, et toujours dangereux de montrer ses vertus.

— Paris, singulier pays, où il faut trente sous pour dîner, quatre francs pour prendre l'air, cent louis pour le superflu dans le nécessaire, et quatre cents louis pour n'avoir que le nécessaire dans le superflu.

— Paris, ville d'amusements, de plaisirs, etc., où les quatre cinquièmes des habitants meurent de chagrin.

— On pourrait appliquer à la ville de Paris les propres termes de sainte Thérèse, pour définir l'enfer : « L'endroit où il pue et où l'on n'aime point. »

— C'est une chose remarquable que la multitude des étiquettes dans une nation aussi vive et aussi gaie que la nôtre. On peut s'étonner aussi de l'esprit pédantesque et de la gravité des corps et des compagnies; il semble que le législateur ait cherché à mettre un contre-poids qui arrêtât la légèreté du Français.

— C'est une chose avérée qu'au moment où M. de Guibert fut nommé gouverneur des Invalides, il se trouva aux Invalides six cents prétendus soldats qui n'étaient point blessés, et qui, presque tous, n'avaient jamais assisté à aucun siège, à aucune bataille; mais qui, en récompense, avaient été cochers ou laquais de grands seigneurs ou de gens en place. Quel texte et quelle matière à réflexions!

— En France, on laisse en repos ceux qui mettent le feu, et on persécute ceux qui sonnent le tocsin.

— Presque toutes les femmes, soit de Versailles, soit de Paris, quand ces dernières sont

d'un état un peu considérable, ne sont autre chose que des bourgeois de qualité, des madame Naquart, présentées on non présentées.

— En France, il n'y a plus de public ni de nation, par la raison que de la charpie n'est pas du linge.

— Le public est gouverné comme il raisonne. Son droit est de dire des sottises, comme celui des ministres est d'en faire.

Quand il se fait quelque sottise publique, je songe à un petit nombre d'étrangers qui peuvent se trouver à Paris; et je suis prêt à m'affliger, car j'aime toujours ma patrie.

— Les Anglais sont le seul peuple qui ait trouvé le moyen de limiter la puissance d'un homme dont la figure est sur un petit écu.

— Comment se fait-il que, sous le despotisme le plus affreux on puisse se résoudre à se reproduire? C'est que la nature a ses lois plus douces mais plus impérieuses que celles des tyrans; c'est que l'enfant sourit à sa mère sous Domitien comme sous Titus.

— Un philosophe disait: « Je ne sais pas comment un Français qui a été une fois dans l'antichambre du roi ou dans l'œil-de-bœuf peut dire de qui que ce puisse être: « C'est un grand seigneur. »

— Les flatteurs des princes ont dit que la chasse était une image de la guerre; et, en effet, les paysans dont elle vient de ravager les champs doivent trouver qu'elle la représente assez bien.

— Il est malheureux pour les hommes, heureux peut-être pour les tyrans, que les pau-

vres, les malheureux, n'aient pas l'instinct ou la fierté de l'éléphant, qui ne se reproduit point dans la servitude.

Dans la lutte éternelle que la société amène entre le pauvre et le riche, le noble et le plébéien, l'homme accrédité et l'homme inconnu, il y a deux observations à faire. La première est que leurs actions, leurs discours sont évalués à des mesures différentes, à des poids différents, l'une d'une livre, l'autre de dix ou de cent, disproportion convenue, et dont on part comme d'une chose arrêtée : et cela même est horrible. Cette acceptation de personnes, autorisée par la loi et par l'usage, est un des vices énormes de la société, qui suffirait seul pour expliquer tous ses vices. L'autre observation est qu'en partant même de cette inégalité, il se fait ensuite une autre malversation ; c'est qu'on diminue la livre du pauvre, du plébéien, qu'on la réduit à un quart ; tandis qu'on porte à cent livres les dix livres du riche ou du noble, à mille ses cent livres, etc. C'est l'effet naturel et nécessaire de leur position respective : le pauvre et le plébéien ayant pour envieux tous leurs égaux ; et le riche, le noble, ayant pour appuis et pour complices le petit nombre des siens qui le secondent pour partager ses avantages et en obtenir de pareils.

— Qu'est-ce que c'est qu'un cardinal ? C'est un prêtre habillé de rouge, qui a cent mille écus du roi, pour se moquer de lui au nom du pape.

— C'est une vérité incontestable qu'il y a en France sept millions d'hommes qui de-

mandent l'aumône, et douze millions hors d'état de la leur faire.

— La noblesse, disent les nobles, est un intermédiaire entre le roi et le peuple... Oui, comme le chien de chasse est un intermédiaire entre le chasseur et les lièvres.

— La plupart des institutions sociales paraissent avoir pour objet de maintenir l'homme dans une médiocrité d'idées et de sentiments, qui le rendent plus propre à gouverner ou à être gouverné.

— Un citoyen de Virginie, possesseur de cinquante acres de terres fertiles, paye quarante-deux sous de notre monnaie pour jouir en paix, sous des lois justes et douces, de la protection du gouvernement, de la sûreté de sa personne et de sa propriété, de la liberté civile et religieuse, du droit de voter aux élections, d'être membre du congrès, et par conséquent législateur, etc. Tel paysan français, de l'Auvergne ou du Limousin, est écrasé de tailles, de vingtîèmes, de corvées de toute espèce, pour être insulté par le caprice d'un subdélégué, emprisonné arbitrairement, etc., et transmettre à une famille dépouillée cet héritage d'infortune et d'avilissement.

— L'Amérique septentrionale est l'endroit de l'univers où les droits de l'homme sont le mieux connus. Les Américains sont les dignes descendants de ces fameux républicains qui se sont expatriés pour fuir la tyrannie. C'est là que se sont formés des hommes dignes de combattre et de vaincre les Anglais mêmes, à l'époque où ceux-ci avaient收回ré leur liberté, et étaient parvenus à se former le plus

beau gouvernement qui fut jamais. La révolution de l'Amérique sera utile à l'Angleterre même, en la forçant à faire un examen nouveau de sa constitution, et à en bannir les abus. Qu'arrivera-t-il? Les Anglais, chassés du continent de l'Amérique septentrionale, se jetteront sur les îles et sur les possessions françaises et espagnoles, leur donneront leur gouvernement, qui est fondé sur l'amour naturel que les hommes ont pour la liberté, et qui augmente cet amour même. Il se formera, dans ces îles espagnoles et françaises, et surtout dans le continent de l'Amérique espagnole, alors devenue anglaise, il se formera de nouvelles constitutions, dont la liberté sera le principe et la base. Ainsi les Anglais auront la gloire unique d'avoir formé presque les seuls des peuples libres de l'univers, les seuls, à proprement parler, dignes du nom d'hommes, puisqu'ils seront les seuls qui aient su connaître et conserver les droits des hommes. Mais combien d'années ne faut-il pas pour opérer cette révolution? Il faut avoir purgé de Français et d'Espagnols ces terres immenses où il ne pourrait se former que des esclaves, y avoir transplanté des Anglais pour y porter les premiers germes de la liberté. Ces germes se développeront, et produisant des fruits nouveaux, opéreront la révolution qui chassera les Anglais eux-mêmes des deux Amériques et de toutes les îles.

— L'Anglais respecte la loi, et repousse ou méprise l'autorité. Le Français, au contraire, respecte l'autorité et méprise la loi. Il faut lui enseigner à faire le contraire; et peut-être la

chose est-elle impossible, vu l'ignorance dans laquelle on tient la nation, ignorance qu'il ne faut pas contester, en jugeant d'après les lumières répandues dans les capitales.

— Moi, tout : le reste, rien : voilà le despotisme, l'aristocratie et leurs partisans. Moi, c'est un autre; un autre, c'est moi : voilà le régime populaire et ses partisans. Après cela, décidez.

— Tout ce qui sort de la classe du peuple s'arme contre lui pour l'opprimer, depuis le milicien, le négociant devenu secrétaire du roi, le prédicateur sorti d'un village pour prêcher la soumission au pouvoir arbitraire, l'historiographe fils d'un bourgeois, etc. Ce sont les soldats de Cadmus, les premiers armés se tournent contre leurs frères, et se précipitent sur eux.

— On gouverne les hommes avec la tête : on ne joue pas aux échecs avec un bon cœur.

— Semblable aux animaux qui ne peuvent respirer l'air à une certaine hauteur sans périr, l'esclave meurt dans l'atmosphère de la liberté.

— Il faut recommencer la société humaine comme Bacon disait qu'il faut recommencer l'entendement humain.

— Diminuez les maux du peuple, vous diminuez sa férocité ; comme vous guérissez ses maladies avec du bouillon.

— J'observe que les hommes les plus extraordinaires et qui ont fait des révolutions, lesquelles semblent être le produit de leur seul génie, ont été secondés par les circonstances les plus favorables, et par l'esprit de leur

temps. On sait toutes les tentatives faites avant le grand voyage de Vasco de Gama aux Indes occidentales. On n'ignore pas que plusieurs navigateurs étaient persuadés qu'il y avait de grandes îles, et sans doute un continent à l'ouest, avant que Colomb l'eût découvert; et il avait lui-même entre les mains les papiers d'un célèbre pilote avec qui il avait été en liaison. Philippe avait tout préparé pour la guerre de Perse, avant sa mort. Plusieurs sectes d'hérétiques, déchaînées contre les abus de la communion romaine, précédèrent Luther et Calvin, et même Vicleff.

— On croit communément que Pierre le Grand se réveilla un jour avec l'idée de tout créer en Russie; M. de Voltaire avoue lui-même que son père Alexis forma le dessein d'y transporter les arts. Il y a, dans tout, une maturité qu'il faut attendre. Heureux l'homme qui arrive dans le moment de cette maturité.

— Les pauvres sont les nègres de l'Europe.

— L'Assemblée nationale de 1789 a donné au peuple français une constitution plus forte que lui. Il faut qu'elle se hâte d'élever la nation à cette hauteur, par une bonne éducation publique. Les législateurs doivent faire comme ces médecins habiles qui, traitant un malade épuisé, font passer les restaurants à l'aide des stomachiques.

— En voyant le grand nombre des députés à l'Assemblée nationale de 1789, et tous les préjugés dont la plupart étaient remplis, on eût dit qu'ils ne les avaient détruits que pour les prendre, comme ces gens qui abattent un édifice pour s'approprier les décombres.

— Une des raisons pour lesquelles les corps et les assemblées ne peuvent guère faire autre chose que des sottises, c'est que, dans une délibération publique, la meilleure chose qu'il y ait à dire pour ou contre l'affaire ou la personne dont il s'agit ne peut presque jamais se dire tout haut, sans de grands dangers ou d'extrêmes inconvenients.

— Dans l'instant où Dieu créa le monde, le mouvement du chaos dut faire trouver le chaos plus désordonné que lorsqu'il reposait dans un désordre paisible. C'est ainsi que, chez nous, l'embarras d'une société qui se réorganise doit paraître l'excès du désordre.

— Les courtisans et ceux qui vivaient des abus monstrueux qui écrasaient la France sont sans cesse à dire qu'on pouvait réformer les abus sans détruire comme on a détruit. Ils auraient bien voulu qu'on nettoyât l'étable d'Augias avec un plumeau.

— Dans l'ancien régime, un philosophe écrivait des vérités hardies. Un de ces hommes que la naissance ou des circonstances favorables appelaient aux places lisait ces vérités, les affaiblissait, les modifiait, en prenait un vingtième, passait pour un homme inquiétant, mais pour homme d'esprit. Il tempérait son zèle et parvenait à tout; le philosophe était mis à la Bastille. Dans le régime nouveau, c'est le philosophe qui parvient à tout: ses idées lui servent, non plus à se faire enfermer, non plus à déboucher l'esprit d'un sot, à le placer, mais à parvenir lui-même aux places. Jugez comme la foule de ceux qu'il

écarte peuvent s'accoutumer à ce nouvel ordre de choses !

— N'est-il pas trop plaisant de voir le marquis de Bièvre (petit fils du chirurgien Maréchal) se croire obligé de fuir en Angleterre, ainsi que M. de Luxembourg et les grands aristocrates, fugitifs après la catastrophe du 14 juillet 1789 ?

— Les théologiens, toujours fidèles au projet d'aveugler les hommes, les suppôts des gouvernements, toujours fidèles à celui de les opprimer, supposent gratuitement que la grande majorité des hommes est condamnée à la stupidité qu'entraînent les travaux purement mécaniques ou manuels ; ils supposent que les artisans ne peuvent s'élever au connaissances nécessaires pour faire valoir les droits d'hommes et de citoyens. Ne dirait-on pas que ces connaissances sont bien compliquées ? Supposons qu'on eût employé, pour éclairer les dernières classes, le quart du temps et des soins qu'on a mis à les abrutir ; supposons qu'au lieu de mettre dans leurs mains un catéchisme de métaphysique absurde et inintelligible, on en eût fait un qui eût contenu les premiers principes des droits des hommes et de leurs devoirs fondés sur leurs droits, on serait étonné du terme où ils seraient parvenus en suivant cette route, tracée dans un bon ouvrage élémentaire. Supposez qu'au lieu de leur prêcher cette doctrine de patience, de souffrance, d'abnégation de soi-même et d'avilissement, si commode aux usurpateurs, on leur eût prêché celle de connaître leurs droits et le devoir de les défendre,

on eût vu que la nature, qui a formé les hommes pour la société, leur a donné tout le bon sens nécessaire pour former une société raisonnable.

ÉLOGE DE MOLIÈRE

DISCOURS QUI A REMPORTÉ LE PRIX DE L'ACADEMIE
FRANÇAISE EN 1769.

Qui mores hominum inspexit...

HORACE.

Le nom de Molière manquait aux fastes de l'Académie. Cette foule d'étrangers, que nos arts attirent parmi nous, en voyant dans ce sanctuaire des lettres les portraits de tant d'écrivains célèbres, a souvent demandé : *Où est Molière ?* Une de ces convenances que la multitude révère, et que le sage respecte, l'avait privé pendant sa vie des honneurs littéraires, et ne lui avait laissé que les applaudissements de l'Europe. L'adoption éclatante que vous faites aujourd'hui, Messieurs, de ce grand homme, venge sa mémoire, et honore l'Académie. Tant qu'il vécut, on vit dans sa personne un exemple frappant de la bizarrerie de nos usages ; on vit un citoyen vertueux, réformateur de sa patrie, désavoué par sa patrie, et privé des droits de citoyen ; l'honneur véritable séparé de tous les honneurs de convention ; le génie dans l'avilissement, et l'infamie associée à la gloire : mélange inexplicable, à qui ne

connaîtrait point nos contradictions, à qui ne saurait point que le théâtre, respecté chez les Grecs, avili chez les Romains, ressuscité dans les Etats du Souverain pontife (1), redévable de la première tragédie à un archevêque (2), de la première comédie à un cardinal (3), protégé en France par deux cardinaux (4), y fut à la fois anathématisé dans les chaires, autorisé par un privilége du roi et proscrit dans les tribunaux. Je n'entrerai point à ce sujet dans une discussion où je serais à coup sûr contredit, quelque parti que je pris. D'ailleurs Molière est si grand, que cette question lui devient étrangère. Toutefois je n'oublierai pas que je parle de comédie ; je ne cacherai point la simplicité de mon sujet sous l'emphase monotone du panégyrique, et je n'imiterai pas les comédiens français, qui ont fait peindre Molière sous l'habit d'Auguste.

Le théâtre et la société ont une liaison intime et nécessaire. Les poëtes comiques ont toujours peint, même involontairement, quelques traits du caractère de leur nation ; des maximes utiles, répandues dans leurs ouvrages, ont corrigé peut-être quelques particuliers ; les politiques ont même conçu que la scène pouvait servir à leurs desseins ; le tranquille Chinois, le pacifique Péruvien allaient prendre au théâtre l'estime de l'agriculture, tandis que les despotes de la Russie, pour

(1) Léon X.

(2) *La Sophonisbe* de l'archevêque Trissino.

(3) *La Calandra* du cardinal Bibiena.

(4) Les cardinaux de Richelieu et Mazarin.

avilir aux yeux de leurs esclaves le patriarche dont ils voulaient saisir l'autorité, le faisaient insulter dans des farces grotesques : mais que la comédie dût être un jour l'école des mœurs, le tableau le plus fidèle de la nature humaine, et la meilleure histoire morale de la société ; qu'elle dût détruire certains ridicules, et que, pour en retrouver la trace, il fallût recourir à l'ouvrage même qui les a pour jamais anéantis : voilà ce qui aurait semblé impossible avant que Molière l'eût exécuté.

Jamais poète comique ne rencontra des circonstances si heureuses : on commençait à sortir de l'ignorance ; Corneille avait élevé les idées des Français ; il y avait dans les esprits une force nationale, effet ordinaire des guerres civiles, et qui peut-être n'avait pas peu contribué à former Corneille lui-même : on n'avait point, à la vérité, senti encore l'influence du génie de Descartes, et jusque-là sa patrie n'avait eu que le temps de le persécuter ; mais elle respectait un peu moins des préjugés combattus avec succès, à peu près comme le superstitieux qui, malgré lui, sent diminuer sa vénération pour l'idole qu'il voit outrager impunément : le goût des connaissances rapprochait des conditions jusqu'alors séparées. Dans cette crise, les mœurs et les manières anciennes contrastaient avec les lumières nouvelles ; et le caractère national, formé par des siècles de barbarie, cessait de s'assortir avec l'esprit nouveau qui se répandait de jour en jour. Molière s'efforça de concilier l'un et l'autre. L'humeur sauvage des pères et des époux, la vertu des femmes qui tenait un peu de la

pruderie, le savoir défiguré par le pédantisme, gênaient l'esprit de société qui devenait celui de la nation ; les médecins, également attachés à leurs robes, à leur latin et aux principes d'Aristote, méritaient presque tous l'éloge que M. Diafoirus donne à son fils, de combattre les vérités les plus démontrées ; le mélange ridicule de l'ancienne barbarie et du faux bel-esprit moderne avait produit le jargon des précieuses ; l'ascendant prodigieux de la cour sur la ville avait multiplié les airs, les prétentions, la fausse importance dans tous les ordres de l'Etat ; et jusque dans la bourgeoisie : tous ces travers et plusieurs autres se présentaient avec une franchise et une bonne foi très-commode pour le poëte comique : la société n'était point encore une arène où l'on se mesurât des yeux avec une défiance déguisée en politesse ; l'arme du ridicule n'était point aussi affilée qu'elle l'est devenue depuis, et n'inspirait point une crainte pusillanime, digne elle-même d'être jouée sur le théâtre : c'est dans un moment si favorable que fut placée la jeunesse de Molière. Né en 1620, d'une famille attachée au service domestique du roi, l'état de ses parents lui assurait une fortune aisée. Il eut des préjugés à vaincre, des représentations à repousser, pour embrasser la profession de comédien ; et cet homme, qui a obtenu une place distinguée parmi les sages, parut faire une folie de jeunesse en obéissant à l'attrait de son talent. Son éducation ne fut pas indigne de son génie. Ce siècle mémorable réunissait alors sous un maître célèbre trois

disciples singuliers : Bernier, qui devait observer les mœurs étrangères ; Chapelle, fameux pour avoir porté la philosophie dans une vie licencieuse ; et Molière, qui a rendu la raison aimable, le plaisir honnête et le vice ridicule. Ce maître, si heureux en disciples, était Gassendi, vrai sage, philosophe pratique, immortel pour avoir soupçonné quelques vérités prouvées depuis par Newton. Cet ordre de connaissances, pour lesquelles Molière n'eut point l'aversion que l'agrément des lettres inspire quelquefois, développa dans lui cette supériorité d'intelligence, qui peut le distinguer même des grands hommes ses contemporains. Il eut l'avantage de voir de près son maître combattre des erreurs accréditées dans l'Europe, et il apprit de bonne heure ce qu'un esprit sage ne sait jamais trop tôt, qu'un seul homme peut quelquefois avoir raison contre tous les peuples et contre tous les siècles. La force de cette éducation philosophique influa sur sa vie entière ; et lorsque dans la suite il fut entraîné vers le théâtre, par un penchant auquel il sacrifia même la protection immédiate d'un prince, il mêla les études d'un sage à la vie tumultueuse d'un acteur, et sa passion pour jouer la comédie tourna encore au profit de son talent pour l'écrire. Toutefois il ne se pressa point de paraître ; il remonta aux principes et à l'origine de son art. Il vit la comédie naître dans la Grèce, et demeurer trop longtemps dans l'enfance. La tragédie l'avait devancée, et l'art de représenter les héros avait paru plus important que celui de ridiculiser les hommes.

Les magistrats, en réservant la protection du gouvernement à la tragédie, dont l'éclat leur avait imposé, et qu'ils crurent seule capable de seconder leurs vues, ne prévoyaient pas qu'Aristophane aurait un jour, sur sa patrie, plus d'influence que les trois illustres tragiques d'Athènes. Molière étudia ces écrits, monument le plus singulier de l'antiquité grecque. Il vit avec étonnement les traits les plus opposés se confondre dans le caractère de ce poète. Satire cynique, censure ingénieuse, hardie, vrai comique, superstition, blasphème, saillie brillante, bouffonnerie froide ; Rabelais sur la scène, tel est Aristophane. Il attaque le vice avec le courage de la vertu, la vertu avec l'audace du vice. Travaux ridicules ou affreux, personnages métaphysiques, allégories révoltantes, rien ne lui coûte ; mais de cet amas d'absurdités naissent quelquefois des beautés inattendues. D'une seule scène partent mille traits de satire qui se dispersent et frappent à la fois : en un moment, il a démasqué un traître, insulté un magistrat, flétrit un délateur, calomnié un sage. Une certaine verve comique, et quelquefois une rapidité entraînante, voilà son seul mérite théâtral ; et c'est aussi le seul que Molière ait daigné s'approprier. Combien ne dut-il pas regretter la perte des ouvrages de Ménandre ! la comédie avait pris sous lui une forme plus utile. Les poëtes, que la loi privait de la satire personnelle, furent dans la nécessité d'avoir du génie ; et cette idée sublime, de généraliser la peinture des vices, fut une ressource forcée où ils furent réduits par

l'impuissance de médire. Une intrigue trop souvent faible, mais prise dans des mœurs véritables, attaqua, non les torts passagers du citoyen, mais les ridicules plus durables de l'homme. Des jeunes gens épris d'amour pour des courtisanes, des esclaves fripons aidant leurs jeunes maîtres à tromper leurs pères, ou les précipitant dans l'embarras, et les en tirant par leur adresse : voilà ce qu'on vit sur la scène comme dans le monde. Quand les poëtes latins peignirent ces mœurs, il renoncèrent au droit qui fit depuis la gloire de Molière, celui d'être les réformateurs de leurs concitoyens. Sans compiler ici les jugements portés sur Plaute et sur Térence, observons que la différence de leurs talents n'en met aucune dans le génie de leur théâtre. On ne voit point qu'une grande idée philosophique, une vérité mâle, utile à la société, ait présidé à l'ordonnance de leurs plans. Mais où Molière aurait-il cherché de pareils points de vue ? Des esquisses grossières déshonoraient la scène dans toute l'Italie. La *Calandra* du cardinal Bibiena et la *Mandragore* de Machiavel n'avaient pu effacer cette honte. Ces ouvrages, par lesquels de grands hommes réclamaient contre la barbarie de leur siècle, n'étaient représentés que dans les fêtes qui leur avaient donné naissance. Le peuple redemandait avec transport ces farces monstueuses, assemblage bizarre de scènes quelquefois comiques, jamais vraisemblables, dont l'auteur abandonnait le dialogue au caprice des comédiens, et qui semblaient n'être destinées qu'à faire valoir la pantomime italienne.

Toutefois quelques-unes de ces scènes, admises depuis dans les chefs-d'œuvre de Molière, ramenées à un but moral, et surtout embellies du style d'Horace et de Boileau, montrent avec quel succès le génie peut devenir imitateur.

Le théâtre espagnol lui offrit quelquefois une intrigue pleine de vivacité et d'esprit ; et s'il y condamna le mélange du sacré et du profane, de la grandeur et de la bouffonnerie, les fous, les astrologues, les scènes de nuit, les méprises, les travestissements, l'oubli des vraisemblances, au moins vit-il que la plupart des intrigues roulaient sur le point d'honneur et sur la jalouse, vrai caractère de la nation. Le titre de plusieurs ouvrages annonçait même des pièces de caractère ; mais ce titre donnait de fausses espérances, et n'était qu'un point de ralliement où se réunissaient plusieurs intrigues : genre inférieur dans lequel Molière composa l'*Étourdi*, et dont le *Menteur* est le chef-d'œuvre. Telles étaient les sources où puisaient Scarron, Thomas Corneille, et leurs contemporains. La nation n'avait produit d'elle-même que des farces méprisables ; et, sans quelques traits de l'*Avocat Patelin* (car pourquoi citerai-je les comédies de Pierre Corneille ?) ce peuple si enjoué, si enclin à la plaisanterie, n'aurait pu se glorifier d'une seule scène de bon comique. Mais, pour un homme tel que Molière, la comédie existait dans des ouvrages d'un autre genre. Tout ce qui peut donner l'idée d'une situation, développer un caractère, mettre un ridicule en évidence, en un mot toutes les ressources de

la plaisanterie, lui parurent du ressort de son art. L'ironie de Socrate, si bien conservée dans les dialogues de Platon, cette adresse captieuse avec laquelle il dérobait l'aveu naïf d'un travers, était une figure vraiment théâtrale; et dans ce sens, le sage de la Grèce était le poète comique des honnêtes gens; Aristophane n'était que le bouffon du peuple. Combien de traits dignes de la scène dans Horace et dans Lucien! Et Pétrone, lorsqu'il représente l'opulent et voluptueux Trimalcion entendant parler d'un pauvre et demandant : *Qu'est-ce qu'un pauvre?* La comédie, au moins celle d'intrigue, existait dans Bocace; et Molière en donna la preuve aux Italiens. Elle existait dans Michel Cervantes, qui eut la gloire de combattre et de vaincre un ridicule dont le théâtre espagnol aurait dû faire justice. Elle existait dans la gaieté souvent grossière, mais toujours naïve, de Rabelais et de Verville, dans quelques traits piquants de la *Satire Ménippée*, et surtout dans les *Lettres provinciales*. Parvenu à connaître toutes les ressources de son art, Molière conçut quel pouvait en être le chef-d'œuvre. Qu'est-ce en effet qu'une bonne comédie? C'est la représentation naïve d'une action plaisante, où le poète, sous l'apparence d'un arrangement facile et naturel, cache les combinaisons les plus profondes; fait marcher de front, d'une manière comique, le développement de son sujet et celui de ses caractères mis dans tout leur jour par leur mélange et par leur contraste avec les situations; promenant le spectateur de surprise en surprise; lui donnant

beaucoup et lui promettant davantage; faisant servir chaque incident, quelquefois chaque mot, à nouer ou à dénouer; produisant avec un seul moyen plusieurs effets tous préparés et non prévus, jusqu'à ce qu'enfin le dénouement décale par ses résultats une utilité morale, et laisse voir le philosophe caché derrière le poète. Que ne puis-je montrer l'application de ces principes à toutes les comédies de Molière! On verrait quel artifice particulier a présidé à chacun de ses ouvrages; avec quelle hardiesse il élève dans les premières scènes son comique au plus haut degré, et présente aux spectateurs un vaste lointain, comme dans l'*Ecole des femmes*; comment il se contente quelquefois d'une intrigue simple, afin de ne laisser paraître que les caractères, comme dans le *Misanthrope*; avec quelle adresse il prend son comique dans les rôles accessoires, ne pouvant le faire naître du rôle principal; c'est l'artifice du *Tartuffe*; avec quel art un seul personnage, presque détaché de la scène, mais animant tout le tableau, forme par un contraste piquant les groupes inimitables du *Misanthrope* et des *Femmes savantes*; avec quelle différence il traite le comique noble et le comique bourgeois, et le parti qu'il tire de leur mélange dans le *Bourgeois Gentilhomme*; dans quel moment il offre ses personnages au spectateur, nous montrant Harpagon dans le plus beau moment de sa vie, le jour qu'il marie ses enfants, qu'il se marie lui-même, le jour qu'il donne à dîner. Enfin on verrait chaque pièce présenter des résultats intéressants sur ce grand art, ouvrir toutes les sources du comi-

que, et de l'ensemble de ses ouvrages se former une poétique complète de la comédie.

Forcés d'abandonner ce terrain trop vaste, saisissons du moins le génie de ce grand homme et le but philosophique de son théâtre. Je vois Molière, après deux essais que ses chefs-d'œuvre mêmes n'ont pu faire oublier, changer la forme de la comédie. Le comique ancien naissait d'un tissu d'événements romanesques, qui semblaient produits par le hasard, comme le tragique naissait d'une fatalité aveugle : Corneille, par un effort de génie, avait pris l'intérêt dans les passions; Molière, à son exemple, renversa l'ancien système; et, tirant le comique du fond des caractères, il mit sur la scène la morale en action, et devint le plus aimable précepteur de l'humanité qu'on eût vu depuis Socrate. Il trouva, pour y réussir, des ressources qui manquaient à ses prédecesseurs : les différents états de la société, leurs préjugés, leurs préventions, leur admiration exclusive pour eux-mêmes, leur mépris mutuel et inexorable, sont des puérilités réservées aux peuples modernes. Les Grecs et les Romains, n'étant point pour leur vie emprisonnés dans un seul état de la société, ne cherchaient point à accréditer des préjugés en faveur d'une condition qu'ils pouvaient quitter le lendemain, ni à jeter sur les autres un ridicule qui les exposait à jouer un jour le rôle de ces maris honteux de leurs anciens traits satiriques contre un joug qu'ils viennent de subir.

La vie retirée des femmes privait le théâtre

d'une autre source de comique. Partout elles sont le ressort de la comédie. Sont-elles enfermées, il faut parvenir jusqu'à elles; et voilà le comique d'intrigue : sont-elles libres, leur caractère, devenu plus actif, développe le nôtre; et voilà le comique de caractère. Du commerce des deux sexes naît cette foule de situations piquantes où les placent mutuellement l'amour, la jalouse, le dépit, les ruptures, les réconciliations, enfin l'intérêt mêlé de défiance que les deux sexes prennent involontairement l'un à l'autre. Ne serait-il pas possible, d'ailleurs, que les femmes eussent des ridicules particuliers, et que le théâtre trouvât sa plus grande richesse dans la peinture des travers aimables dont la nature les a favorisées? Celui que Molière attaqua dans les *Précieuses* fut anéanti; mais l'ouvrage survécut à l'ennemi qu'il combattait. Plût à Dieu que la comédie du *Tartuffe* eût eu le même honneur! C'est une gloire que Molière eut encore dans les *Femmes savantes*. C'est qu'il ne s'est pas contenté de peindre les travers passagers de la société : il a peint l'homme de tous les temps; et s'il n'a pas négligé les mœurs locales, c'est une draperie légère qu'il jette hardiment sur le nu, et qui laisse sentir la justesse des proportions et la netteté des contours.

Le prodigieux succès des *Précieuses*, en apprenant à Molière le secret de ses forces, lui montra l'usage qu'il en devait faire. Il conçut qu'il aurait plus d'avantage à combattre le ridicule qu'à s'attaquer au vice. C'est que le ridicule est une forme extérieure qu'il est possible d'anéantir; mais le vice, plus inhé-

rent à notre âme, est un Protée, qui, après avoir pris plusieurs formes, finit toujours par être le vice. Le théâtre devint donc en général un école de bienséance plutôt que de vertu, et Molière borna quelque temps son empire pour y être plus puissant. Mais combien de reproches ne s'est-il point attirés en se proposant ce but si utile, le seul convenable à un poète comique, qui n'a pas, comme de froids moralistes, le droit d'ennuyer les hommes, et qui ne prend sa mission que dans l'art de plaire ! Il n'immola point tout à la vertu ; donc il immola la vertu même : telle fut la logique de la prévention ou de la mauvaise foi. On se prévalut de quelques détails nécessaires à la constitution de ses pièces, pour l'accuser d'avoir négligé les mœurs : comme si des personnages de comédie devaient être des modèles de perfection ; comme si l'austérité, qui ne doit pas même être le fondement de la morale, pouvait devenir la base du théâtre. Eh ! que résulte-t-il de ses pièces les plus libres, de l'*Ecole des Maris* et de l'*Ecole des Femmes* ? Que ce sexe n'est point fait pour une gêne excessive ; que la déiance l'irrite contre des tuteurs et des maris jaloux. Cette morale est-elle nuisible ? N'est-elle pas fondée sur la nature et sur la raison ? Pourquoi prêter à Molière l'odieux dessein de ridiculiser la vieillesse ? Est-ce sa faute si un jeune homme amoureux est plus intéressant qu'un vieillard ; si l'avarice est le défaut d'un âge avancé plutôt que de la jeunesse ? Peut-il changer la nature et renverser les vrais rapports des choses ? Il est l'homme

de la vérité. S'il a peint des mœurs vicieuses, c'est qu'elles existent; et quand l'esprit général de sa pièce emporte leur condamnation, il a rempli sa tâche : il est un vrai philosophe et un homme vertueux. Si le jeune Cléante, à qui son père donne sa malédiction, sort en disant : *Je n'ai que faire de vos dons*, a-t-on pu se méprendre à l'intention du poëte ? Il eût pu sans doute représenter ce fils toujours respectueux envers un père barbare : il eût édifié davantage en associant un tyran et une victime ; mais la vérité, mais la force de la leçon que le poëte veut donner aux pères avares, que devenaient-elles ? L'Harpagon placé au parterre eût pu dire à son fils : *Vois le respect de ce jeune homme : quel exemple pour toi ! Voilà comme il faut être*. Molière manquait son objet, et, pour donner mal à propos une froide leçon, peignait à faux la nature. Si le fils est blâmable, comme il l'est en effet, croit-on que son emportement, aussi bien que la conduite plus condamnable encore de la femme de Georges Dandin, soient d'un exemple bien pernicieux ? Et fera-t-on cet outrage à l'humanité, de penser que le vice n'ait besoin que de se montrer pour entraîner tous les cœurs ? Ceux que Cléante a scandalisés veulent-ils un exemple du respect et de la tendresse filiale ? Qu'ils contemplent dans le *Malade imaginaire* la douleur touchante d'Angélique aux pieds de son père qu'elle croit mort, et les transports de sa joie quand il ressuscite pour l'embrasser. Chaque sujet n'emporte avec lui qu'un certain nombre de sentiments à produire, de vérités à développer ; et Molière ne peut don-

ner toutes les leçons à la fois. Se plaint-on d'un médecin qui sépare les maladies compliquées, et les traite l'une après l'autre ?

Ce sont donc les résultats qui constituent la bonté des mœurs théâtrales ; et la même pièce pourrait présenter des mœurs odieuses, et être d'une excellente moralité. On reproche avec raison à l'un des imitateurs de Molière d'avoir mis sur le théâtre un neveu malhonnête homme, qui, secondé par un valet fripon, trompe un oncle crédule, le vole, fabrique un faux testament, et s'empare de sa succession au préjudice des autres héritiers. Voilà sans doute le comble des mauvaises mœurs : mais que Molière eût traité ce sujet, il l'eût dirigé vers un but philosophique ; il eût peint la destinée d'un vieux garçon, qui, n'inspirant un véritable intérêt à personne, est dépouillé tout vivant par ses collatéraux et ses valets. Il eût intitulé sa pièce le *Célibataire*, et enrichi notre théâtre d'un ouvrage plus nécessaire aujourd'hui qu'il ne le fût le siècle passé.

C'est ce désir d'être utile qui décele un poète philosophe. Heureux s'il conçoit quels services il peut rendre : il est le plus puissant des moralistes. Veut-il faire aimer la vertu ? une maxime honnête, liée à une situation forte de ses personnages, devient pour les spectateurs une vérité de sentiment. Veut-il proscrire le vice ? il a dans ses mains l'arme du ridicule, arme terrible, avec laquelle Pascal a combattu une morale dangereuse, Boileau le mauvais goût, et dont Molière a fait voir sur la scène des effets plus prompts et plus infaillibles. Mais à quelles conditions

cette arme lui sera-t-elle confiée? Avoir à la fois un cœur honnête, un esprit juste; se placer à la hauteur nécessaire pour juger la société; savoir la valeur réelle des choses, leur valeur arbitraire dans le monde, celle qu'il importerait de leur donner; ne point accréditer les vices que l'on attaque, en les associant à des qualités aimables (méprise devenue trop commune chez les successeurs de Molière), qui renforcent ainsi les mœurs, au lieu de les corriger; connaître les maladies de son siècle; prévoir les effets de la destruction d'un ridicule: tels sont, dans tous les temps, les devoirs d'un poète comique. Et ne peut-il pas quelquefois s'élever à des vues d'une utilité plus prochaine? Ce fut un assez beau spectacle de voir Molière seconder le gouvernement dans le dessein d'abolir la coutume barbare d'égorger son ami pour un mot équivoque; et tandis que l'Etat multipliait les édits contre les duels, les proscrire sur la scène, en plaçant, dans la comédie des *Fâcheux*, un homme d'une valeur reconnue qui a le courage de refuser un duel. Cet usage n'apprendra-t-il point aux poètes quel emploi ils peuvent faire de leurs talents, et à l'autorité quel usage elle peut faire du génie?

Si jamais auteur comique a fait voir comment il avait conçu le système de la société, c'est Molière dans le *Misanthrope*: c'est là que, montrant les abus qu'elle entraîne nécessairement, il enseigne à quel prix le sage doit acheter les avantages qu'elle procure; que, dans un système d'union fondé sur l'indulgence mutuelle, une vertu parfaite est dépla-

cée parmi les hommes, et se tourmente elle-même sans les corriger ; c'est un or qui a besoin d'alliage pour prendre de la consistance, et servir aux divers usages de la société. Mais en même temps l'auteur montre, par la supériorité constante d'Alceste sur tous les autres personnages, que la vertu, malgré les ridicules où son austérité l'expose, éclipse tout ce qui l'environne ; et l'or qui a reçu l'alliage n'en est pas moins le plus précieux des métaux.

Molière, après le *Misanthrope*, d'abord mal apprécié, mais bientôt mis à sa place, fut sans contredit le premier écrivain de la nation ; lui seul réveillait sans cesse l'admiration publique. Corneille n'était plus *le Corneille et du Cid et d'Horace* ; les apparitions du Jutin qui, selon l'expression de Molière même, lui dictait ses beaux vers, devenaient tous les jours moins fréquentes ; Racine, encouragé par les conseils et même par les bienfaits de Molière, qui par là donnait un grand homme à la France, n'avait encore produit qu'un seul chef-d'œuvre. Ce fut dans ce moment qu'on attaqua l'auteur du *Misanthrope*. Il avait déjà éprouvé une disgrâce au théâtre : Cotin, le protégé de l'hôtel de Rambouillet, comblé des grâces de la cour ; Boursault, qui forçait Molière de faire la seule action blâmable de sa vie, en nommant ses ennemis sur la scène ; Montfleuri qui, de son temps, eut des succès prodigieux, qui se crut égal, peut-être supérieur à Molière, et mourut sans être détrompé ; tous ces hommes et la foule de leurs protecteurs avaient triomphé

de la chute de *D. Garcia de Navarre*, et peut-être la moitié de la France s'était flattée que l'auteur n'honorerait point sa patrie. Forcés de renoncer à cette espérance, ses ennemis voulurent lui ôter l'honneur de ses plus belles scènes, en les attribuant à son ami Chapelle; artifice d'autant plus dangereux, que l'amitié même, en combattant ces bruits, craint quelquefois d'en triompher trop complètement. Et comment un homme que la considération attachée aux succès vient de chercher dans le sein de la paresse, ne serait-il pas tenté d'en profiter? Et s'il désavoue ces rumeurs, ne ressemble-t-il pas toujours un peu à ces jeunes gens qui, soupçonnés d'être bien reçus par une jolie femme, paraissent, dans leur désaveu même, vous remercier d'une opinion si flatteuse, et n'aspirer en effet qu'au mérite de la discrétion?

Au milieu de ces vaines intrigues, Molière, s'élevant au comble de son art et au-dessus de lui-même, songeait à immoler les vices sur la scène, et commença par le plus odieux. Il avait déjà signalé sa haine pour l'hypocrisie : la chaire n'a rien de supérieur à la peinture des faux dévots dans le *Festin de Pierre*. Enfin, il rassembla toutes ses forces, et donna le *Tartuffe*. C'est là qu'il montre l'hypocrisie dans toute son horreur, la fausseté, la perfidie, la bassesse, l'ingratitude qui l'accompagnent; l'imbécillité, la crédulité ridicule de ceux qu'un *Tartuffe* a séduits; leur penchant à voir partout de l'impiété et du libertinage, leur insensibilité cruelle, enfin l'oubli des nœuds les plus sacrés. Ici, le sublime est sans

cesse à côté du plaisant. Femmes, enfants domestiques, tout devient éloquent contre le monstre; et l'indignation qu'il excite n'étoffe jamais le comique. Quelle circonspection, quelle justesse dans la manière dont l'auteur sépare l'hypocrisie de la vraie piété! C'est à cet usage qu'il a destiné le rôle du frère. C'est le personnage honnête de presque toutes ses pièces; et la réunion de ses rôles de frère formerait peut-être un cours de morale à l'usage de la société. Cet art, qui manque aux satires de Boileau, de tracer une ligne nette et précise entre le vice et la vertu, la raison et le ridicule, est le grand mérite de Molière. Quelle connaissance du cœur! quel choix dans l'assemblage des vices et des travers dont il compose le cortége d'un vice principal! avec quelle adresse il les fait servir à le mettre en évidence! Quelle finesse sans subtilité! quelle précision sans métaphysique dans les nuances d'un même vice! Quelle différence entre la dureté du superstitieux Orgon attendri malgré lui par les pleurs de sa fille, et la dureté d'Harpagon insensible aux larmes de la sienne!

C'est ce même sentiment des convenances, cette sûreté de discernement qui ont guidé Molière, lorsque, mettant sur la scène des vices odieux, comme ceux de Tartuffe et d'Harpagon, c'est un homme et non pas une femme qu'il offre à l'indignation publique. Serait-ce que les grands vices, ainsi que les grandes passions, fussent réservés à notre sexe; ou que la nécessité de haïr une femme fût un sentiment trop pénible, et dût paraître contre

nature? S'il est ainsi, pourquoi, malgré le penchant mutuel des deux sexes, cette indulgence n'est-elle pas réciproque? C'est que les femmes font cause commune; c'est qu'elles sont liées par un esprit de corps, par une espèce de confédération tacite, qui, comme les ligues secrètes d'un Etat, prouve peut-être la faiblesse du parti qui se croit obligé d'y avoir recours.

Molière se délassait de tous ces chefs-d'œuvre par des ouvrages d'un ordre inférieur, mais qui, toujours marqués au coin du génie, suffiraient pour la gloire d'un autre. Ce genre de comique où l'on admet des intrigues de valets, des personnages d'un ridicule outré, lui donnait des ressources dont l'auteur du *Misanthrope* avait dû se priver. Ramené dans la sphère où les anciens avaient été resserrés, il les vainquit sur leur propre terrain. Quel feu! quel esprit! quelle verve! Celui qui appelait Térence un demi-Ménandre aurait sans doute appelé Ménandre un demi-Molière. Quel parti ne tire-t-il pas de ce genre pour peindre la nature avec plus d'énergie! Cette mesure précise qui réunit la vérité de la peinture et l'exagération théâtrale, Molière la passe alors volontairement, et la sacrifie à la force de ses tableaux.

Mais quelle heureuse licence! avec quelle candeur comique un personnage grossier, dévoilant des idées ou des sentiments que les autres hommes dissimulent, ne trahit-il pas d'un seul mot la foule de ses complices! naïveté d'un effet toujours sûr au théâtre, mais que le poète ne rencontre que dans les

états subalternes, et jamais dans la bonne compagnie, où chacun laisse deviner tous ses ridicules avant que de convenir d'un seul. Aussi est-ce le comique bourgeois qui produit le plus de ces mots que leur vérité fait passer de bouche en bouche. On sait, par exemple, que les hommes n'ont guère pour but que leur intérêt dans les conseils qu'ils donnent. Cette vérité, exprimée noblement, eût pu ne pas laisser de traces. Mais qu'un bourgeois, voyant la fille de son voisin attaquée de mélancolie, conseille au père de lui acheter une garniture de diamants pour hâter sa guérison, le mot qu'il s'attire: *Vous êtes orfèvre, monsieur Josse*, ne peut plus s'oublier, et devient proverbe dans l'Europe. Telle est la fécondité de ces proverbes, telle est l'étendue de leur application, qu'elle leur tient lieu de noblesse aux yeux des esprits les plus élevés, chez lesquels ils ne sont pas moins d'usage que parmi le peuple.

Mais si Molière a renforcé les traits de ses figures, jamais il n'a peint à faux ni la nature, ni la société. Chez lui, jamais de ces marquis burlesques, de ces vieilles amoureuses, de ces Aramintes folles à dessein; personnages de convention parmi ses successeurs, et dont le ridicule forcé, ne peignant rien, ne corrige personne. Point de ces supercheries sans vraisemblance, de ces faux contrats qui concluent les mariages dans nos comédies, et qui nous feront regarder par la postérité comme un peuple de dupes et de faussaires. S'il a mis sur la scène des intrigues avec de jeunes personnes, c'est qu'alors on s'adressait

à elles plutôt qu'à leurs mères, qui avaient rarement la prétention d'être les sœurs aînées de leurs filles. Jamais il ne montre ses personnages corrigés par la leçon qu'ils ont reçue. Il envoie le Misanthrope dans un désert, le Tartuffe au cachot; ses jaloux n'imaginent qu'un moyen de ne plus l'être, c'est de renoncer aux femmes; le superstitieux Orgon, trompé par un hypocrite, ne croira plus aux honnêtes gens: il croit abjurer son caractère, et l'auteur le lui conserve par un trait de génie. Enfin, son pinceau a si bien réuni la force et la fidélité, que, s'il existait un être isolé, qui ne connût ni l'homme de la nature, ni l'homme de la société, la lecture réfléchie de ce poète pourrait lui tenir lieu de tous les livres de morale et du commerce de ses semblables.

Telle est la richesse de mon sujet, qu'on imputera sans doute à l'oubli les sacrifices que je fais à la précision. Je m'entends reprocher de n'avoir point développé l'âme de Molière; de ne l'avoir point montré toujours sensible et compatissant, assignant aux pauvres un revenu annuel sur ses revenus, immolant aux besoins de sa troupe les nombreux avantages qu'on lui faisait envisager en quittant le théâtre, sacrifiant même sa vie à la pitié qu'il eut pour des malheureux, en jouant la comédie la veille de sa mort. O Molière! tes vertus te rendent plus cher à ceux qui t'admirent; mais c'est ton génie qui intéresse l'humanité, et c'est lui surtout que j'ai dû peindre. Ce génie si élevé était accompagné d'une raison toujours sûre, calme et sans en-

thousiasme, jugeant sans passion les hommes et les choses : c'est par elle qu'il avait deviné Racine, Baron ; apprécié La Fontaine, et connu sa propre place. Il paraît qu'il méprisait, ainsi que le grand Corneille, cette modestie affectée, ce mensonge des âmes communes, manège ordinaire à la médiocrité, qui appelle de fausses vertus au secours d'un petit talent. Aussi déployait-il toujours une hauteur inflexible à l'égard de ces hommes qui, fiers de quelques avantages frivoles, veulent que le génie ne le soit pas des siens ; exigent qu'il renonce pour jamais au sentiment de ce qui lui est dû, et s'immole sans relâche à leur vanité. A cette raison impartiale, il joignait l'esprit le plus observateur qui fut jamais. Il étudiait l'homme dans toutes les situations ; il épiait surtout ce premier sentiment si précieux, ce mouvement involontaire qui échappe à l'âme dans sa surprise, qui révèle le secret du caractère, et qu'on pourrait appeler le mot du cœur. La manière dont il excusait les torts de sa femme, se bornant à la plaindre, si elle était entraînée vers la coquetterie par un charme aussi invincible qu'il était lui-même entraîné vers l'amour, décèle à la fois bien de la tendresse, de la force d'esprit, et une grande habitude de réflexion. Mais sa philosophie, ni l'ascendant de son esprit sur ses passions, ne purent empêcher l'homme qui a le plus fait rire la France, de succomber à la mélancolie : destinée qui lui fut commune avec plusieurs poëtes comiques ; soit que la mélancolie accompagne naturellement le génie de la réflexion, soit que l'observateur trop attentif du cœur hu-

main en soit puni par le malheur de le connaître. Que ceux qui savent lire dans le cœur des grands hommes conçoivent encore qu'elle dut être son indignation contre les préjugés dont il fut la victime. L'homme le plus extraordinaire de son temps, comme Boileau le dit depuis à Louis XIV, celui chez qui tous les ordres de la société allaient prendre des leçons de vertu et de bienséance, se voyait retranché de la société. Ah! du moins, s'il eût pressenti quelle justice on devait lui rendre! s'il eût pu prévoir qu'un jour dans ce temple des arts!.... Mais non, il meurt; et, tandis que Paris est inondé, à l'occasion de sa mort, d'épigrammes folles et cruelles, ses amis sont forcés de cabaler pour lui obtenir *un peu de terre*. On la lui refuse longtemps; on déclare sa cendre indigne de se mêler à la cendre des Harpagons et des Tartuffes dont il a vengé son pays; et il faut qu'un corps illustre attende cent années pour apprendre à l'Europe que nous ne sommes pas tous des barbares. Ainsi fut traité par les Français l'écrivain le plus utile à la France.

Malgré ses défauts, malgré les reproches qu'on fait à quelques-uns de ses dénoûments, à quelques négligences de style et à quelques expressions licencieuses, il fut avec Racine celui qui marcha le plus rapidement vers la perfection de son art. Mais Racine a été remplacé: Molière ne le fut pas; et même à génie égal, ne pouvait guère l'être. C'est qu'il réunit des avantages et des moyens presque toujours séparés. Homme de lettres, il connut le monde et la cour; ornement de

son siècle, il fut protégé ; philosophe, il fut comédien. Depuis sa mort, tout ce que peut faire l'esprit venant après le génie, on l'a vu exécuté : mais si Regnard, toujours bon plaisant, toujours comique par son style, souvent par la situation, dans ses pièces privées de moralité ; ni Dancourt, soutenant par un dialogue vif, facile et gai, une intrigue agréable, quoique licencieuse gratuitement ; ni Dufresni, toujours plein d'esprit, philosophe dans les détails, très-peu dans l'ensemble, faisant sortir son comique ou du mélange de plusieurs caractères inférieurs, ou du jeu de deux passions contrariées l'une par l'autre dans le même personnage ni quelques auteurs célèbres par un ou deux bons ouvrages dans le genre où Molière en a tant donné : rien n'a dédommagé la nation, forcée enfin d'apprécier ce grand homme, en voyant sa place vacante pendant un siècle.

La trempe vigoureuse de son génie le mit sans effort au-dessus de deux genres qui ont depuis occupé la scène. L'un est le comique attendrissant, trop admiré, trop décrié ; genre inférieur qui n'est pas sans beauté, mais qui, se proposant de tracer des modèles de perfection, manque souvent de vraisemblance, et est peut-être sorti des bornes de l'art en voulant les reculer. L'autre est ce genre plus faible encore, qui, substituant à l'imitation éclairée de la nature, à cette vérité toujours intéressante, seul but de tous les beaux-arts, une imitation puérile, une vérité minutieuse, fait de la scène un miroir où se répètent froidement et sans choix les détails les plus fri-

voles; exclut du théâtre ce bel assortiment de parties heureusement combinées, sans lequel il n'y a point de vraie création, et renouvelera parmi nous ce qu'on a vu chez les Romains, la comédie changée en simple pantomime, dont il ne restera rien à la postérité que le nom des acteurs qui, par leurs talents, auront caché la misère et la nullité des poëtes.

Tous ces drames, mis à la place de la vraie comédie, ont fait penser qu'elle était anéantie pour jamais. La révolution des mœurs a semblé autoriser cette crainte. Le précepte *d'être comme tout le monde*, ayant fait de la société un bal masqué où nous sommes tous cachés sous le même déguisement, ne laisse percer que des nuances sur lesquelles le microscope théâtral dédaigne de s'arrêter; et les caractères, semblables à ces monnaies dont le trop grand usage a effacé l'empreinte, ont été détruits par l'abus de la société poussée à l'excès. C'est peu d'avoir semé d'épines la carrière, on s'est plu encore à la borner. Des conditions entières, qui autrefois payaient fidèlement un tribut de ridicules à la scène, sont parvenues à se soustraire à la justice dramatique: privilége que ne leur eût point accordé le siècle précédent, qui ne consultait point en pareil cas les intéressés, et n'écoutait pas la laideur déclamant contre l'art de peindre. Certains vices ont formé les mêmes prétentions, et ont trouvé une faveur générale. Ce sont des vices protégés par le public, dans la possession desquels on ne veut point être inquiété; et le poëte est forcé de les ménager comme des

coupables puissants que la multitude de leurs complices met à l'abri des recherches. S'il est ainsi, la vraie comédie n'existera bientôt plus que dans ces drames de société que leur extrême licence (car ils peignent nos mœurs) bannit à jamais de tous les théâtres publics.

Qui pourra vaincre tant d'obstacles multipliés ? Le génie. On a répété que si Molière donnait ses ouvrages de nos jours, la plupart ne réussiraient point. On a dit une chose absurde. Eh ! comment peindrait-il des mœurs qui n'existent plus ? Il peindrait les nôtres : il arracherait le voile qui dérobe ces nuances à nos yeux. C'est le propre du génie de rendre digne des beaux arts la nature commune. Ce qu'il voit existait, mais n'existe que pour lui. Ce paysage sur lequel vous avez promené vos yeux, le peintre qui le considérait avec vous, le retrace sur la toile, et vous ne l'avez vu que dans ce moment : Molière est ce peintre. Le caractère est-il faible, ou veut-il se cacher, renforcez la situation ; c'est une espèce de torture qui arrache au personnage le secret qu'il veut cacher. Tout devient théâtral dans les mains d'un homme de génie. Quoi de plus odieux que le Tartuffe ? de plus aride en apparence que le sujet des *Femmes savantes* ? Et ce sont les chefs-d'œuvre du théâtre. Quoi de plus triste qu'un pédant pyrrhonien incertain de son existence ? Molière le met en scène avec un vieillard prêt à se marier, qui le consulte sur le danger de cet engagement. On conçoit dès lors tout le comique d'un pyrrhonisme qui s'exerce sur la fidélité d'une jolie femme.

Qui ne croirait, à nous entendre, que tous les vices ont disparu de la société ? Ceux mêmes contre lesquels Molière s'est élevé, croit-on qu'ils soient anéantis ? N'est-il plus de Tartuffe ? et, s'il en existe encore, pense-t-on qu'en renonçant au manteau noir et au jargon mystique, ils aient renoncé à la perfidie et à la séduction ? Ce sont des criminels dont Molière a donné le signalement au public, et qui sont cachés sous une autre forme. Les ridicules mêmes qu'il a détruits n'en auraient-ils pas produit de nouveaux ? Ne ressembleraient-ils pas à ces végétaux dont la destruction en fait naître d'autres sur la terre qu'ils ont couverte de leurs débris ? Tel est le malheur de la nature humaine. Gardons-nous d'en conclure qu'on ne doive point combattre les ridicules : l'intervalle qui sépare la destruction des uns et la naissance des autres, est le prix de la victoire qu'on remporte sur eux. Que dirait-on d'un homme qui ne souhaiterait pas la fin d'une guerre ruineuse, sous prétexte que la paix est rarement de longue durée ?

N'existerait-il pas un point de vue d'où Molière découvrirait une nouvelle carrière dramatique ? Répandre l'esprit de société fut le but qu'il se proposa : arrêter ses funestes effets serait-il un dessein moins digne d'un sage ? Verrait-il, sans porter la main sur ses crayons, l'abus que nous avons fait de la société et de la philosophie ; le mélange ridicule des conditions ; cette jeunesse qui a perdu toute morale à quinze ans, toute sensibilité à vingt ; cette habitude malheureuse de vivre

ensemble sans avoir besoin de s'estimer; la difficulté de se déshonorer, et, quand on y est enfin parvenu, la facilité de recouvrer son honneur et de rentrer dans cette île autrefois *escarpée et sans bords*? Les découvertes nouvelles faites sur le cœur humain par La Bruyère et d'autres moralistes, le comique original d'un peuple voisin qui fut inconnu à Molière, ne donneraient-ils pas de nouvelles leçons à un poëte comique? D'ailleurs est-il certain que nos mœurs, dont la peinture nous amuse dans des romans agréables et dans des contes charmants, seront toujours ridicules en pure perte pour le théâtre? Rendons-nous plus de justice, augurons mieux de nos travers, et ne désespérons plus de pouvoir rire un jour à nos dépens. Après une déroute aussi complète des ridicules qu'on la vit du temps de Molière, peut-être avaient-ils besoin d'une longue paix pour se mettre en état de reparaître. De bons esprits ont pensé qu'il fallait la révolution d'un siècle pour renouveler le champ de la comédie. Le terme est expiré: la nation demande un poëte comique: qu'il paraisse; le trône est vacant.

QUESTION

Pourquoi ne donnez-vous plus rien au public?

RÉPONSE

C'est que le public me paraît avoir le comble du mauvais goût et la rage du dénigrement.

C'est qu'un homme raisonnable ne peut agir sans motif, et qu'un succès ne me ferait aucun plaisir, tandis qu'une disgrâce me ferait peut-être beaucoup de peine.

C'est que je ne dois pas troubler mon repos, parce que la compagnie prétend qu'il faut divertir la compagnie.

C'est que je travaille pour les Variétés amusantes, qui sont le Théâtre de la Nation; et que je mène de front, avec cela, un ouvrage philosophique, qui doit être imprimé à l'imprimerie royale.

C'est que le public en use avec les gens de lettres, comme les racoleurs du pont Saint-Michel avec ceux qu'ils enrôlent: enivrés le premier jour, dix écus, et des coups de bâton le reste de leur vie.

C'est qu'on me presse de travailler, par la même raison que, quand on se met à sa fenêtre, on souhaite de voir passer dans les rues des singes ou des meneurs d'ours.

Exemple de M. Thomas, insulté pendant toute sa vie et loué après sa mort.

Gentilshommes de la chambre, comédiens, censeurs, la police, Beaumarchais.

C'est que j'ai peur de mourir, sans avoir vécu.

C'est que tout ce qu'on me dit pour m'engager à me produire est bon à dire à Saint-Ange et à Murville.

C'est que j'ai à travailler, et que les succès perdent du temps.

C'est que je ne voudrais pas faire comme les gens de lettres, qui ressemblent à des ânes, ruant et se battant devant un râtelier vide.

C'est que, si j'avais donné à mesure les bagatelles dont je pouvais disposer, il n'y aurait plus pour moi de repos sur la terre.

C'est que j'aimé mieux l'estime des honnêtes gens et mon bonheur particulier, que quelques éloges, quelques écus, avec beaucoup d'injures et de calomnies.

C'est que, s'il y a un homme sur la terre qui ait le droit de vivre pour lui, c'est moi, après les méchancetés qu'on m'a faites à chaque succès que j'ai obtenu.

C'est que jamais, comme dit Bacon, on n'a vu marcher ensemble la gloire et le repos.

Parce que le public ne s'intéresse qu'aux succès qu'il n'estime pas.

Parce que je resterais à moitié chemin de la gloire de Jeannot.

Parce que j'en suis à ne plus vouloir plaire qu'à qui me ressemble.

C'est que plus mon affiche littéraire s'efface, plus je suis heureux.

C'est que j'ai connu presque tous les hommes célèbres de notre temps, et que je les ai vus malheureux par cette belle passion de célébrité, et mourir après avoir dégradé par elle leur caractère moral.

Item entitled "A Woman's Life" appearing in the *Journal of the American Association for the Advancement of Science*, Vol. 10, No. 1, 1901, pp. 1-12, is as follows:

L'HOMME DE LETTRES

DISCOURS PHILOSOPHIQUE

Nobles enfants des arts, vous que la gloire enflamme,
Qui, soigneux d'agrandir, de féconder votre âme,
Ajoutez en silence à ses trésors divers,
Pour la produire un jour aux yeux de l'univers ;
Qui d'entre vous n'aspire à cet honneur suprême,
De servir les mortels en s'éclairant soi-même ?
Laissez-moi contempler vos devoirs, vos destins,
Tous les droits que sur vous le ciel donne aux humains.
Ce sont vos sentiments que ma bouche répète ;
Ils méritaient sans doute un plus digne interprète.
Ah ! que ne puis-je au moins, retracant leur grandeur,
Les peindre à tous les yeux comme ils sont dans mon cœur !
Quelle est de ces rivaux l'ambition sublime ?
Dans leurs travaux heureux quel espoir les anime ?
C'est ce noble désir d'éclairer nos esprits,
De porter la vertu dans nos cœurs attendris :
Mais ce droit n'appartient qu'au mortel qu'elle inspire ;
Lui seul peut sur notre âme exercer cet empire,
Lui seul dans notre sein lance des traits brûlants.
L'école des vertus est celle des talents ;

Plus l'âme est courageuse et plus elle est sensible ;
 L'esprit reçoit de l'âme une force invincible ;
 Chaque vertu nouvelle ajoute à sa vigueur.
 Courez à votre ami qu'opprime le malheur ;
 Par des soins généreux réveillez son courage,
 Et des vertus ensuite allez tracer l'image.
 Je les vois, respirant sous vos hardis pinceaux,
 D'un charme inexprimable animer vos tableaux.
 Vertu, sans vous aimer, quel mortel peut vous peindre ?
 S'il en existe un seul, ô Dieu ! qu'il est à plaindre !
 Sans cesse, en contemplant vos traits majestueux,
 Devant son propre ouvrage il baissera les yeux ;
 En s'immortalisant, il flétrit sa mémoire,
 Et consacre sa honte aux fastes de la gloire.
 Mais de ces sentiments qui peut vous animer ?
 Dans votre âme à jamais comment les imprimer ?
 Sera-ce en les portant dans un monde frivole ?
 A d'absurdes égards il faut qu'on les immole.
 Pourriez-vous soutenir, sans dégrader vos mœurs,
 Le choc des préjugés, des vices, des erreurs,
 Dont la foule en tout temps vous assiége et vous presse ?
 Fuyez : qu'attendez-vous ? une vaine richesse ?
 Ce vil présent du sort serait trop acheté ;
 Vos cœurs perdaient, hélas ! leur sensibilité,
 Cette austère hauteur, ce courage inflexible
 Qui porte un jugement sévère, incorruptible,
 A l'homme, aux actions marque leur juste prix,
 Et par la vérité subjugue les esprits.
 Quel est ce malheureux qui d'un encens coupable
 Fatigue lâchement un mortel méprisable ?
 Ose-t-il dispenser de ses vénales mains

Ce trésor précieux, l'estime des humains ?
 Mes amis, jurons tous, dans ce temple où nous sommes (*),
 De ne point avilir l'art de parler aux hommes,
 De faire devant nous marcher la vérité,
 De ne mentir jamais à la postérité,
 De pouvoir dire un jour à cet arbitre auguste :
 Jugez sur notre foi, votre arrêt sera juste.
 C'est alors que l'on peut, par d'utiles écrits,
 Des mortels incertains diriger les esprits.
 Opinion, nos goûts, nos mœurs sont ton ouvrage,
 Dieu t'a soumis le monde et te soumet au sage :
 Du fond de sa retraite il t'impose des lois :
 Tu marchais au hasard ; il te guide à son choix ;
 Avec la vérité sa voix d'intelligence
 Fonde, affermit, combat, renverse ta puissance.
 Grands hommes, c'est à vous d'exercer son pouvoir ;
 Notre cœur appartient à qui sait l'émouvoir ;
 Vous avez de l'erreur détruit la tyrannie ;
 L'univers a changé devant votre génie.
 Souvent à notre insu votre âme vit en nous,
 Et la raison d'un seul est la raison de tous.
 Laissez frémir la haine, et l'erreur, et l'envie ;
 Détruire un préjugé, c'est servir sa patrie.
 La vérité défend le trône et les autels,
 Et la fille des cieux ne peut nuire aux mortels,
 Elle émousse les traits de l'ardent fanatisme,
 Des tyrans de l'esprit combat le despotisme ;
 Jusqu'au milieu des cours elle va quelquefois
 Démentir les flatteurs et détrôner les rois.

(*) L'Académie française, pour laquelle cet ouvrage a été composé en 1765.

Mais souvent, dans un siècle où l'on craint la lumière,
Le génie opprimé rampe dans la poussière ;
L'orgueil intolérant en prive l'univers ;
On le hait, on l'accable, on lui donne des fers :
On défend la pensée au seul être qui pense.
Vous qui des souverains partagez la puissance,
S'il est un vrai talent, par le sort opprimé,
Qui, faute d'un regard, languisse inanimé ;
Craignez de l'avenir la terrible sentence ;
Mais, non : votre pays vous a jugé d'avance.
Ah ! si vous ignorez le prix des vrais talents,
Demandez-le à ces rois dont les soins vigilants,
Arrachant cette plante à son climat stérile,
Feront germer ses fruits sur un sol plus fertile.
Mais il reste un espoir aux talents méconnus :
C'est de répandre au moins l'exemple des vertus :
Cette gloire est certaine, et ne craint point d'outrage.
L'exemple des vertus est la dette du sage ;
Ses écrits sont un don fait à l'humanité.
Que le mortel sensible, épris de leur beauté,
Las de voir des coeurs morts, leurs vices, leur bassesse,
Dans ces fiers monuments retrouvant sa noblesse,
Contemple avec transport les traits de sa grandeur,
Et cherche un doux asile auprès de votre cœur.
Eh bien ! il faudra donc, dans cette lice immense,
Fatiguer, tourmenter ma pénible existence.
Pourquoi ? pour embrasser une ombre qui s'ensuit,
Désespérer à la fois celui qui la poursuit,
Celui qu'elle a trompé, celui qui la possède !
Cruelle illusion, qui m'échappe et m'obsède,
Qu'à travers mille écueils il me faudra chercher,

Que, jusque dans mes bras, on viendra m'arracher !
 Heureux du moins, heureux, si la haine et l'envie,
 Complices de ma mort et bourreaux de ma vie,
 Souffrent que sur ma cendre on sème quelques fleurs,
 Qui croissent auprès d'elle, et naissent quand je meurs !
 Dieu ! qu'entends-je ? est-ce ainsi qu'on parle de la gloire ?
 S'élever par son âme, ennobrir sa mémoire,
 Créer un nom fameux triomphant de la mort,
 Que tout cœur né sensible entend avec transport ;
 Des vertus, des talents présenter l'assemblage
 À nos regards charmés d'une si belle image !
 Amis, la gloire existe, et ses droits sont certains.
 Quand Dieu créa la terre et forma les humains,
 Il fit naître la gloire, ainsi que lui féconde,
 Lui commanda d'instruire et d'embellir le monde,
 De mesurer les cieux, de subjuger les mers,
 Et lui commit le soin d'achever l'univers.
 Que parlez-vous ici de fleurs sur votre cendre ?
 Sont-ce les seuls tributs que vous devez attendre ?
 La gloire est-elle ingrate ? et ne la vois-je pas,
 Quand vous marchez vers elle, accourir dans vos bras ?
 Ce sentiment si prompt d'involontaire estime,
 Qu'arrachent les talents, que leur aspect imprime,
 Que l'or ni les grandeurs n'excitent point en nous,
 N'est-il pas votre bien ? n'est-il pas fait pour vous ?
 Répandre avec chaleur son active pensée,
 C'est la grandeur de l'âme au dehors annoncée,
 Par des signes certains offerte à tous les yeux.
 Arrachez, déchirez le voile injurieux,
 Dont le sort veut couvrir cette empreinte divine,
 Qui d'une âme choisie atteste l'origine.

Il faut juger les cœurs sans peser les destins ;
Epictète est par l'âme égal aux Antonins.

Les beaux-arts sont de tous l'immortel héritage ;
Tous ont sur cet autel présenté leur hommage.

Voyez ce Richelieu, ce fier vengeur des lis,
Tonnant autour du trône où son maître est assis ;
Il dispute à la fois, et d'une ardeur pareille,
L'Alsace à l'empereur, et le Cid à Corneille.

Ah ! vous m'ouvrez les yeux, vous entraînez mes pas.

Mais, quoi ! tous ces écueils, ces malheurs, ces combats !

La haine qui se tait ! la basse calomnie

Sans cesse repoussée et sans cesse impunie !

L'homme vil et puissant qui, pour percer mon cœur,
D'une main subalterne achète la fureur !

Eh bien ! que craignez-vous ? Un bras plus redoutable

Vous couvre d'une égide auguste, impénétrable.

Le jugement public ; voilà votre vengeur,

Votre ami, votre appui, votre consolateur ;

Je le vois vous conduire au fond d'un sanctuaire,

Dont rien ne brisera l'invincible barrière.

Sous ce puissant abri, placez-vous par vos mœurs.

C'est là qu'on peut braver les absurdes rumeurs,

De l'orgueil forcené la vengeance hautaine,

Voir en pitié la rage, et sourire à la haine.

Ah ! plutôt saisissons un espoir plus heureux :

Il est, il est encor des mortels généreux

Dont l'amitié touchante, active et courageuse,

Défendra hautement votre vie orageuse,

Soutiendra les assauts du superbe oppresseur,

Et sera de vos jours l'orgueil et la douceur.

Quel prix plus glorieux ? que faut-il davantage ?

J'embrasse avec transport ce fortuné présage ;
 Mais l'avoûrai-je enfin ? il me faut un bonheur
 Qui s'attache à mon être, et qui tienne à mon cœur.
 Eh ! ne l'avez-vous pas ? quoi donc ! cette âme immense
 Qui sait trouver en soi sa plus vive existence,
 Qui tend tous ses ressorts, qui s'agit en tous sens,
 Qui voudrait même en vain réprimer ses élans,
 De ses propres plaisirs n'est-elle pas la mère ?
 Ces morts, dont la raison nous guide et nous éclaire,
 Ne vont-ils pas dans nous verser leurs sentiments,
 De leurs cœurs enflammés rapides mouvements ?
 S'emparer de leur âme et l'égaler peut-être,
 Fixer, éterniser chaque instant de son être,
 Est-il un sort plus doux, un plaisir plus touchant ?
 Conserve-moi, grand Dieu ! le fortuné penchant
 Qui place dans moi seul mon bonheur, ma richesse,
 M'arrache aux passions d'une ardente jeunesse,
 Et trompant de mon cœur la sensibilité,
 De ses feux sans péril nourrit l'activité.
 Tout n'appartient-il pas au mortel né sensible ?
 Il est de l'univers possesseur invisible ;
 Il va, de tous les arts, par un heureux larcin,
 Dérober les trésors, les renferme en son sein :
 Tout est vivant pour lui ; son âme active et pure
 Existe dans chaque être et remplit la nature,
 Partout de son bonheur va saisir l'aliment,
 Le dévore et s'ensuit avec un sentiment,
 Un autre don du ciel ornera votre vie.
 Imagination, compagne du génie,
 Toi, dont la main brillante et prodigue de fleurs
 Étend sur l'univers tes riantes couleurs !

Le génie entouré de tes heureux prestiges,
Sous tes yeux, à ta voix, enfante des prodiges.
Sur ton aile rapide il vole dans les cieux,
Embrasse d'un coup d'œil tous les temps, tous les lieux;
Des empires détruits il revoit l'origine,
Le choc de leurs destins, leur grandeur, leur ruine;
Parcourt avidement tous ces tableaux divers
Qu'aux regards des mortels les siècles ont offerts,
La nature et ses jeux, ses travaux, ses caprices,
Miracles échappés à ses mains créatrices,
Le combat et l'accord de tous les éléments,
Le sillon de l'éclair et la fuite des vents,
Voici l'instant propice : il s'agit, il s'enflamme,
Un nouvel univers va sortir de son âme :
De ce monde nouveau les éléments pressés
D'abord sont au hasard et sans ordre entassés :
L'imagination plane sur cet abîme :
Le chaos fuit, tout naît, chaque germe s'anime,
L'esprit actif et prompt, dans un rapide élan,
Du monde qu'il médite a dessiné le plan ;
Tout s'arrange : l'idée informe, languissante,
Appelle autour de soi l'image obéissante :
Soudain l'image accourt, et par d'heureux accords,
Vient s'unir à l'idée, et lui donner un corps,
Tous les traits sont marqués : les couleurs s'assortissent ;
Sous de riants pinceaux les êtres s'embellissent,
Et placés avec art, contrastés avec choix,
Sous l'œil du créateur se pressent à la fois,
Il frémit, il palpite ; et son âme rayie
Sent l'ivresse sublime et l'orgueil du génie,
Eh bien ! avec ce sens, cet instinct merveilleux,

Pouvez-vous sans rougir vous croire malheureux ?
Ah ! bénissez plutôt ce fortuné partage :
Aux vertus à jamais consacrez-en l'usage.
Vivez pour la patrie et pour l'humanité,
Pour l'amitié, la gloire et la postérité ;
De vos cœurs avec soin défendez la noblesse ;
D'un sentiment jaloux repoussez la bassesse :
Chérissons le rival qui peut nous surpasser :
Montrez-moi mon vainqueur, et je cours l'embrasser
De la lice à l'envie franchissez la barrière,
Et vous direz un jour, au bout de la carrière :
« Le destin m'opprimait, et moi, je l'ai vaincu :
J'ai senti l'existence, et mon cœur a vécu.

TABLEAUX HISTORIQUES

DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

EXTRAIT DE L'AVANT-PROPOS DE P. R. GUIS

(Paris, 1824, in-8°)

S'il entreprend de retracer le tableau des révolutions dont le royaume de Naples a été le théâtre, c'est avec la plume de Saint-Réal qu'il en écrit l'histoire. Il semblait préluder par ce morceau vraiment remarquable à une autre composition plus importante, et par le sujet, et par la manière dont il est traité; nous voulons parler des *Tableaux de la Révolution française* (1) que Chamfort a dessinés d'une main ferme et hardie. L'ardeur avec laquelle Chamfort s'attacha au char de la révolution, l'espèce d'enthousiasme avec lequel il en professait les principes, il en suivait les événements, il en exaltait les hommes, il en approuvait les institutions, en même temps qu'il immolait impitoyablement à son opinion tout ce qui ne la partageait pas, qu'il poursuivait de ses sarcasmes quiconque avait le malheur de ne pas penser comme lui, revivent tout entiers dans les tableaux qu'il a tracés des premières époques de nos orages politiques : il dessine à grands traits, et ses por-

(1) *Tableaux de la Révolution française*, ou Collection de quarante-huit gravures représentant les événements principaux qui ont eu lieu en France, depuis la transformation des Etats-généraux en Assemblée nationale, le 20 juin 1789; ouvrage dont le texte primitif est de Chamfort, mais que son éditeur fit refaire à plusieurs reprises, selon que la France changeait de mode de gouvernement, afin qu'il fût toujours au niveau des opinions qui régnaient.

traits ont la physionomie du moment. Aujourd'hui que l'expérience est venue amortir le feu des passions, que la réflexion s'est arrêtée sur l'histoire de nos agitations politiques, qu'elle en a médité les principes et les causes, qu'elle s'est rendu un compte plus exact des hommes et des choses, il nous semble que les tableaux de la révolution sont peints moins avec les couleurs de l'histoire qu'avec les passions du temps. Cependant, comme ils sont une image fidèle des opinions et des sentiments d'une partie de la nation à l'époque où ils furent faits, ils doivent être considérés comme un des monuments historiques les plus précieux de cette époque. Il n'est pas étonnant que, placé sur le cratère, au milieu des éclairs et des détonations, Chamfort porte dans ses récits le feu et la chaleur de tout ce qu'il voit, de tout ce qu'il entend. Il faut se reporter au temps où cet ouvrage fut composé, se pénétrer des opinions de l'auteur, se rappeler les circonstances de sa vie, ce qu'il pensait de la société telle qu'il la voyait organisée avant la révolution, la haine implacable que, dans l'ivresse de l'amour-propre, il avait vouée à certaines conditions. Les excès d'une populace effrénée ne sont pour lui que de justes représailles de ce que le peuple a eu à souffrir pendant tant de siècles, de quelques castes privilégiées. La vengeance est permise à qui a si longtemps gémi dans l'oubli de ses droits. L'incendie qui consume l'édifice social ne fait qu'éclairer le triomphe de la liberté. La France est en travail d'une régénération politique ; Chamfort s'en est promis les plus heureux résultats : cette pensée l'absorbe tout entier : il ne voit dans tous les événements qui se pressent autour de lui que le concours de tout un peuple à hâter l'enfantement de la liberté.

TABLEAUX HISTORIQUES DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

INTRODUCTION

La Révolution de 1789 est le résultat d'un assemblage de causes agissant depuis des siècles, et dont l'action rapidement accrue, fortement accélérée dans ces derniers temps, s'est trouvée tout à coup aidée d'un concours de circonstances dont la réunion paraît un prodige.

Jetons un coup d'œil sur notre histoire ; c'est celle de tous les maux politiques qui peuvent accabler un peuple. On s'étonne qu'il ait pu subsister tant de siècles, en gémissant sous le fardeau de tant de calamités. Mais c'est à la patience de nos ancêtres et de nos pères que les générations suivantes devront la félicité qui les attend. Si la Révolution s'était faite plus tôt, si l'ancien édifice fût tombé avant que la nation, par ses lumières récentes, fût en état d'en reconstruire un nouveau, sur un plan vaste, sage et régulier, la France,

dans les âges suivants, n'eût pas joui de la prospérité qui lui est réservée, et le bonheur de nos descendants n'eût pas été, comme il le sera sans doute, proportionné aux souffrances de leurs aïeux.

Après l'affranchissement des communes (car nous ne remonterons pas plus haut, le peuple était serf, et les esclaves n'ont point d'histoire), à cette époque, les Français sortirent de leur abrutissement; mais ils ne cessèrent pas d'être avilis. Un peu moins opprimés, moins malheureux, ils n'en furent pas moins contraints de ramper devant des hommes appelés nobles et prêtres qui, depuis si long-temps formaient deux castes privilégiées. Seulement quelques individus parvenaient, de loin en loin, à s'élever au-dessus de la classe opprimée, par le moyen de l'anoblissement; invention de la politique ou plutôt de l'avarice des rois, qui vendirent à plusieurs de leurs sujets nommés roturiers quelques-uns des droits et des priviléges attribués aux nobles. Parmi ces priviléges, était l'exemption de plusieurs impôts avilissants, dont la masse, croissant par degrés, retombait sur la nation contribuable, qui voyait ainsi ses oppresseurs se recruter dans son sein, se perpétuer par elle, et les plus distingués de ses enfants passer parmi ses adversaires. Le droit de conférer la noblesse et les abus qui en résultèrent devinrent le fléau du peuple

pendant plusieurs générations successives. Des guerres continuelles, les nouvelles impositions qu'elles occasionnèrent, rendirent ce fardeau toujours plus insupportable. Mais ce qui fut encore plus funeste, c'est qu'elles prolongèrent l'ignorance et la barbarie de la nation.

La renaissance des lettres, au seizième siècle, paraissait devoir amener celle de la raison : mais, égarée dès ses premiers pas dans le dédale des disputes religieuses et scolastiques, elle ne put servir aux progrès de la société ; et cinquante ans de guerres civiles, dont l'ambition des grands fut la cause et dont la religion fut le prétexte, plongèrent la France dans un abîme de maux dont elle ne commença à sortir que vers la fin du règne de Henri IV. La régence de Marie de Médicis ne fut qu'une suite de faiblesses, de désordres et de déprédati ons. Enfin Richelieu parut, et l'aristocratie féodale sembla venir expirer au pied du trône. Le peuple, un peu soulagé, mais toujours avili, compta pour une vengeance et regarda comme un bonheur la chute de ces tyrans subalternes écrasés sous le poids de l'autorité royale. C'était sans doute un grand bien, puisque le ministre faisait cesser les convulsions politiques qui tourmentaient la France depuis tant de siècles. Mais qu'arriva-t-il ? Les aristocrates, en cessant d'être redoutables au roi, se rendirent

aussitôt les soutiens du despotisme. Ils restèrent les principaux agents du monarque, les dépositaires de presque toutes les portions de son pouvoir. Richelieu, né dans leur classe, dont il avait conservé tous les préjugés, crut, en leur accordant des préférences de toute espèce, ne leur donner qu'un faible dédommagement des immenses avantages qu'ils avaient perdus les principaux membres de cette classe privilégiée. Ils environnèrent le trône ils en bloquèrent toutes les avenues. Maîtres de la personne du monarque et du berceau de ses enfants, ils ne laissèrent entrer dans l'esprit des rois et dans l'éducation des princes que des idées féodales et sacerdotales : c'était presque la même chose sous le rapport des priviléges communs aux nobles et aux prêtres. Tous les honneurs, toutes les places, tous les emplois qui exercent quelque influence sur les mœurs et sur l'esprit général d'un peuple, ne furent confiés qu'à des hommes plus ou moins imbus d'idées nobiliaires. Il se trouva que Richelieu avait bien détruit l'aristocratie comme puissance rivale de la royauté, mais qu'il l'avait laissée subsister comme puissance ennemie de la nation. Cet esprit de gentilhommerie, devant lequel les idées d'homme et de citoyen ont si long-temps disparu en Europe, cet esprit destructeur de toute société et (quoi qu'on puisse dire), de toute morale, reçut alors un nouvel

accroissement, et pénétra plus avant dans toutes les classes. C'était une source empoisonnée que Richelieu venait de partager en différents ruisseaux. Aussi observe-t-on, à cette époque, un redoublement marqué dans la fureur des anoblissements : maladie politique, vanité nationale, qui devait à la longue miner la monarchie, et qui l'a minée en effet.

Les ennemis de la révolution ne cessent de vanter l'éclat extérieur que jeta la France sous ce ministère, et que répandirent sur elle les victoires du grand Condé sous celui de Mazarin. Ils en concluent qu'alors tout était bien ; et nous concluons seulement que, même chez une nation malheureuse et avilie, un gouvernement ferme, tel que celui de Richelieu, pouvait faire respecter la France par l'Espagne et l'Allemagne, encore plus malheureuses, et surtout plus mal gouvernées. Nous concluons des victoires de Condé, qu'il était un guerrier plus habile ou plus heureux que les généraux qu'on lui opposa. Mais ce qui est, pour ces mêmes ennemis de la révolution, le sujet d'un triomphe éternel, c'est la gloire de Louis XIV, autour duquel un concours de circonstances heureuses fit naître et appela une foule de grands hommes. On a tout dit sur ce règne brillant et désastreux, où l'on vit un peuple entier, tour à tour victorieux et vaincu, mais toujours misérable, déifier un monarque qui sacrifiait sans cesse sa nation à

sa cour et sa cour à lui-même. La banqueroute qui suivit ce règne théâtral n'éclaira point, ne désenchantea point les Français, qui, pendant cinquante années, ayant porté tout leur génie vers les arts d'agrément, restèrent épris de l'éclat, de la pompe extérieure, du luxe et des bagatelles, dont ils avaient été profondément occupés. Les titres, les noms, les grands continuèrent d'être leurs idoles, même sous la régence, pendant laquelle ces idoles n'avaient pourtant rien négligé pour s'avilir. Ce frivole égarement, cette folie servile, se perpétuèrent, à travers les maux publics, jusqu'au milieu du règne de Louis XV.

Alors on vit éclore en France le germe d'un esprit nouveau. On se tourna vers les objets utiles ; et les sciences, dont les semences avaient été jetées le siècle précédent, commencèrent à produire quelques heureux fruits. Bientôt on vit s'élever ce monument littéraire si célèbre (1), qui, ne paraissant offrir à l'Europe qu'une distribution facile et pour ainsi dire l'inventaire des richesses de l'esprit humain, leur en ajoutait réellement de nouvelles, en inspirant de plus l'ambition de les accroître. Voltaire, après avoir parcouru la carrière des arts, attaquait tous les préjugés superstitieux, dont la ruine devait avec le temps entraîner celle des préjugés politiques. Une nouvelle

(1) L'Encyclopédie.

classe de philosophes, disciples des précédents, dirigea ses travaux vers l'étude de l'économie sociale, et soumit à des discussions approfondies des objets qui jusqu'alors avaient paru s'y soustraire. Alors la France offrit un spectacle singulier; c'était le pays des futilités, où la raison venait chercher un établissement: tout fut contraste et opposition dans ce combat des lumières nouvelles et des anciennes erreurs, appuyées de toute l'autorité d'un gouvernement d'ailleurs faible et avili. On vit, dans la nation deux nations différentes s'occuper d'encyclopédie et de billets de confession, d'économie politique et de miracles jansénistes, d'Emile et d'un mandement d'évêque, d'un lit de justice et du Contrat social, de jésuites proscrits, de parlements exilés, de philosophes persécutés. C'est à travers ce chaos que la nation marchait vers les idées qui devaient amener une constitution libre.

Louis XV meurt, non moins endetté que Louis XIV. Un jeune monarque lui succède, rempli d'intentions droites et pures, mais ignorant les pièges ou plutôt l'abîme caché sous ses pas. Il appelle à son secours l'expérience d'un ancien ministre disgracié. Maurepas, vieillard enfant, doué du don de plaisir, gouverne, comme il avait vécu, pour s'amuser. La réforme des abus, l'économie, étaient les seules ressources capables de restaurer les finances. Il parut y recourir. Il met en place

un homme que la voix publique lui désignait (1); mais il l'arrête dans le cours des réformes que voulait opérer ce ministre, dont tout le malheur fut d'être appelé quinze ans trop tôt à gouverner. Maurepas le sacrifie : il lui donne pour successeur un autre homme estimé, laborieux, intègre, qu'il gêne également et encore plus, qu'il inquiète, et qu'il retient dans une dépendance affligeante, ennemie de toute grande amélioration. Cependant il engage la France dans une alliance et dans une guerre étrangère, qui ne laisse au directeur des finances, que l'alternative d'établir de nouveaux impôts ou de proposer des emprunts. Le dernier parti était le seul qui pût maintenir en place le directeur des finances, peu agréable à la cour et au ministre principal. Les emprunts se multiplient; nulle réforme économique n'en assure les intérêts, au moins d'une manière durable. M. Necker est renvoyé. Cet emploi périlleux passe successivement en différentes mains mal habiles, bientôt forcées d'abandonner ce pesant fardeau.

M. de Calonne, connu par son esprit et par un travail facile, osa s'en charger; mais ce poids l'accabla. Il avait à combattre la haine des parlements et les préventions fâcheuses d'une partie de la nation. Toutefois son début

(1) M. Turgot.

fut brillant. Une opération heureuse et surtout sa confiante sécurité en imposa. Elle réveilla le crédit public, qui, fatigué de ses nouveaux efforts, s'épuisa et finit par succomber; enfin il fallut prononcer l'aveu d'une détresse complète. Il prit le parti désespéré, mais courageux, de convoquer une assemblée de notables pour leur exposer les besoins de l'Etat.

Alors fut déclaré le vide annuel des finances, si fameux sous le nom de *déficit*, mot qui, de l'idiome des bureaux, passa dans la langue commune, et que la nation avait d'avance bien payé. Un cri général s'élève contre le ministre accusé de déprédatiōns et de complaisances aveugles pour une cour follement dissipatrice. L'indignation publique n'eut plus de bornes. Elle devint une arme formidable dans les mains du clergé et de la noblesse, que M. de Calonne voulait ranger parmi les contribuables, en attaquant leurs priviléges pécuniaires. Les deux ordres se réunirent contre le ministre. Le royaume entier retentit de leurs clamours, auxquelles se joignit la clamour populaire.

C'est alors qu'on reconnut tout l'empire de cette puissance nouvelle et désormais irrésistible, l'opinion publique. Elle avait précédemment entraîné M. de Maurepas dans la guerre d'Amérique; et ce triomphe même avait accru sa force. On avait pu apercevoir, pendant cette guerre, quels immenses progrès avaient

faits les principes de la liberté. Une singularité particulière les avait fait reconnaître dans le traité avec les Américains, signé par le monarque; et on peut dire que les presses royales avaient, en quelque sorte, promulgué la déclaration des droits de l'homme, avant qu'elle le fût, en 1789, par l'assemblée nationale. C'est ainsi que le despotisme s'anéantit quelquefois par lui-même et par ses ministres.

Observons de plus qu'en 1787, outre cette classe déjà nombreuse de citoyens épris des maximes d'une philosophie générale, il s'en était depuis peu formé une autre, non moins nombreuse, d'hommes occupés des affaires publiques, encore plus par goût que par intérêt. M. Necker, en publiant, après sa disgrâce, son compte rendu, et, quelques années après, son ouvrage sur l'administration des finances, avait donné au public des instructions que jusqu'alors on avait pris soin de lui cacher. Il avait formé en quelque sorte une école d'administrateurs théoriciens qui devenaient les juges des administrateurs actifs; et parmi ces juges, alors si redoutables pour son rival, il s'en est trouvé plusieurs qui, quelque temps après, le sont devenus pour lui-même.

M. de Calonne fut renvoyé : une intrigue de cour, habilement tramée, mit à sa place son ennemi, l'archevêque de Sens, qui, avant d'être ministre, passait pour propre au mi-

nistère. C'était surtout celui des finances qu'il désirait, et c'était celui dont il était le plus incapable. Il porta dans sa place les idées avec lesquelles, trente ans plus tôt, on pouvait gouverner la France, et avec lesquelles il ne pouvait alors que se rendre ridicule. Il s'était servi des parlements pour perdre M. de Calonne; et ensuite, sur le refus d'enregistrer des édits modelés sur ceux de son prédécesseur, dont il s'appropriait les plans comme une partie de sa dépouille, il exila les parlements. La nation, qui, sans les aimer, les regardait comme la seule barrière qui lui restât contre le despotisme, leur montra un intérêt qu'ils exagérèrent, ou du moins dont ils n'aperçurent pas les motifs. Ils s'étaient rendus recommandables à ses yeux en demandant la convocation des états généraux, dans lesquels ils croyaient dominer et dont ils espéraient influencer la composition. L'archevêque de Sens, entraîné par la force irrésistible du vœu national, avait promis cette convocation, qu'il se flattait d'échapper; de plus il avait reconnu et marqué du sceau de l'autorité royale le droit de la nation à consentir l'impôt, aveu qui, dans l'état des lumières publiques, conduisait, par des conséquences presque immédiates, à la destruction du despotisme.

Cette déclaration de leurs droits, donnée aux Français, comme un mot, fut acceptée par eux

comme une chose; et le ministre put s'en apercevoir au soulèvement général qu'excita son projet de cour plénière. Il fallut soutenir par la force armée cette absurde invention; mais la force armée se trouva insuffisante, dans plusieurs provinces, contre le peuple, excité secrètement par les nobles, les prêtres et les parlementaires. La nation essayait ainsi contre le despotisme d'un seul la force qu'elle allait bientôt déployer contre le despotisme des ordres privilégiés; cette lutte ébranlait partout les fondements des autorités alors reconnues. Les impôts qui les alimentent étaient mal perçus; et lorsqu'après une banqueroute partielle, prémices d'une banqueroute générale, l'archevêque de Sens eut cédé sa place à M. Necker, appelé une seconde fois au ministère par la voix publique, le gouvernement parut décidé en effet à convoquer ces états généraux si universellement désirés. Chaque jour, chaque instant lui montrait sa faiblesse et la force du peuple.

M. Necker signala sa rentrée au ministère par le rappel des parlements, qu'avait exilés l'archevêque de Sens. Bientôt après, il fit décider une seconde assemblée, composée des mêmes personnes que la précédente. Ces notables détruisirent, en 1788, ce qu'ils avaient statué en 1787, déclarant ainsi qu'ils avaient plus haï M. de Calonne qu'ils n'avaient aimé la nation. Mais en vain les notables, en vain les

parlements s'efforçaient de la faire rétrograder, en cherchant à soumettre la composition des états généraux au mode adopté en 1614 : l'opinion publique, secondée depuis quelque temps de la liberté de la presse, triompha de tous ces obstacles. Le jour où M. Necker fit accorder au peuple une représentation égale à celle des deux ordres réunis, le couvrit d'une gloire plus pure que celle dont il avait joui quand son rappel au ministère était le sujet de l'allégresse publique. Heureux si, après avoir aidé la nation à faire un si grand pas, il eût pu l'accompagner, ou du moins la suivre ! Mais il s'arrêta, et elle continua sa marche. Au milieu des désordres qu'entraîna la chute subite du gouvernement, l'assemblée nationale poursuivit courageusement ses immenses travaux ; et, dans l'espace de deux ans et quelques mois, elle consomma son ouvrage, malgré les fureurs des ennemis renfermés dans son sein ou répandus autour d'elle. Le peuple français prit sa place parmi les nations libres ; et alors tomba ce préjugé politique, admis même de nos jours et par des philosophes, qu'une nation vieillie et longtemps corrompue ne pouvait plus renaître à la liberté. Maxime odieuse, qui condamnait presque tout le genre humain à une servitude éternelle !

PREMIER TABLEAU

Le Serment de l'Assemblée nationale dans le jeu de Paume, à Versailles, le 20 juin 1789.

Le tableau qui ouvre cette galerie vraiment nationale est un de ceux qui sont le plus marqués d'un caractère auguste et imposant. Mais, pour assurer et accroître son effet sur l'âme des spectateurs, il convient de leur présenter le précis des événements qui, depuis l'ouverture des états généraux, ont préparé cette scène attachante, unique jusqu'ici dans l'histoire.

Dès la première séance des états, au moment de leur ouverture, le seul spectacle de ces trois ordres divisés d'intérêts, d'opinions, même de costumes, mais réunis par une nécessité impérieuse, la seule vue du maintien et des mouvements de ces hommes si différents, oppresseurs et opprimés, mêlés et confondus sous le nom général de Français, auraient suffi pour faire pressentir à un observateur instruit et attentif qu'une telle assemblée, composée d'éléments si dissemblables, se dissoudrait, ou se constituerait sous une autre forme, qui, sans établir une véritable unité d'intérêts, forcerait tous ces intérêts opposés à marcher quelque temps ensemble. Il était facile dès lors de prévoir quels seraient les embarras du trône entre les priviléges qui l'entouraient et les repré-

sentants d'un peuple éclairé connaissant ses droits et sa force, disposé également à repousser la violence ou le mépris.

Dans cette première séance, la noblesse s'était signalée par l'expression d'un orgueil offensant, puisé sans doute dans son costume et dans sa parure, plus que dans ses droits, dans ses talents et dans ses moyens de puissance. Ses refus et ceux du clergé de vérifier en commun les pouvoirs des trois ordres respectifs avaient occasionné des débats dans lesquels les députés du peuple avaient vu à la fois et l'arrogance et la faiblesse de leurs adversaires. Un temps précieux se consumait dans ces discussions. La cour, dans une neutralité apparente, feignait de tenir la balance égale entre les concurrents, pour attirer à elle la décision de tous les points contestés. Elle n'avait voulu, en doublant la représentation du peuple, que forcer les privilégiés au sacrifice de leurs exemptions pécuniaires ; et elle commençait à redouter cette nouvelle puissance du peuple, près de se diriger contre d'autres avantages des privilégiés qu'elle voulait maintenir. Dans cette lutte de la noblesse et de la nation, le clergé semblait s'offrir comme médiateur ; et, bien qu'opposé à la vérification des pouvoirs en commun, il ne s'était point constitué en chambre séparée, comme les nobles s'étaient hâtes de le faire. Les communes, réduites à l'inaction par l'absence de leurs collaborateurs, s'apercevaient tous les jours que leur force d'inertie devenait une puissance formidable ; et, secondées par quelques prêtres vertueux, par quelques

nobles éclairés, qui ne virent le salut de la patrie que dans une prompte réunion au parti populaire, elles osèrent enfin, après une mûre délibération, se constituer en assemblée nationale : c'était déclarer ce qu'elles étaient, la nation. Cette grande et sublime mesure remplit le peuple d'un nouvel enthousiasme pour ses représentants, et fit trembler la cour, les ministres, les nobles et les prêtres, avertis alors de leur faiblesse. Ce fut en vain qu'ils se liguerent, ou plutôt que leur ligue, jusqu'alors secrète, se manifesta par des signes évidents. Mais il est trop tard : le colosse national s'était élevé à sa véritable hauteur, et tout devait dès lors flétrir ou se briser devant lui.

Une autre délibération, plus subite et non moins hardie, avait, en conservant provisoirement les impositions, déclaré qu'elles étaient toutes illégales et qu'elles ne seraient percues dans les forines existantes que jusqu'à la première séparation de l'Assemblée nationale, quelle que fût la cause de cette séparation. C'était couper à la fois tous les nerfs du despotisme, dans un temps où le peuple, surchargé d'impôts, accablé de toutes les calamités réunies, était affligé d'une disette de grains qu'il imputait au gouvernement encore plus qu'à la nature.

Un autre article de cet arrêté mémorable mettait la dette publique sous la protection de la loyauté française. On attachait ainsi, on dévouait à la cause nationale la classe immense des créanciers de l'Etat, que leurs préjugés, leurs habitudes et leurs intérêts mal concus

avaient rendus jusqu'alors partisans et soutiens du despotisme.

Qu'on se représente, s'il est possible, à la nouvelle de cet arrêté, la surprise et la terreur de tous ceux qui jusqu'alors n'avaient vu dans le peuple français qu'un assemblage d'hommes nés pour la servitude. Ce fut en ce moment que les ennemis du peuple eurent recours aux mesures les plus violentes. Maîtres de la personne du roi, ils le reléguèrent en quelque sorte à Marly, et l'entourèrent suivant leurs convenances; ils le rendirent invisible, inaccessible comme un sultan d'Asie, ils mirent entre lui et la nation une barrière que ni la nation ni la vérité ne pouvaient franchir, et que lui-même n'aurait pu renverser. Enfin, en l'environnant d'illusions, ils le forcèrent d'appuyer de son autorité la division des ordres en trois chambres; ils amenèrent le roi de France à se déclarer le roi des privilégiés: et sans doute on résolut alors la tenue de cette séance royale dans laquelle on allait dicter des lois arbitraires à ce peuple qui devait se régénérer; violence du despotisme connue sous le nom de lit de justice, détestée des Français même au temps de l'esclavage, et qui, en 1789, devait révolter des hommes appelés pour être législateurs d'un grand empire.

On la proclame donc, cette séance royale, qui devait se tenir quelques jours après. Dans l'intervalle, la porte de l'hôtel de l'assemblée est fermée et gardée par des soldats. Les députés de la nation sont repoussés du lieu de la séance. Le président, M. Bailly, paraît, de-

mande l'officier de garde. Celui-ci a l'audace de lui intimer l'ordre de ne laisser entrer personne dans la salle des états généraux. « Je proteste contre de pareils ordres, répond le président, et j'en rendrai compte à l'Assemblée. » Les députés arrivent en foule, se partagent en divers groupes dans l'avenue, s'irritent et se communiquent leur indignation. Le peuple la partageait. On s'étonne encore aujourd'hui, deux ans après la Révolution, que les habitants de Versailles, ces hommes nourris et enrichis ou du faste ou des bienfaits du despotisme, aient montré contre lui une si violente aversion. C'est pourtant ce qu'on vit alors. On vit même plusieurs des soldats exécuteurs de cet ordre barbare, dire tout bas à quelques représentants du peuple : « Courage, braves députés ! » Le courage remplissait toutes les âmes, il brillait dans tous les yeux. Les uns voulaient que l'Assemblée se tînt sur la place même, au milieu d'un peuple innombrable ; d'autres proposaient d'aller tenir la séance sur la terrasse de Marly, et d'éclairer le prince, qu'on emprisonnait pour l'aveugler. Au milieu de ces cris et de ce tumulte, le président avait cherché un local où l'on pût délibérer avec ordre et sagesse. Un jeu de paume est indiqué. La circonstance rendait auguste tout lieu qui pouvait servir d'asile à l'Assemblée nationale. On s'invite mutuellement à s'y rendre. L'ordre est donné, tous y accourent. Un des députés (1), malade, et qu'on instruisait d'heure

(1) M. Goupilleau, député de la Vendée, dont le patriotisme ne s'est pas démenti un seul moment.

en heure des mouvements de l'Assemblée, s'élance de son lit, s'y fait porter ; il assiste à l'appel, que suivait le serment national ; il demande que, par indulgence pour son état, l'ordre de l'appel soit interverti, et qu'on lui permette d'être un des premiers à prononcer ce serment : sa demande est agréée ; il le prononce à voix haute : « Grâce au ciel, dit-il • en se retirant, si je meurs, mon dernier ser- • ment sera pour ma patrie ! »

Le voici, ce décret qui décida des hautes destinées de la France : « L'Assemblée nationale, considérant qu'appelée à fixer la constitution du royaume, opérer la régénération de l'ordre public et maintenir les vrais principes de la monarchie, rien ne peut empêcher qu'elle ne continue ses délibérations et ne consomme l'œuvre importante pour laquelle elle s'est réunie, dans quelque lieu qu'elle soit forcée de s'établir ; et qu'enfin partout où ses membres se réunissent, là est l'assemblée nationale, a arrêté que tous les membres de cette assemblée prêteront à l'instant le serment de ne jamais se séparer, que la constitution du royaume et la régénération publique ne soient établies et affirmées ; et que, le serment étant prêté, tous les membres et chacun d'eux confirmeront par leur signature cette résolution inébranlable. »

Le président prêta le premier ce serment à l'assemblée et le signa. L'assemblée le prêta entre les mains de son président, et chacun apposa sa signature à ce grand acte. Qui le croirait, que, dans ce jour de gloire, un

homme ait pu vouloir assurer l'éternité de sa honte en refusant de signer? Il fut le seul. Qu'il jouisse du fruit de sa lâcheté! que le nom de Martin de Castelnau-dari obtienne l'immortalité de l'opprobre!

Pendant cette grande scène, la capitale, instruite de moment en moment, se livrait aux transports de la joie, de l'admiration et de l'espérance. La majorité du clergé se décidait à la réunion, qui s'opéra le lundi 22, dans l'église de Saint-Louis, où l'assemblée nationale tint sa séance avec un recueillement plein de majesté, malgré le concours des spectateurs qui remplissaient les bas côtés du temple. Les cent quarante-neuf pasteurs citoyens qui avaient signé la délibération du 19 pour la vérification des pouvoirs en commun, sortirent du sanctuaire après un appel nominal, et s'avancèrent en ordre dans la nef, cessant ainsi d'être les représentants d'un ordre et devenus les représentants de la nation. Le vénérable archevêque de Vienne mêla, dans un discours touchant, les conseils de la concorde et le vœu de la liberté. Ses cheveux blanches, son éloquence paisible, le profond silence de l'assemblée et de tout le peuple qui remplissait l'enceinte, la réponse du président pleine d'un sentiment doux et d'une dignité tranquille, les larmes de joie de dix mille assistants, les accents unanimes d'une sensibilité tout ensemble patriotique et religieuse, le retentissement des voûtes sacrées, le saisissement de tous les cœurs, le mélange de toutes les passions nobles et fières, peintes et rayonnantes sur tous les fronts et dans tous les regards,

formaient un spectacle d'enchante ment, nouveau sur la terre. Le souvenir de ces pures et délicieuses sensations est demeuré ineffaçable dans l'âme de ceux qui les éprouvèrent : il n'a pu être étouffé sous la multitude des sensations successives, récentes et accumulées, qu'ont fait naître tous les grands événements de la révolution.

Quel contraste entre ce jour de concorde, de fraternité sociale et cet autre jour qui suivit bientôt après, où le roi vint parler en maître moins à ses propres esclaves qu'aux esclaves des privilégiés ! Une garde nombreuse entoure la salle des Etats ; des barrières en écartent le public. Le roi commande qu'on délibère par ordres et en chambres séparées ; il dicte ses lois et sort. La noblesse, une partie du clergé le suivent : les communes restent. Un appari teur royal se présente, intime l'ordre de sortir. L'étonnement et l'indignation remplissaient toutes les âmes. Un citoyen se lève et prononce ces paroles, gravées depuis sur sa statue et dans le cœur de tous les Français : « Allez dire à ceux qui vous envoient que nous sommes les représentants de la nation française et que nous ne sortirons d'ici que par la puissance des baïonnettes. Tel est le vœu de l'Assemblée. » Ce fut le cri de tous, la réponse unanime. Un nouveau serment confirme le premier et cette journée, d'abord si menaçante pour la liberté publique, ne fit que l'affermir sur ses bases désormais inébranlables.

Si les petites circonstances ne servaient uelquefois à réveiller de grandes idées ou du

moins à y ajouter un nouvel intérêt, nous nous abstiendrions de rappeler une anecdote oubliée et comme perdue dans les grands mouvements de la révolution. Croira-t-on qu'un prince français ait, le soir même du jour où fut prononcé le serment patriotique, retenu et loué pour le lendemain ce même jeu de paume consacré depuis comme un temple élevé à la liberté?

Il pensait (et ses conseillers le pensaient comme lui) qu'un tel obstacle empêcherait une seconde séance de l'Assemblée. Tel était l'aveuglement des nobles et leur mépris pour la nation. Osons le dire, elle l'avait mérité par sa patience, et la révolution même peut bien la faire absoudre et non la justifier.

DEUXIÈME TABLEAU

Les gardes-françaises détenus à l'abbaye Saint-Germain, délivrés par le peuple.

On ne doit point compter parmi les mouvements généreux du peuple vers la liberté, ni regarder comme son ouvrage l'émeute excitée contre Réveillon, riche manufacturier du faubourg Saint-Antoine et citoyen estimable. Le pillage de ses ateliers, la fureur des brigands qui s'y livrèrent, les cris de mort poussés contre lui, l'ordre de fermer les maisons donné par une troupe de scélérats qui couraient les rues, les alarmes, les terreurs répandues en un instant dans la capitale, n'étaient qu'un complot de l'aristocratie pour effrayer les esprits, faire redouter la révolution et se ménerger le prétexte plausible d'entourer Paris de forces menaçantes, afin de le garantir du pillage.

Les commis des fermes, qui, au grand étonnement des financiers leurs commettants et du peuple jusqu'alors leur victime, se montrèrent de bons citoyens, avaient annoncé que, depuis quelques jours, il entrait dans la ville une foule de gens sans aveu. On ne voulut tenir aucun compte de cet avis. La police laissa les brigands s'attrouper, porter avec insolence l'effigie du citoyen dont ils détruisaient les possessions, et prononcer son arrêt de mort.

M. de Crosne, homme faible et indécis, esclave d'un ministère corrompu, et gardant par ambition une place supérieure à ses talents, ne se met nullement en peine d'arrêter le brigandage. Il répond que le guet à pied et à cheval a d'autres occupations, et qu'il faut s'adresser au commandant des gardes-françaises. On fait vingt courses inutiles pour trouver M. du Châtelet ; enfin on réussit à le joindre. Il n'est point effrayé de tout ce qui arrive ; il va envoyer de puissants secours ; et ces puissants secours sont une poignée de soldats pour garder un vaste enclos, une maison immense, et pour faire face à une multitude innombrable de vagabonds effrénés, qui passent la nuit dans les tavernes, et se disposer, par des orgies, aux crimes commandés pour le lendemain. Le commandant se repose, et la police dort ; ou plutôt tout le gouvernement veille, dans l'espérance d'un désordre qui va remplir ses vues. Aucun des séditieux n'est arrêté, aucune mesure n'est prise afin de réprimer les misérables, qui se trouvent assez riches pour répandre eux-mêmes l'argent à pleines mains, et entraîner avec eux les ouvriers séduits ou trompés. Ils commettent en effet les désordres qu'on avait prévus et désirés.

Quand les excès sont à leur comble, alors le secours arrive, et il ne peut plus que redoubler le mal en nécessitant le carnage. Des ordres exécrables sont donnés pour tirer sur une multitude de citoyens, dont la plupart n'étaient attirés là que par la singularité de l'événement, ou même par le zèle de la chose publi-

que. On avait préparé pour les malfaiteurs des charrettes chargées de pierres, un bateau rempli de cailloux et de bâtons : ils furent interceptés ; mais les tuiles, les ardoises, les meubles, y suppléèrent, et furent lancés comme une grêle sur les soldats de Royal-Cravate et sur les gardes françaises. Blessés et furieux, ils obéirent à l'ordre de la vengeance. Les fusils, les baïonnettes, immolèrent des troupes de citoyens, tués sur les toits, percés dans les appartements, dans les caves ; et la nuit seule mit un terme à ces meurtres. Il ne fallait qu'un bataillon, placé la veille sur les lieux, pour parer à tout : mais on voulait un événement qui parût rendre nécessaire à Paris la présence des troupes nombreuses qu'on allait y amener, et il importait au ministère de rendre le peuple et le soldat irréconciliables.

La Providence, qui, depuis le premier moment du nouvel ordre de choses, a toujours déconcerté les mesures de nos anciens tyrans, fit tourner contre eux cet exécrable projet. Les troupes, indignées de la mauvaise foi de leurs chefs, frémirent de l'odieux emploi auquel on réservait leur courage. Elles se souvinrent qu'elles étaient françaises et citoyennes, et les soldats du roi devinrent les soldats de la patrie. On en remplit cependant tous les environs de la capitale. Quoique la réunion des trois ordres fût consommée à l'assemblée nationale, et que les ministres ne parlassent que de concorde entre le roi et les représentants, trente-cinq mille hommes de troupes de ligne étaient répartis entre Paris et Ver-

sailles ; vingt mille autres étaient attendus ; des trains d'artillerie les suivaient avec des frais énormes. Les camps sont tracés, les emplacements des batteries sont formés ; on s'assure des communications, on intercepte les passages ; les chemins, les ponts, les promenades sont métamorphosés en postes militaires. Le maréchal de Broglie dirigeait tous ces mouvements.

La capitale, émue d'une indignation profonde à la vue d'un appareil de guerre si audacieux, cherche des amis et des alliés dans les soldats français qui arrivaient de toutes parts. On leur fit sentir que la soumission absolue à la discipline des camps et des combats, qui fait leur force contre les ennemis de la patrie, n'est pas exigible contre la patrie elle-même, et que le serment des guerriers les lie à la nation encore plus qu'au roi. Le régiment des gardes-françaises, plus éclairé que le reste de l'armée par son séjour dans Paris, et particulièrement animé d'un juste ressentiment pour s'être vu dans l'alternative d'être la victime des brigands du faubourg Saint-Antoine ou le bourreau de ses concitoyens, donna le premier les preuves d'un patriotisme déclaré. Deux compagnies de ce corps refusent, le 23 juin, de tirer sur le peuple. Un jeune homme, officier récemment sorti de cette brave légion, et, malgré tous les liens du sang qui doivent l'attacher à l'aristocratie, intrépide apôtre de la liberté, M. de Valadi, va, de caserne en caserne, prêcher les droits de l'homme, et rappeler à chaque soldat ce qu'il se doit à lui-même et ce qu'exige la patrie. Le

succès répond à son zèle : les gardes se mêlent avec le peuple et prennent part à tous les événements qui intéressent la nation. En vain les chefs inquiets les consignent ; des cohortes entières sortent des casernes où elles étaient emprisonnées ; et, après avoir paru par centaines, deux à deux, et sans armes, au Palais-Royal, et y avoir reçu les applaudissements dus à leur patriotisme, ils rentrent dans les mêmes casernes, sans causer aucun désordre.

Cependant onze gardes-françaises, du nombre de ceux qui avaient refusé de tourner leurs armes contre le peuple, étaient détenus dans les prisons de l'abbaye Saint-Germain. Le 30 juin, un commissionnaire remit au café de Foi une lettre, par laquelle on donnait avis au public que la nuit même ils devaient être transférés à Bicêtre, *lieu*, disait la lettre, *destiné à de vils scélérats et non à de braves gens comme eux*. A peine un citoyen, d'une voix forte, a-t-il fait, au milieu du jardin, lecture de cet avis, aussitôt plusieurs jeunes gens s'écrient ensemble : *A l'abbaye! à l'abbaye!* et ils courent. Le cri se répète ; les compagnons se multiplient ; la troupe s'augmente ; les ouvriers qui s'y joignent se munissent d'instruments, et dix mille personnes arrivent devant la prison. Les portes sont enfoncées, les gardes-françaises sont mis en liberté, ainsi que ceux du guet de Paris et quelques officiers qui, pour diverses causes, s'y trouvaient captifs ; les coups redoublés de haches, de pics, de maillets, donnés dans l'intérieur, retentissaient au loin, malgré le bruit

occasionné par un peuple immense qui emplissait les rues adjacentes. Une compagnie de hussards et de dragons, le sabre à la main, se présente. Le peuple saisit les rênes des chevaux : les soldats baissent le sabre, plusieurs mêmes ôtent leur casque en signe de paix. Les prisonniers délivrés sont conduits en triomphe au Palais-Royal par leurs libérateurs. On les fait souper dans le jardin ; ils couchent dans la salle des Variétés, sous la garde des citoyens ; et le lendemain on les loge à l'hôtel de Genève. Des paniers suspendus aux fenêtres par des rubans reçurent les offrandes qu'on s'empressait d'apporter à ces guerriers patriotes. On fit reconduire un soldat prévenu de crime, le peuple déclarant qu'il ne prenait sous sa protection que ceux qui étaient victimes de leur civisme.

L'Assemblée nationale, qu'une députation de jeunes citoyens instruisit de cet événement, se vit alors entre deux pièges. Placée entre le monarque et le peuple, compromise avec l'un ou l'autre si elle prenait un parti décisif, elle demanda au roi d'employer, pour le rétablissement de l'ordre, les moyens de la clémence et de la bonté. Le roi attacha la grâce des soldats délivrés à la condition de leur retour dans les prisons de l'Abbaye. On craignait au Palais-Royal quelque vengeance secrète de la part des ministres et des chefs aristocrates contre ces braves gens, s'ils revenaient prisonniers. Eux-mêmes, inquiets de la forme dans laquelle était concue la promesse royale, résistaient aux invitations de ceux qui étaient plus confiants.

Cette cause fut agitée dans l'assemblée des électeurs, qui dès lors tenaient des séances publiques à l'Hôtel de Ville, séances dont bientôt devait dépendre le salut de la patrie. M. l'abbé Fauchet plaida éloquemment pour les soldats, et fit sentir la nécessité de rendre à une sécurité entière les gardes-françaises dont la délivrance avait fait la joie publique. On proposa divers moyens : celui qui vint en pensée à M. l'abbé Bertolio eut la préférence et réussit. On arrêta une députation de douze membres à Versailles, qui s'engagèrent par serment à ne point rentrer dans Paris, que les soldats qui retourneraient à la prison n'en fussent ressortis, avec une pleine assurance de n'être jamais ni recherchés ni inquiétés pour cette cause. Ils n'hésitèrent point d'y retourner. Les députés allèrent à la cour : mais, instruite de cette démarche, elle se hâta, pendant que la députation était en route, d'envoyer la lettre de rémission. Les députés revinrent le même jour à Paris embrasser les soldats citoyens, qu'on s'empessa de féliciter. Cet événement fit sentir au peuple toute sa force, acheva de troubler les ministres, précipita leurs opérations insensées contre la capitale, et hâta le moment décisif où l'on devait anéantir le despotisme, et éléver sur ses débris la souveraineté nationale.

TROISIÈME TABLEAU

Première motion du Palais-Royal.

L'histoire morale de la Révolution n'est pas d'un moindre intérêt que son histoire politique ; et si, dans la rapidité de tant d'événements extraordinaires, il eût pu se trouver un spectateur tranquille et indifférent qui, passant tour à tour de Paris à Versailles et de Versailles à Paris, eût entendu et comparé les discours et les opinions, il eût joui du plaisir attaché au plus grand contraste qui puisse, à cet égard, exister parmi les hommes ; il eût senti la vérité de l'observation que nous avons déjà indiquée, qu'il y a des nations moins différentes entre elles que ne l'étaient en France la classe qui gouvernait et celle qui était gouvernée.

On a peine à se figurer quel fut l'étonnement de la cour, des ministres, des nobles en général, en apprenant que le peuple avait forcé les prisons de l'Abbaye pour en tirer les gardes-françaises. Mais cet étonnement, mêlé de mépris et d'indignation, ressemblait à celui que des maîtres ont pour des esclaves révoltés, dont la punition est infaillible. Tous les dépositaires de l'autorité, dans quelque grade que ce fût, accoutumés à la regarder comme leur propriété particulière, ne pouvaient concevoir et plaignaient presque l'audacieuse démence qui venait de se permettre un pareil atten-

tat : le plus grand nombre, demeuré étranger au progrès des idées générales, n'avait pas le plus léger pressentiment sur les approches d'une révolution que la partie éclairée de la nation regardait comme inévitable, sans pouvoir toutefois en calculer le terme ni la mesure. Quant aux maximes de liberté publique, de souveraineté nationale, de droits des hommes, devenues, quelques mois après, constitutionnelles, ces axiomes ne semblaient à la plupart des privilégiés que des blasphèmes d'une philosophie nouvelle ; et ceux qui, plus instruits, en étaient moins surpris ou moins indignés ne les considéraient que comme des principes spéculatifs, qui ne pouvaient jamais avoir d'application et qui, dans une nation destinée, selon eux, à un esclavage éternel, perdraient infailliblement les insensés capables de les croire admissibles dans la pratique. C'est ce qu'on vit peu de jours après, lorsque M. de La Fayette, député à l'Assemblée nationale, vint proposer un projet de déclaration des droits de l'homme et du citoyen, et dire qu'on pouvait rendre la France libre comme l'Amérique. Cette idée, pardonnable peut-être à un philosophe ou à un avocat (c'était presque la même chose dans les idées de la cour), parut le comble de la folie dans la bouche d'un jeune gentilhomme, qui se dégradait lui-même, et qui de plus attirait sur lui les vengeances du despotisme forcé à regret d'envelopper un chevalier français dans la proscription de tous ces hommes sans naissance, de tous ces gens *de rien* qui partageaient ses principes et son espoir.

Telle était, à Versailles, l'illusion générale

parmi tous les ennemis du peuple, lorsqu'ils apprirent la sortie des gardes-françaises prisonniers à l'Abbaye. Les ministres, en partageant l'indignation qu'elle excitait, réprimèrent néanmoins les premiers mouvements de leur fureur. Ils se rassuraient en songeant qu'ils avaient à leurs ordres une armée prête à punir les rebelles. Ils dictèrent au roi une réponse mesurée, qui calma le peuple sans dissiper ses inquiétudes. Pendant ce temps, les maîtres de la force armée environnaient de troupes et de canons l'Assemblée nationale; et, tandis qu'elle s'occupait à rédiger les droits de l'homme et du citoyen, elle était menacée d'une prochaine destruction.

Déjà Paris, qui votait pour la liberté, était menacé des plus grandes violences. Déjà se développait un plan d'attaque dont le succès paraissait infaillible. Les vives clamours de la capitale éveillent enfin les alarmes des représentants, et l'éloquence de Mirabeau les décide à demander au roi la retraite des troupes. Dans la soirée du 10 juillet, une députation de vingt-quatre membres, présidée par l'archevêque de Vienne, est reçue dans ce même palais qui recélait les conspirateurs; elle présente au roi une adresse pleine d'énergie et de raison, pour le décider à éloigner sans délai les régiments nombreux, les trains d'artillerie, et tous les apprêts d'incendie et de meurtre qu'on étalait d'une manière si terrible aux yeux des Français.

Dans cette adresse, où l'on avait épuisé toutes les armes de l'éloquence, on avait prédit les suites que devait avoir l'appareil for-

midable qui menaçait le peuple, et l'on proposait au roi les moyens de tout prévenir.

« La France, lui disait-on, ne souffrira pas qu'on abuse le meilleur des rois, et qu'on l'écarte, par des vues sinistres, du noble plan qu'il a lui-même tracé. Vous nous avez appelés pour fixer, de concert avec vous, la Constitution, pour opérer la régénération du royaume. L'Assemblée nationale vient vous déclarer que vos vœux seront accomplis, que vos promesses ne seront point vaines; que les pièges, les difficultés, les terreurs, ne retarderont point sa marche, n'intimideront point son courage. »

On entrait dans les détails de tous les dangers qu'occasionnait le rassemblement des troupes, et l'on ajoutait :

« Il est d'ailleurs une contagion dans les mouvements passionnés. Nous ne sommes que des hommes : la défiance de nous-mêmes, la crainte de paraître faibles, peuvent entraîner au delà du but. Nous serons obsédés d'ailleurs de conseils violents et démesurés; et la raison calme, la tranquille sagesse, ne rendent pas leurs oracles au milieu du tumulte, des désordres et des scènes factieuses. Le danger est plus terrible encore; et jugez de son étendue par les alarmes qui nous amènent devant vous : de grandes révolutions ont eu des causes bien moins éclatantes; plus d'une entreprise fatale aux nations (on n'osait dire *aux rois*) s'est annoncée d'une manière moins sinistre et moins formidable, etc. »

Le monarque, dont on dictait les paroles,

fit une réponse ambiguë, et persista dans le projet de conserver autour de lui toutes les forces qu'il prétendait nécessaires au bon ordre et à la tranquillité publique.

Cette démarche de l'Assemblée nationale, cette confiance dans la parole du roi, confiance que Paris ne partagea point, déterminèrent les ministres à presser l'exécution de leur projet. La disgrâce de M. Nécker, qui désapprouvait toutes ces mesures, était résolue ; mais elle ne devait avoir lieu que dans la nuit du 14 au 15. Les conjurés, impatients, devancèrent l'exécution de ce projet, et crurent faire un grand pas en précipitant le départ du seul ministre qui leur était contraire. Dès le 11, on lui fit donner l'ordre de sortir du royaume dans vingt-quatre heures et avec tout le secret possible. Il obéit si exactement, que son frère et sa fille, en présence desquels il avait reçu la lettre de cachet, n'en furent instruits par lui-même que lorsqu'il fut arrivé, le lendemain 12, à Bruxelles. Paris reçut le même jour à midi cette nouvelle inattendue. Celui qui l'apporta au Palais-Royal fut traité comme un insensé, et pensa être jeté dans le bassin : mais bientôt elle se confirma, et il ne fut plus permis d'en douter. Le jardin était rempli de groupes menaçants ou mornes. Alors parut au milieu d'eux un jeune homme, Camille Desmoulins. Il faut l'écouter lui-même :

- Il était deux heures et demie. Je ve-
- nais sonder le peuple. Ma colère contre
- les despotes était tournée en déses-
- poir. Je ne voyais pas les groupes, quoique

» vivement émus ou consternés, assez dis-
 » posés au soulèvement. Trois jeunes gens me
 » parurent agités d'un plus véhément cou-
 » rage : ils se tenaient par la main. Je vis
 » qu'ils étaient venus au Palais-Royal dans le
 » même dessein que moi. Quelques citoyens
 » *passifs* les suivaient : « Messieurs, leur dis-je,
 » voici un commencement d'attroupement ci-
 » vique : il faut qu'un de nous se dévoue, et
 » monte sur une table pour haranguer le
 » peuple. — Montez-y. — J'y consens... » Aus-
 » sitôt je fus porté sur la table, plutôt que je
 » n'y montai. A peine y étais-je, que je me
 » vis entouré d'une foule immense : voici ma
 » harangue, que je n'oublierai jamais :

« Citoyens, il n'y a pas un moment à per-
 » dre. J'arrive de Versailles ; M. Necker est
 » renvoyé : ce renvoi est le tocsin d'une Saint-
 » Barthélémy de patriotes ; ce soir, tous les
 » bataillons suisses et allemands sortiront du
 » Champ-de-Mars pour nous égorger. Il ne
 » nous reste qu'une ressource, c'est de courir
 » aux armes, et de prendre une cocarde pour
 » nous reconnaître. »

» J'avais les larmes aux yeux ; et je parlais
 » avec une action que je ne pourrais ni re-
 » trouver, ni peindre. Ma motion fut reçue
 » avec des applaudissements infinis. — Quelles
 » couleurs voulez-vous ?.... Quelqu'un s'écria :
 » — Choisissez. — Voulez-vous le vert, cou-
 » leur de l'espérance, ou le bleu de Cincin-
 » natus, couleur de la liberté d'Amérique et
 » de la démocratie ?... Des voix s'élevèrent : —
 » Le vert, couleur de l'espérance... Alors je
 » m'écriai : — Amis, le signal est donné :

» voici les espions et les satellites de la police qui me regardent en face. Je ne tomberai pas du moins vivant entre leurs mains... Puis tirant deux pistolets de ma poche, je dis : — Que tous les citoyens m'imitent... Je descendis, étouffé d'embrasements : les uns me serraienr contre leurs cœurs ; d'autres me baignaient de leurs larmes. Un citoyen de Toulouse, craignant pour mes jours, ne voulut jamais m'abandonner. Cependant on m'avait apporté du ruban vert : j'en mis le premier à mon chapeau, et j'en distribuai à ceux qui m'environnaient. »

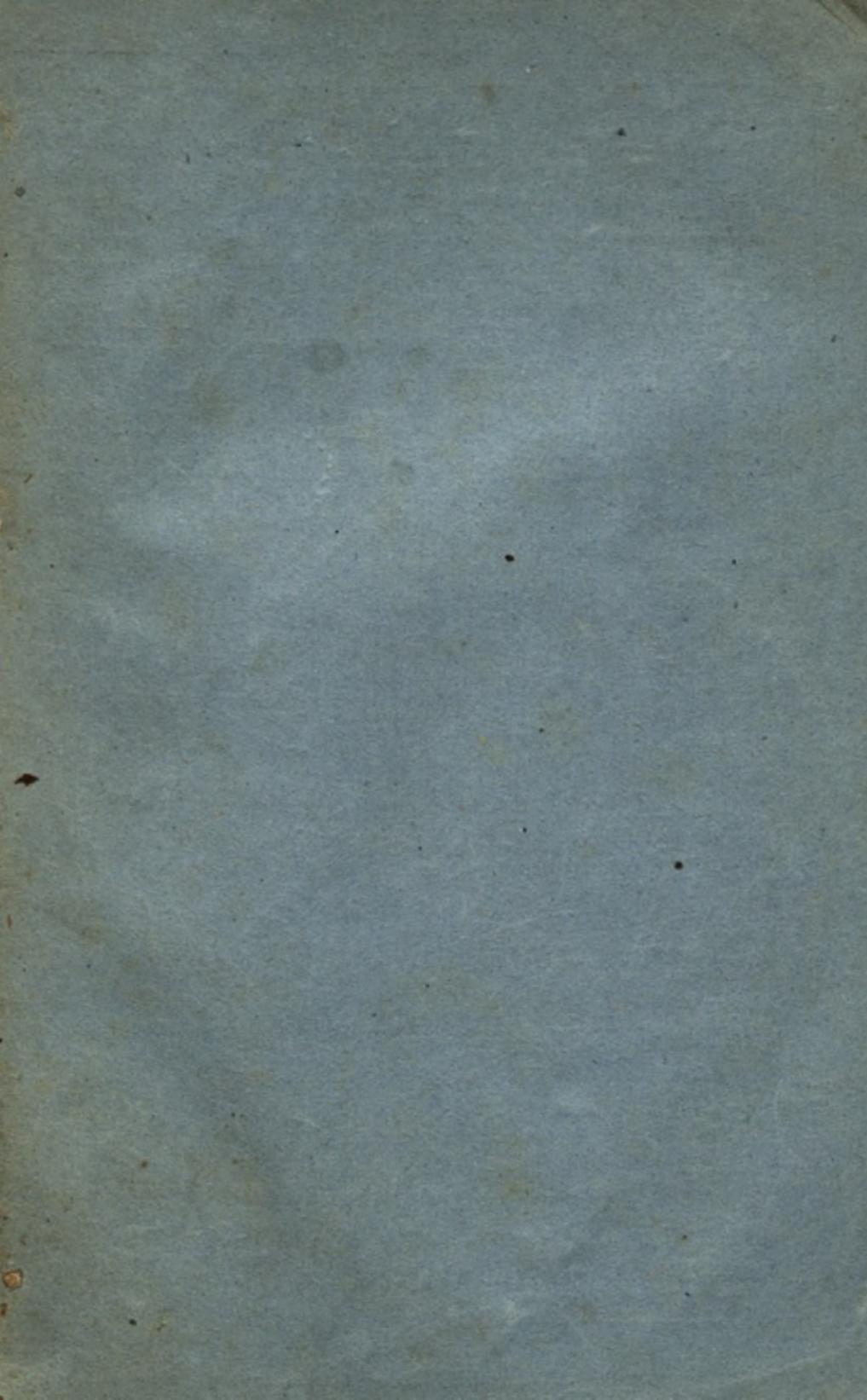
Telle fut la première motion qui établit l'insurrection au Palais-Royal et donna le signal de la liberté. Le citoyen qui eut le courage de la faire s'est encore distingué depuis par des ouvrages pleins de talent, où la gaieté, la hardiesse, plusieurs saillies heureuses, et même quelques grandes pensées, demandent et obtiennent grâce pour des folies burlesques, des disparates bizarres : défauts qui, dans ces temps orageux, contribuaient plutôt qu'ils ne nuisaient au succès de ces ouvrages.

On peut citer ce jeune homme comme un exemple mémorable des rapides effets de la liberté. Il a lui-même raconté depuis que, né avec une âme timide et un esprit pusillanime, l'une se trouva tout d'un coup échauffée d'un courage intrépide et l'autre comme éclairée d'une lumière nouvelle. Sans doute cette même influence de la révolution prochaine se fit sentir à tous les jeunes gens dont l'âme

était née pour elle et qui, des ténèbres où la servitude publique devait tenir enfouis leurs talents ou leurs vertus, passaient, subitement et contre leur espérance, au grand jour de la liberté, qui devait développer ces mêmes vertus et ces mêmes talents.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME





119978

Voltaire. — Histoire de
Montesquieu. — Gé-
nacé des Romains
Diderot. — Le Neveu
Swift. — Voyages de

Suétone. — Les Douze Césars	2
X. de Maistre. — Voyage autour de ma chambre	1
Le Sage. — Le Diable boiteux	2
La Boétie. — Servitude volontaire	1
Fontenelle. — Entretiens sur la Pluralité des Mondes	1
Jenamy-Dugour. — Histoire de Cromwell	1
Diderot. — Romans et Contes	3
J.-J. Rousseau. — Contrat social	1
Sterne. — Voyage sentimental	4
Voltaire. — Histoire de Russie	2
Beaumarchais. — Le Barbier de Séville et le Mariage de Figaro	2
P.-L. Courier. — Héros-d'œuvre	2
D'Alembert. — Discours préliminaire de l'Encyclopédie	1
Saint-Real. — Don Carlos	1
Montesquieu. — Lettres persanes	2
Molière. — Tartuffe. — Le Dépit d'Almenna. — Paroles d'un Croyant	1
Linguet. — Mémoires sur la Bastille	1
X. de Maistre. — Prisonniers du Caucase. — La jeune Siberienne	1
Condorcet. — Tableau des Progrès de l'esprit humain	2
Gœthe. — Werther	1
— Hermann et Dorothee	1
Diderot. — Paradoxe sur le Comédien	1
Voltaire. — Romans	1
Molière. — Don Juan. — Les précieuses ridicules	5
Condorcet. — Vie de Voltaire	1
Songes. — Baphnis et Chloé	1
Épictète. — Maximes	1
Mirabeau. — Vie, Opinions et Discours, par A. Verinore	5
Machiavel. — Le Prince	1
J.-J. Rousseau. — Émile	4
Carozzo. — Le Diable amoureux	1
Prévost. — Manon Lescaut	1
Mably. — Droits et Dérroirs du citoyen	1

Fenelon. — Recueille
Alfieri. — De la Tyrannie
Gresset. — Ver-Vert. — Le Méchant
La Bruyère. — Caractères
Juvénal. — Satires
Schiller. — Guillaume Tell
Pascal. — Lettres provinciales
Molière. — Le Bourgeois gentilhomme
Chamfort. — Oeuvres choisies

Sous presse

Scarron. — Le Roman comique
Voltaire. — Le siècle de Louis
Brillat-Savarin. — Physiologie du goût

CHEZ LES MÊMES ÉDITEURS

L'ÉCOLE MUTUELLE

COURS D'ÉDUCATION POPULAIRE
EN 21 VOLUMES A 25 CENTIMES

En vente :

Grammaire. — Arithmétique
nue de livres. — Géographie
natiale. — Cosmographie
trice naturelle. — Agriculture
Physique 2 vol. — Droit na
Geographie de la France. —
que. — Botanique. — Chirur
giere et Médecine.

Sous presse :

Dessin linéaire et géométrie
toire ancienne. — Histoire du
âge. — Histoire moderne. — His
toire de France. — Philosophie et
rale. — Mythologie et Histoire
Religions. — Histoire littéraire
Inventions et Découvertes.
tionnaire de la Langue fran
çaise (2 vol.). —